



MANILIUS

# ASTRONOMIQUES/

## ASTRONOMICON

Manilius est ordinairement nommé *Marcus Manilius*, d'autres lui donnent le prénom de *Caius*, et le nom de *Mallius* ou de *Manlius*. On a même douté s'il portait aucun de ces noms : le plus ancien manuscrit qu'on connaisse de son ouvrage est anonyme de la première main. On n'est pas plus instruit sur la patrie de cet auteur : un vers du quatrième livre a fait penser à quelques critiques qu'il était Romain; mais nous croyons ainsi que Bentley, qu ce vers n'est pas de Manilius : d'ailleurs il prouverait tout au plus que l'auteur écrivait à Rome, mais non pas qu'il fut Romain d'origine. D'autres ont conjecturé qu'il était étranger; ils ont cru pouvoir le conclure de son style. En effet, ce poème est rempli d'expressions, de tournures énergiques et poétiques, il est vrai mais singulières, et qu'on ne trouverait pas facilement dans un poète du même siècle. Manilius le sentait sans doute lui-même : il s'en excuse sur la nouveauté et sur la difficulté du sujet qu'il s'était imposé de traiter.

Manilius écrivait sous Auguste; c'est une vérité qui n'est plus révoquée en doute. Il parle de la défaite de *Varus*, arrivée cinq ans avant la mort d'Auguste;

la composition de son poème doit donc être rapportée aux dernières années du règne de ce prince. Mais, a-t-on dit, si Manilius a écrit *avant* la mort d'Auguste, pourquoi Ovide, pourquoi Quintilien, pourquoi aucun ancien auteur n'a-t-il parlé ni de lui, ni de ses *Astronomiques*? Le silence d'Ovide n'est pas surprenant. Ce poète, *Trist. l. IV, El. 10*, ne nomme que ceux avec lesquels il avait été en relation lorsqu'il était encore jeune; et *de Pont. l. IV, El. 16*, il ne fait mention que de ceux qui florissaient à Rome avant son exil. Or Manilius ne florissait pas à Rome, il n'y était peut-être pas même avant l'exil d'Ovide: ou s'il y était, il était du nombre de ceux qu'Ovide n'avait pas droit de nommer, disait-il, parce qu'ils n'avaient rien publié.

*Essent et juvenes, quorum quod inedita causa est,*

*Appellandorum nil mihi juris adest*

Quant aux autres anciens, on a répondu que pareillement aucun d'eux n'avait parlé de Phèdre, de Quinte-Curce, de Velléius Paterculus. On pourrait imaginer une cause assez naturelle de ce silence, par rapport à Manilius. Ce poète, *l. 1, v. 112 et suiv.*, souhaite une longue et paisible vieillesse, pour avoir le temps de mettre la dernière main à son poème: nous soupçonnons que ses vœux n'ont pas été exaucés. son ouvrage est en effet incomplet : il promet de parler du cours et des propriétés des planètes, des effets de leurs aspects, de leur combinaison avec les décans et les dodécatémoies des signes; avec les douze maisons célestes, avec les douze sorts, de l'énergie des constellations à leur coucher, de plusieurs autres objets, dont on ne trouve rien dans son

ouvrage. Nous croyons qu'on peut supposer que ce poème n'a pas été achevé : il n'a pas été publié; il est resté inconnu jusqu'au règne de Constantin; il s'est trouvé alors en la possession de Julius Firmicus Maternus, qui nous en a laissé un commentaire, ou plutôt une simple traduction en prose, sans nous instruire de la source où il avait puisé, tant ce qu'il nous dit d'après Manilius que ce qu'il ajoute à la doctrine de ce poète, sans doute d'après des auteurs également anciens. Depuis Firmicus, l'exemplaire autographe de Manilius sera encore resté enseveli sous la poussière, jusqu'à ce qu'enfin, vers le dixième siècle, il a été retrouvé en fort mauvais état, et presque consumé de vétusté. On a commencé alors par en tirer des copies, dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous. Tout cela sans doute n'est qu'une supposition, mais tout cela est possible, tout cela nous paraît même extrêmement probable; on peut conclure qu'il ne doit point paraître surprenant qu'Ovide, Quintilien, etc., n'aient fait aucune mention d'un ouvrage qui n'avait pas été publié.

Le titre du poème est *Astronomicon*: à l'exemple de plusieurs savants critiques, et notamment de Bentley, nous croyons que ce mot est un génitif pluriel, et nous le traduisons par les *Astronomiques de Manilius*, comme on dit les *Géorgiques* de Virgile. Il serait à plus juste titre intitulé les *Astrologiques*: mais la distinction entre l'astronomie et l'astrologie était inconnue du temps de Manilius. Cet auteur était poète, son ouvrage le prouve: nous doutons qu'il fût astronome; il rassemblait et parait des fleurs de la poésie ce qu'il trouvait en

différents auteurs grecs et latins; il ne faut donc pas s'étonner s'il se contredit quelquefois. Son poème est divisé en cinq livres.

Le premier livre traite de la sphère céleste. Il s'ouvre par un bel exorde sur les premiers auteurs de l'astronomie et sur les progrès des sciences humaines. Le poète traite ensuite de l'origine du monde, des diverses opinions des philosophes sur ce sujet, des éléments, et de la rondeur ou sphéricité de la terre, du ciel et des astres. Il fait le dénombrement, des signes du zodiaque et des constellations extra-zodiacales. Il démontre l'existence de Dieu par l'ordre constant des mouvements célestes: ce Dieu est, selon lui, l'âme du monde; en conséquence il attribue la divinité à l'univers. Il développe tout ce qui concerne les cercles de la sphère, au nombre desquels il met la voie lactée : il expose les différentes opinions des philosophes sur la nature de cette voie, ce qui donne lieu à quelques épisodes. Il rapporte enfin les diverses idées des anciens sur la nature et la génération des comètes : il n'oublie pas les désastres dont on prétendait alors que ces astres étaient les avant-coureurs; ce qui amène de nouvelles descriptions dignes d'un poète du siècle d'Auguste. Ce premier livre est intéressant dans sa totalité.

Le second et le troisième livre sont appelés par Scaliger *Isagogiques*, c'est-à-dire introducteurs ou préparatoires, parce qu'ils ne contiennent que des définitions, sans aucune application à l'art de pronostiquer les événements futurs. Dans le second, Manilius donne d'abord un précis des différents sujets traités par Homère, Hésiode et d'autres poètes. Il s'applaudit d'être le premier

qui ait entrepris de chanter les propriétés et l'énergie des astres leur activité sur les corps terrestres est démontrée, selon lui, et tout ce qui la concerne n'est pas au-dessus de la portée de l'intelligence humaine. Ce long exorde est encore intéressant : nous voudrions pouvoir en dire autant du reste du livre; mais ce ne sont plus que d'insipides rêves astrologiques sur les différentes divisions des signes du zodiaque. Il est cependant curieux de voir avec quelle variété, avec quelle force de génie Manilius traite des matières aussi ingrates. Signes masculins, signes féminins; signes diurnes, signes nocturnes; signes terrestres, signes aqueux, signes amphibies; signes fertiles, signes stériles, etc. Aspects des signes, trine, quadrat, sextil, opposé; qualités bonnes ou mauvaises de ces aspects. Signes qui sont sous la protection de chaque dieu; signes qui dominent chaque partie du corps humain; signes qui se voient, qui s'entendent réciproquement, qui s'aiment, qui se haïssent : au sujet de ces derniers, le poète fait une vive et belle sortie contre la dépravation des mœurs de son siècle. Division de chaque signe en douze dodécatémoires; dodécatémoires des planètes. Division du ciel en douze maisons; propriétés et énergie de ces douze maisons. Tels sont les objets, extrêmement importants suivant Manilius, qui forment la matière de son second livre.

L'exorde du troisième livre roule sur ce dont Manilius ne traite pas : il se fait lire avec plaisir. Le poète fait sentir la difficulté de la tâche qu'il s'est imposée. On trouve ensuite la division du zodiaque en douze *athles* ou sorts, dont le premier est celui de la fortune. Moyen de trouver le lieu de ce premier

sort, et de déterminer celui de l'horoscope, c'est-à-dire le point de l'écliptique qui est à l'horizon dans la partie orientale du ciel, à tous les instants du jour et de la nuit. Il n'est pas vrai que les signes emploient tous également deux heures à monter au-dessus de l'horizon l'inégalité des heures qu'on employait alors, et l'obliquité variable de l'écliptique sur l'horizon, doivent produire de l'inégalité dans la durée du lever des signes. Il faut d'abord employer des heures égales, telles qu'elles sont au temps des équinoxes. On peut aussi mesurer la durée du lever des signes par stades; et *stade*, dans la doctrine de Manilius, est un arc de l'écliptique qui emploie deux minutes de temps à se lever ou à se coucher. Stades contenus dans chaque signe, et temps que chaque signe emploie à monter au-dessus de l'horizon, ou à descendre au-dessous. Différence entre la durée des jours depuis l'équateur, sous lequel les jours et les nuits sont également, durant tout le cours de l'année, de douze heures, jusqu'au pôle, sous lequel il n'y a dans l'année qu'un seul jour et une seule nuit, l'un et l'autre de six mois continus. Règle assez ingénieuse pour trouver, mais à peu près seulement, le temps que chaque signe met à se lever ou à sa coucher, sous quelque latitude que ce soit. Autre règle de même espèce, pour déterminer l'accroissement ou le décroissement des jours sous chaque signe. Manilius revient à son astrologie; il prétend nous apprendre quelles années, quels mois, quels jours et quelles heures de notre vie appartiennent à chaque signe, et le nombre d'années de vie qui nous est promis, tant par chacun des douze signes que par; chacune des douze

maisons célestes. Le livre est terminé par la définition des signes tropiques, ou qui président aux saisons, ce qui donne lieu à une belle description des quatre saisons de l'année.

Scaliger nomme le quatrième et le cinquième livre, *Apotélesmatiques*, ou décisifs, parce que le poète y traite des décrets des astres, c'est-à-dire de leur action, de leur influence sur les destinées des hommes. Il ouvre le quatrième par un exorde magnifique, dans lequel il prétend prouver que tout est soumis aux lois irréfragables du destin. Nous sommes fort éloignés de souscrire à sors opinion sur le fatalisme; mais nous ne pouvons disconvenir qu'il ne l'ait revêtue des plus brillantes couleurs de la poésie. Il nous donne des descriptions intéressantes des arts, des professions, des inclinations, des caractères qui doivent distinguer les hommes nés sous chacun des douze signes du zodiaque. Il divise chaque signe en trois décanies; il distribue ces décanies à différents signes; il détermine les effets de ces distributions. Il fait l'énumération des degrés pernicieux de chaque signe : ce détail n'est pas fort amusant, mais heureusement il est court: un y s admiré la fécondité de Manilius, qui a su exprimer une même idée par des tournures perpétuellement variées. L'efficace prétendue de chaque signe, au moment de son lever, fournit au poète l'occasion de nous donner de nouvelles descriptions d'arts et de caractères. Situation détaillée des côtes de la mer Méditerranée et de ses principales îles, du Pont-Euxin, du Palus-Méotide, de la mer Caspienne, des golfes Arabique et Persique. Description géographique du monde alors connu des Romains;

mœurs de chaque peuple, dépendantes des signes qui dominent chaque région. Signes écliptiques, auxquels les éclipses de lune font perdre toute activité. Bel épilogue sur la noblesse de l'homme et sur la portée de son intelligence. On voit, par cet exposé, que, sauf ce qui est dit des décanies, des degrés pernicious et des signes écliptiques. Ce quatrième livre est un des plus intéressants de tout l'ouvrage.

Le cinquième livre est, à notre avis, supérieur à tous les précédents. Il contient une énumération des constellations extra-zodiacales, et des degrés des douze signes avec lesquels elles se lèvent. Leur lever inspire des inclinations, des mœurs, des caractères; porte à s'adonner à des arts, des professions, des métiers, dont les descriptions, vraiment poétiques, occupent presque tout le livre. Ces descriptions sont entremêlées d'épisodes on y remarque surtout le bel épisode d'Andromède, que plusieurs savants critiques ont jugé digne de Virgile. Le livre est terminé par la distinction connue des étoiles en six différentes grandeurs.

Tels sont donc les objets traités par Manilius dans les cinq livres de ses *Astronomiques*. Il s'était proposé d'en traiter beaucoup d'autres; mais, comme nous l'avons dit, la mort ne lui en a pas probablement laissé le temps. Quant à son style, il est poétique, énergique, digne du siècle d'Auguste. Si l'on considère le sujet que Manilius avait à traiter, et qu'on fasse attention qu'il était le premier des Latins qui entreprît de soumettre cette matière aux lois de la poésie, on ne pourra se dispenser d'admirer la variété, la profondeur de génie,

la clarté même avec laquelle il a manié ce sujet aussi nouveau que difficile. On dira peut-être que, pour matière de ses chants, il pouvait choisir un objet plus facile et plus intéressant. Nous répondrons d'abord, d'après lui, que les autres sujets avaient déjà été traités nous ajouterons que l'astrologie était alors autant estimée, qu'elle est méprisée de nos jours.

## MANILIUS

### ASTRONOMIQUES/

### ASTRONOMICON

Oeuvre numérisée par [Marc Szwajcer](#)

STACE,  
MARTIAL,  
MANILIUS,  
LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS,  
GRATIUS FALISCUS,  
NÉMÉSIANUS ET CALPURNIUS;

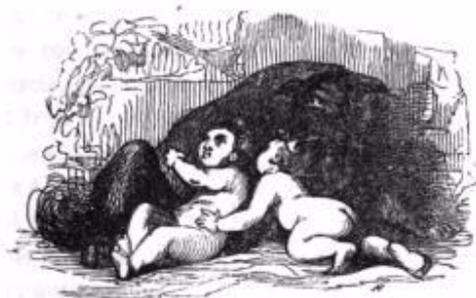
ŒUVRES COMPLÈTES

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS,

PUBLIÉES

SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD,

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE.



PARIS,

J. J. DUBOCHET ET COMPAGNIE, ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, N° 33.

1842.

## LIVRE PREMIER.

Quel est l'homme qui pénétra le premier les mystères du ciel, par la faveur des dieux? S'ils s'y fussent opposés, qui aurait osé dérober les secrets de cette puissance souveraine qui règle l'univers? Par quels efforts un audacieux mortel serait-il parvenu à paraître égaler les dieux, malgré les dieux eux-mêmes; [à s'ouvrir les routes sublimes du ciel; à suivre jusque sous l'horizon, et dans tous les retours de l'espace, les astres toujours fidèles à produire les effets qui leur sont commandés à connaître les noms, le cours, l'action des constellations célestes?} C'est à vous, ô Mercure, que nous sommes redevables de cette science divine; [c'est vous qui avez découvert à l'homme les mystères du ciel et des astres, pour agrandir ses idées sur l'univers; pour qu'il respectât non seulement les apparences extérieures du monde, mais surtout le pouvoir énergétique des objets qu'il renferme ; pour qu'il pût enfin connaître Dieu dans toute l'étendue de son immensité.] Et la nature elle-même a encouragé les hommes à lever le voile qui la couvrait. Elle daigna d'abord se faire connaître aux rois, à ces âmes dont la puissance approche de la majesté divine; qui, dans les contrées de l'orient, out policé les nations sauvages, [dont les terres sont partagées par l'Euphrate, ou inondées par le Nil:] c'est là que le monde renaît, et voit la lumière s'élever au-dessus des villes enveloppées de ténèbres. Après les rois, les prêtres, choisis pour offrir en tout temps des sacrifices dans les temples et pour présenter aux dieux les hommages du peuple, se concilièrent leur faveur par ce saint office: la divinité, présente en eux, embrasa leur âme généreuse; elle se communiqua à ses ministres et leur manifesta son essence. Ils furent les premiers qui pénétrèrent dans cet auguste sanctuaire; qui, d'après des principes certains, reconnurent que les destinées des hommes dépendent du mouvement des astres. Renfermant dans leurs vastes combinaisons une longue suite de siècles, ils assignèrent à chaque instant l'événement qui s'y rapportait : ils remarquèrent le jour de la naissance de chaque homme, les vicissitudes de sa vie, le rapport de chaque circonstance

avec l'heure à laquelle elle avait eu lieu, les différences surprenantes qu'un moment de plus ou de moins produisait dans les destinées humaines. Lorsque, après quelques révolutions célestes, ils eurent déterminé les parties du ciel où chaque astre doit être observé, et l'espèce de pouvoir que chacun d'eux exerçait sur le cours de notre vie, ils établirent des règles fondées sur une longue expérience: l'observation du passé traça la route pour l'avenir ; et, d'après des spéculations profondes, ils reconnurent que les astres ont sur l'homme un empire assujéti à des lois cachées; que les mouvements de l'univers sont réglés par des causes périodiques; que les vicissitudes de la vie dépendent des différentes configurations des corps célestes. En effet, avant ces sages observateurs, les hommes, sans principes, sans discernement, ne s'attachant qu'à ce qui tombait sous leurs sens, ignoraient les causes de tout ce qu'ils voyaient. Le lever du soleil leur paraissait un phénomène surprenant: la disparition des astres était pour eux une perte affligeante, leur réapparition un motif de joie: ils ne soupçonnaient point la cause de l'inégalité des jours et des nuits, ni même pourquoi la longueur des ombres varie selon le plus grand éloignement ou la plus grande proximité du soleil. La sagacité de l'esprit humain n'avait pas encore enfanté les arts; la terre ne fournissait point aux besoins d'habitants qui ne la cultivaient pas; l'or était enseveli dans le sein des montagnes désertes; des mondes nouveaux étaient séparés de nous par un océan qu'on ne fréquentait point; on n'osait confier sa vie à la mer, ni au vent ses espérances; et chacun était content du peu de connaissances qu'il avait. Mais quand la succession des siècles eut exercé l'esprit des mortels, que la peine eut donné l'essor aux réflexions, que la Fortune, en contrariant les désirs de l'homme, l'eut convaincu de la nécessité de veiller à son bien-être; les intelligences s'appliquèrent à l'envi à différents genres d'études, et tout ce qu'une expérience raisonnée fit découvrir devint une source d'utilité publique, par le plaisir que chacun se fit de communiquer le fruit de ses recherches. Alors le langage barbare se polit et s'assujéti à des lois; la terre cultivée produisit toute espèce de fruits; le navigateur inquiet affronta des flots inconnus, et facilita le commerce entre des nations qui ne se connaissaient pas. De là, bientôt, on vit naître l'art de la guerre et les occupations de la paix; une connaissance acquise par l'expérience étant nécessairement le germe

d'une découverte nouvelle. Et, pour ne point m'arrêter sur des objets généralement connus, on parvint à entendre le langage des oiseaux, à lire l'avenir dans les entrailles des victimes, à faire périr les serpents par des enchantements, à évoquer les ombres, à ébranler l'Achéron jusque dans ses plus profonds abîmes, à changer le jour en nuit et la nuit en jour: l'industrie de l'homme, toujours susceptible de nouveaux progrès, tenta tout, vint à bout de tout, et ne mit un terme à ses recherches qu'après avoir pénétré jusqu'au ciel, qu'après avoir surpris la nature dans ses plus profondes retraites, qu'après avoir compris tout ce qui est. On sut alors pourquoi les nuages, en se heurtant, produisent un si terrible bruit; pourquoi la neige de l'hiver a moins de consistance que la grêle de l'été : on connut la cause des volcans, des tremblements de terre, de la formation de la pluie, de l'impétuosité des vents; et l'esprit éclairé cessa d'admirer ces effets naturels comme des prodiges. Arrachant à Jupiter sa foudre et le droit de tonner, il attribua le bruit du tonnerre aux vents, et le feu de l'éclair aux nuages. Après avoir ainsi restitué les effets à leurs véritables causes, l'homme s'appliqua à étudier l'univers au centre duquel il est placé; il voulut connaître tout ce que renferme l'étendue du ciel : il décrivit la forme des signes célestes; il les désigna par des noms convenables; il détermina les lois qui règlent leurs divers mouvements : il découvrit que tous les événements de la vie sont subordonnés à la puissance et à l'état actuel de l'univers; que nos destinées sont sujettes à des variations qui dépendent des diverses dispositions des corps célestes. Tel est le sujet que je me propose de développer, et que personne avant moi n'a consacré par ses chants. Puisse la Fortune favoriser cette grande entreprise! puissent mes jours n'être terminés que par une longue et heureuse vieillesse, qui me laisse le temps de traiter à fond ce sujet immense, et d'entrer dans un détail également intéressant des parties grandes et petites qui en dépendent!

Puisque mes chants embrassent toute la profondeur du ciel, et que je me propose d'amener sur la terre la connaissance des secrets du destin, mon premier soin doit être de tracer le tableau de la nature, et de faire connaître la

disposition générale de tout ce qui compose l'univers. Que le monde ne reconnaisse aucun principe de son existence, qu'il ne la doive qu'à soi-même; qu'il ait toujours existé, qu'il doive exister toujours; qu'il n'ait jamais eu de commencement, qu'il ne puisse jamais avoir de fin;<sup>[4]</sup> que le chaos l'ait engendré par la séparation des éléments primitivement entremêlés sans aucun ordre; que les ténèbres, après avoir produit un monde éclatant de lumière, aient été contraintes de se retirer au plus profond de l'abîme;<sup>[5]</sup> que le monde ait été produit par le feu; que les astres, ces yeux de la nature, doivent leur existence à une vive flamme répandue dans tous les corps, et formant dans le ciel le terrible tonnerre;<sup>[6]</sup> que l'eau soit le principe universel, sans lequel la matière, toujours engourdie, reste sans action; et qu'elle ait engendré le feu, par lequel elle est elle-même anéantie;<sup>[7]</sup> ou qu'enfin la terre, le feu, l'air et l'eau existent par eux-mêmes; que ces quatre éléments soient les membres de la divinité, qu'ils aient formé l'univers, et que, créateurs de tout ce qui est, ils ne permettent de reconnaître aucun être qui leur soit antérieur; qu'ils aient tout disposé de manière que le froid se combine avec le chaud, le sec avec l'humide, les solides avec les fluides; que, toujours en guerre et toujours agissant de concert, ils se soient trouvés par cela même intimement réunis, capables d'engendrer, assez puissants pour produire tout ce qui subsiste;<sup>[8]</sup> ces diverses opinions seront toujours débattues; l'origine du monde sera toujours un secret au-dessus de l'intelligence des hommes et de celle des dieux. Mais, quelle que soit cette origine, on s'accorde au moins sur la disposition de ses parties, toutes placées dans un ordre invariable. Le feu, plus subtil, monta vers la région la plus élevée, et, se fixant dans le ciel étoilé, il y forma comme une barrière de flamme, qui sert de rempart à la nature. L'air léger occupa la région qui suivait immédiatement; il s'étendit dans le vide de l'espace, et, placé au-dessous des astres, il fournit au feu l'aliment nécessaire. La troisième place fut occupée par l'eau, dont les flots, toujours agités, ont formé les immenses plaines des mers : ce fluide, en s'exhalant en vapeurs, devient le germe de l'air qu'elle alimente. La terre, par son poids, s'arrondit et se trouva fixée au-dessous des autres éléments: elle n'était d'abord qu'une masse de vase, mêlée de sable mouvant, que le fluide abandonnait pour se porter vers une région plus élevée. Plus ce fluide se raréfiait et se dissipait dans les airs, plus

la terre desséchée resserrait les eaux et les forçait de couler dans des vallées. Les montagnes sortirent du fond de la mer, la terre naquit du sein des flots, environnée cependant de tous côtés par le vaste océan. Elle est immobile, parce que l'univers s'écarte d'elle en tout sens avec une égale force; elle est tellement tombée de toutes parts, qu'elle ne peut plus tomber d'aucune: elle est le centre et en même temps le lieu le plus bas de tout l'univers, [Les corps qui la composent, également pressés partout, se soutiennent réciproquement, et ne lui permettent pas de se déplacer.] Si un juste équilibre ne retenait pas la terre au centre du monde, le soleil, suivi de tous les astres du ciel, ne dirigerait plus sa course à l'occident, pour reparaître ensuite à l'orient; la lune ne roulerait pas son char dans l'espace qui est notre horizon ; l'étoile du jour ne brillerait pas le matin, après avoir répandu son éclat du côté de l'occident, sous le nom d'étoile de soir. Or, si la terre n'est pas reléguée au plus bas de l'espace, mais qu'elle en occupe exactement le milieu, tous les chemins sont libres autour d'elle; toutes les parties du ciel peuvent descendre sous l'horizon à l'occident, et se relever à l'orient. Car enfin l'on ne me persuadera jamais ou que le lever des astres soit l'effet d'un pur hasard, ou que le ciel se reproduise si souvent de nouveau, et que le soleil périsse et renaisse tous les jours, surtout lorsque je considère que la disposition des signes célestes est la même depuis tant de siècles; que le même soleil parcourt les mêmes parties du ciel; que la lune varie ses phases et ses retours dans un ordre invariable; que la nature ne s'en tient point à des essais incertains, mais qu'elle suit inviolablement les lois qu'elle s'est imposées elle-même; que le jour, accompagné d'une clarté toujours constante, et parcourant la circonférence de la terre, fait compter successivement à toutes les nations les mêmes heures; qu'un nouvel orient s'offrant sans cesse à la vue de ceux qui s'avancent vers l'orient, et un occident nouveau se présentant toujours à ceux qui voyagent vers l'occident, semblent embrasser, ainsi que le soleil, la circonférence entière du ciel.

Au reste, il ne faut pas s'étonner que la terre demeure ainsi suspendue : le ciel ne l'est-il pas aussi lui-même? Il n'a autour de lui aucun appui, [son

mouvement et la rapidité de sa course en sont une preuve convaincante. Le soleil, suspendu pareillement, promène çà et là son char agile, en se tenant dans les bornes de la route qui lui est prescrite. La lune et les étoiles volent dans l'espace : la terre, se modelant sur les lois célestes, y reste également suspendue. La terre se trouve donc placée au centre de la région éthérée, à une distance égale des parties extrêmes qui la terminent. Sa surface ne s'étend point en une plaine immense; elle est sphérique, elle s'élève et s'abaisse également de toutes parts. Telle est aussi la figure de l'univers. Le ciel, par son mouvement de rotation, imprime cette même forme à tous les astres. Nous voyons que le corps du soleil est rond: il en est de même de celui de la lune; elle reçoit sur une surface convexe les rayons du soleil; et ces rayons, devenant de plus en plus obliques, ne peuvent éclairer toute sa circonférence. Telle est donc la figure invariable des astres; elle est une vive image de la *divinité*; on ne peut y distinguer ni commencement ni fin; elle se ressemble dans toute son étendue, clic est partout la même. C'est par une conséquence de la sphéricité de la terre, qu'on ne voit pas partout les mêmes constellations. Vous chercheriez en vain Canope dans le ciel, jusqu'à ce qu'après avoir traversé la mer, vous soyez parvenu sur les rives du Nil. Mais les peuples qui voient cette étoile au-dessus de leur tête ne peuvent découvrir la grande ourse; la convexité de la terre y met obstacle, et leur dérobe la vue de cette partie du ciel. Je vous appelle vous-même à témoin, astre des nuits, de la sphéricité de notre globe. Lorsqu'au milieu de la nuit vous vous trouvez plongé dans d'épaisses ténèbres, l'ombre qui vous couvre n'épouvante pas toutes les nations à la même heure : les peuples orientaux sont les premiers à qui manque votre lumière; cette perte devient ensuite sensible à ceux qui vous cherchent dans l'ombre; l'obscurité de votre char s'étend enfin sur les nations qui peuplent l'occident; ce sont les dernières qui croient vous rendre votre éclat par le son bruyant des instruments. Si la surface de la terre était plane, il suffirait que vous fussiez sur l'horizon, pour que votre éclipse inquiétât à la même heure toutes les nations. Mais la terre étant de figure sphérique, la déesse de Délos éclaire d'abord un peuple, et puis un autre; elle se lève et se couche au même instant, en tournant autour de hi surface convexe de la terre : si elle monte relativement à un point de cette surface, elle descend

relativement à un autre; et quand elle commence dominer sur une partie, elle cesse de dominer sur la partie voisine. La surface de la terre est habitée par diverses nations, par différentes espèces d'animaux, par des oiseaux. Une partie s'élève vers les deux ourses; une autre, également habitable, s'étend vers les climats méridionaux; celle-ci est sous nos pieds, elle nous croit sous les siens : c'est un effet de la pente insensible du globe, dont chaque point est dans un sens plus élevé, dans un autre plus abaissé que celui qui le précède. Lorsque le soleil, parvenu à notre occident, commence à éclairer l'horizon de ces peuples, le jour, renaissant pour eux, les arrache au sommeil, et les rappelle à la nécessité du travail : la nuit commence pour nous, et nous invite aux douceurs du repos. Le vaste océan sépare ces deux parties de la terre, et leur sert de commune enceinte.

Ce bel ouvrage, embrassant le corps entier de l'univers et tous les membres de la nature, produits par les diverses combinaisons de l'air et du feu, de la terre et de l'eau, est dirigé par une céleste : la divinité l'entretient par une influence secrète, en gouverne les ressorts cachés, en réunit toutes les parties par plusieurs sortes de rapports, de manière qu'elles se soutiennent réciproquement, qu'elles se communiquent mutuellement leur énergie, et que le tout reste fermement uni, malgré la variété des parties qui le composent.

Je vais vous nommer maintenant, dans un ordre méthodique, les constellations qui dardent leurs feux étincelants de tous les points du ciel; et je commencerai par celles qui, de leur cercle oblique, ceignent le milieu de l'univers; elles jouissent tour à tour de la présence du soleil et de celle des autres étoiles errantes, qui, par leur mouvement propre, semblent lutter contre celui du monde entier. Par un ciel serein, il est facile de les distinguer; c'est par elles qu'on peut pénétrer les décrets du destin : il est naturel de commencer par la partie de l'univers qui a sur nous le plus d'influence.

Vers le lieu où le ciel s'élève jusqu'aux ourses, jusqu'à ces deux brillantes constellations qui, du sommet de l'univers, voient en bas tous les astres, [qui

ne se couchent jamais, qui, du plus haut du ciel ou elles sont différemment placées, font circuler autour d'elles le monde et ses constellations,] un axe sans épaisseur prend naissance au centre des frimas, et coupe également l'univers, dont il peut être regardé comme le pivot. Tout le globe céleste roule autour de lui, tout y est dans un mouvement perpétuel; lui seul, immobile, traverse diamétralement l'espace et la terre même, et va se terminer près des ourses australes. Cet axe n'a aucune consistance; ce n'est pas son poids qui lui permet de porter la charge de toute la machine céleste. Mais la substance éthérée étant toujours agitée d'un mouvement circulaire, et toutes ses parties conservant nécessairement ce mouvement primitif, la ligne qui est au centre de cette espèce de tourbillon, et autour de laquelle tout éprouve une rotation continue, cette ligne si dépourvue de toute épaisseur qu'on ne peut la regarder comme tournant autour d'elle-même, cette ligne [incapable de s'incliner, d'éprouver aucun mouvement de rotation,] a été nommée axe, parce que, immobile elle-même, elle voit tout l'univers se mouvoir autour d'elle.

A l'une de ses extrémités sont deux constellations bien connues des infortunés navigateurs: elles sont leurs guides, lorsque l'appât du gain leur fait affronter les périls de la mer. Hélice<sup>[9]</sup> est la plus grande, et décrit un plus grand cercle; elle est remarquable par sept étoiles, qui disputent entre elles d'éclat et de beauté: c'est sur elle que les Grecs se règlent dans leurs navigations. Cynosure,<sup>[10]</sup> plus petite, roule dans un espace plus resserré; elle a moins d'étendue, moins d'éclat, mais plus d'utilité, au jugement des Tyriens les Carthaginois ne croient pouvoir choisir un meilleur guide, lorsque, sur mer, ils veulent aborder à une côte qui ne paraît pas encore. Ces deux ourses ne sont point placées de front; chacune tourne sa queue vers le museau de l'autre, de sorte qu'elles paraissent réciproquement se suivre. Entre elles est un dragon qui les environne, les sépare l'une de l'autre, et les renferme dans l'enceinte de ses brillantes étoiles, de manière qu'elles ne peuvent se joindre, ni quitter la place qui leur est assignée. Entre le dragon et le milieu du ciel, où sept astres, précipitant leur course, parcourent les douze signes qui semblent s'opposer à leur marche, on remarque plusieurs constellations, dont les forces, dues à des causes opposées, sont nécessairement mélangées : voisines du pôle d'une

part, de l'autre des feux du ciel, cites en reçoivent des influences qui, se combattant, modèrent réciproquement leur activité : il arrive de là que ces constellations rendent fertiles les terres au-dessus desquelles elles dominant. On voit d'abord, près des ourses brillantes et de l'aquilon glacé, la constellation toujours agenouillée;<sup>[11]</sup> elle sait sans doute pourquoi elle garde cette posture. Derrière elle est Arctophylax,<sup>[12]</sup> nommé aussi le bouvier, parce qu'il est dans l'attitude d'un homme qui pique des bœufs attelés : il transporte avec lui l'étoile Arcturus,<sup>[13]</sup> placée sur sa poitrine. D'un autre côté paraît le cercle lumineux formé par la couronne : l'éclat n'en est point partout le même; l'étoile qu'on voit dans sa partie la plus élevée surpasse les autres en grandeur, et les feux dont elle brille éclipsent leur tendre blancheur c'est un monument consacré à Ariadne abandonnée. La lyre, les bras étendus, se distingue aussi parmi les constellations célestes : c'est l'instrument avec lequel Orphée charmait autrefois tout ce que ses chants allaient frapper; Orphée, qui s'ouvrit une route jusqu'aux enfers mêmes, et dont la voix mélodieuse en fit révoquer les immuables décrets: de là les honneurs du ciel accordés à sa lyre, qui y exerce le même pouvoir ; elle attirait les forêts et les rochers ; elle entraîne maintenant les astres, et se fait suivre par le globe immense de l'univers. La constellation nommée par les Grecs Ophiuchos<sup>[14]</sup> serre le serpent par le milieu, et semble s'appliquer à le retenir, à développer les nœuds de son vaste corps, à en étendre les replis: le serpent tourne cependant vers cet ennemi son cou flexible, se dérobe à cette étreinte, et rend ses efforts inutiles. Près de là est le cygne, que Jupiter même a placé au ciel pour prix de sa beauté, qui lui servit à séduire une amante : ce dieu, descendu du ciel, prit la forme d'un cygne plus blanc que la neige, et prêta son dos couvert de plumes à l'imprudente Lédæ. Le cygne étend encore, comme pour voler, ses ailes parsemées d'étoiles. On voit briller ensuite cette constellation qui a l'aspect et la rapidité de la flèche. Après elle l'oiseau du grand Jupiter<sup>[15]</sup> cherche à s'élever au plus bout du ciel, et semble porter le foudre en des lieux où il fait son séjour : oiseau digne de Jupiter et des cieux, auxquels il fournit des armes redoutables. Il est suivi du dauphin, sorti du sein des mers pour prendre place entre les astres: ornement de l'océan et du ciel, ou il s'est également immortalisé. Le cheval,<sup>[16]</sup> remarquable par la belle étoile de sa poitrine, précipite sa course pour atteindre

le dauphin : son train de derrière se perd dans Andromède. A une distance assez considérable de cette constellation, on en voit une que sa figure a fait nommer Deltoton:<sup>[17]</sup> deux de ses côtés sont égaux, le troisième a moins d'étendue. Près de là sont Céphée, puis Cassiopée dans une attitude convenable à la punition qu'elle s'est attirée; enfin Andromède abandonnée s'épouvante à l'aspect du l'effroyable gueule du monstre<sup>[18]</sup> qui s'apprête à la dévorer. Cassiopée pleure sur la triste destinée de sa fille exposée et garrottée sur le rocher où elle devrait périr, si Persée, conservant dans le ciel son ancien amour, ne venait pas à son aide, armé de la tête formidable de la Gorgone, dépouille glorieuse pour lui, mortelle pour quiconque a le malheur de la voir. Non loin de là paraît le cocher,<sup>[19]</sup> dont les pieds touchent presque le taureau : son art lui mérita le ciel, et le nom sous lequel il est connu. Jupiter l'ayant vu voler le premier sur un char à quatre chevaux, le transporta parmi les astres. Avec lui paraissent les chevreaux, dont les feux rendent la navigation dangereuse; et la chèvre, dont les illustres mamelles ont nourri le roi du monde : c'est en les quittant que ce dieu devint maître de l'Olympe ; il dut à ce lait étranger la force de lancer la foudre et de faire gronder le tonnerre. Jupiter, reconnaissant, donna rang à la chèvre entre les astres éternels; une place dans le ciel devint le juste prix de l'empire du ciel. Les pléiades et les hyades font partie du fier taureau; elles déclinent vers le pôle boréal. Telles sont les constellations septentrionales.

Passons à celles que l'on observe au delà du cours du soleil, qui roulent au-dessus des parties de la terre brûlées par ses feux, ou qui sont comprises entre le signe glacé du capricorne et le pôle inférieur du monde. Sous ces constellations est une autre partie de la terre, où nous ne pouvons pénétrer : les peuples qui l'habitent nous sont inconnus, nous n'avons aucun commerce avec eux. Ils jouissent du même soleil qui nous éclaire, leurs ombres sont opposées aux nôtres, la disposition du ciel paraît renversée à leur égard; les astres se couchent à leur gauche, se lèvent à leur droite. Ils voient un ciel aussi étendu et non moins éclairé que le nôtre; il ne se lève pas pour eux moins d'étoiles que pour nous. Tout, en un mot, est égal de part et d'autre : nous ne

l'emportons sur eux que par le bonheur de posséder un astre tel qu'Auguste; César sur la terre, il sera un jour un des principaux dieux du ciel.

On voit dans le voisinage des gémeaux Orion,<sup>[20]</sup> étendant ses bras dans une grande partie des cieux : sa marche hardie franchit pareillement un vaste espace. Ses brillantes épaules sont marquées de deux belles étoiles; trois autres, obliquement rangées, soutiennent son épée. Sa tête se perd dans le plus haut du ciel: trois étoiles la caractérisent; on les voit à peine, non qu'elles aient moins d'éclat que les autres, mais elles sont à une plus grande distance. Dans leur course rapide, les astres du ciel regardent Orion comme leur chef. La canicule<sup>[21]</sup> le suit, fournissant sa carrière avec une promptitude extrême: il n'est point de constellation dont la terre doive plus redouter la première apparition. Ceux qui observent son lever de la cime élevée du mont Taurus, en augurent l'abondance ou la disette des fruits de la terre, la température des saisons, les maladies qui régneront, les alliances qui devront se conclure. Elle est l'arbitre de la guerre et de la paix: variant les circonstances de sa première apparition, elle produit des effets relatifs aux aspects qu'elle prend alors, et nous gouverne par son seul regard. Qu'elle ait ce pouvoir, nous en avons pour garant sa couleur, sa vivacité, l'éclat de ses feux : presque égale au soleil, elle n'en diffère qu'en ce qu'étant beaucoup plus éloignée, elle ne nous lance que des rayons azurés, dont la chaleur est fort affaiblie. Tous les autres astres pâlisent devant elle; de tous ceux qui se plongent dans l'océan et qui en ressortent pour éclairer le monde, il n'en est aucun dont l'éclat soit comparable au sien. A la canicule succèdent Procyon,<sup>[22]</sup> et le lièvre rapide, et le célèbre navire Argo, qui, des mers où il s'est hasardé le premier, a été transporté au ciel, dont il s'était rendu digne par l'audace de ses courses périlleuses : après avoir sauvé des dieux, il est devenu dieu lui-même. L'hydre est près de lui; ses étoiles brillantes semblent autant d'écailles qui la couvrent. Là aussi on voit l'oiseau consacré à Phébus,<sup>[23]</sup> la coupe chère à Bacchus, et ensuite le centaure à la double forme; homme en partie, il a, depuis la poitrine jusqu'en bas, les membres d'un cheval. Après le centaure est le temple de monde : on y voit briller un autel consacré par les dieux, quand ils eurent à repousser ces énormes géants [armés contre eux, engendrés des crevasses de leur mère, et

aussi remarquables par la diversité des traits de leur visage que par l'immensité de leurs corps]. La terre en fureur les souleva contre le ciel; les dieux alors se crurent abandonnés par les dieux supérieurs : Jupiter hésita lui-même, dans la crainte de ne pouvoir pas ce qu'il pouvait réellement. Il voyait la terre révoltée, la nature bouleversée de fond en comble, les montagnes entassées sur les montagnes, les astres reculant d'effroi à l'approche de ces masses énormes. Il n'avait point encore éprouvé de pareils assauts; il ignorait qu'il pût y avoir des puissances capables de contrebalancer la sienne. Il éleva cet autel, et le décora des feux que nous y voyons briller encore aujourd'hui. Près de l'autel est la baleine, roulant son dos couvert d'écailles, se pliant et repliant sur elle-même, et fendant les eaux de sa vaste poitrine : [avide de dévorer sa proie, elle semble prête à la saisir.] Telle autrefois, en s'approchant avec fureur de la fille de Céphée, exposée sur le rocher, elle fit jaillir l'eau de la mer fort au delà de ses limites. Elle est voisine du poisson austral, ainsi appelé du nom de la partie du ciel qu'il occupe. Vers cette même partie coulent, par mille sinuosités, les ondes étoilées que répand le verseau; et ce fleuve, continuant de diriger son cours vers les régions australes, réunit ses eaux à la tête du poisson, et paraît ne faire avec lui qu'un même astérisme. Telles sont les constellations qui sous le nom d'*australes*, que leur ont donné les anciens astronomes, embellissent la partie du ciel la plus éloignée de nous; elle est comprise entre la route du soleil et les ourses qui nous sont invisibles, et qui, vers l'autre pôle, font plier sous leur poids l'essieu de l'univers.

Les astres qui font leur révolution dans la partie la plus basse du ciel, qui servent comme de fondement au brillant palais de l'univers, qui ne se montrent jamais au-dessus de notre horizon, ressemblent sans doute à ceux qui décorent le faite du monde: ce sont, de part et d'autre, les mêmes astérismes, et l'on voit près de chaque pôle deux ourses en des attitudes opposées.

Telles sont donc les constellations dispersées dans les différentes régions du ciel, et qui en occupent la vaste étendue. Mais ne vous figurez pas que vous reconnaîtrez dans le ciel des figures analogues à leurs noms, et qu'un éclat

égal vous en fera distinguer tous les membres de manière qu'il ne vous reste rien à désirer, et que tous les linéaments soient marqués par des traits de lumière. Si des feux égaux embrasaient tous leurs membres, l'univers ne pourrait supporter un si grand incendie. En ménageant ces feux, la nature s'est ménagée elle-même; elle a craint de succomber sous le poids : elle s'est donc contentée de distinguer les formes des constellations, et de nous les faire reconnaître à des signes certains. Les étoiles répondent tellement les unes aux autres, celles qui sont au milieu à celles qui occupent les extrémités, les plus basses aux plus hautes, qu'il ne faut qu'un simple trait pour les déterminer; il doit nous suffire que toutes leurs pailles ne soient pas invisibles. Lorsque la lune surtout, au milieu de sa révolution, montre tout son disque éclairé, les plus belles étoiles brillent en même temps dans le ciel; les plus petites, peuple vil et sans nom, paraissent fuir devant elle; on peut alors découvrir et compter les astres les plus lumineux, ils ne sont plus confondus avec les plus petits. Voulez-vous reconnaître avec plus de facilité ces brillants astérismes? Remarquez qu'ils ne varient jamais sur le lieu de leur lever et de leur coucher; l'heure de leur lever est pareillement déterminée pour chaque jour de l'année; le temps de leur apparition et de leur disparition est réglé sur des lois invariables. Dans ce vaste univers, rien n'est si étonnant que son uniformité, que l'ordre constant qui en règle tous les ressorts: le nombre des parties ne cause aucune confusion, rien ne se déplace; les mouvements ne se précipitent jamais, jamais ils ne se ralentissent, ils ne changent jamais de direction. Peut-on concevoir une machine plus composée dans ses ressorts, plus uniforme dans ses effets?

Quant à moi, je ne pense pas qu'il soit possible de démontrer avec plus d'évidence que le monde est gouverné par une puissance divine, qu'il est dieu lui-même; que ce n'est point un hasard créateur qui l'a produit, comme a prétendu nous le persuader ce philosophe<sup>[24]</sup> qui s'imagina le premier que ce bel univers n'était dû qu'au concours fortuit d'atomes imperceptibles, dans lesquels il devait un jour se résoudre; qui enseigna que ces atomes étaient les vrais principes de la terre, de l'eau, des feux célestes, de l'air même, doué par cela seul de la puissance de former une multitude de mondes, et d'en détruire

autant d'autres; qui ajouta que tout retournait à ces premiers principes, et changeait sans cesse de forme. [A qui persuadera-t-on que ces masses immenses sont l'ouvrage de légers corpuscules sans que la divinité s'en soit mêlée, et que le monde est l'ouvrage d'un aveugle hasard?] Si c'est le hasard qui l'a formé, qu'on dise donc que c'est le hasard qui le gouverne. Mais pourquoi le lever successif des astres est-il si régulier? comment leur marche est-elle assujettie à des lois si constantes? pourquoi aucun d'eux ne hâte-t-il sa course, et ne laisse-t-il derrière lui l'astérisme dont il fait partie? pourquoi les nuits d'été sont-elles constamment éclairées des mêmes étoiles; et pourquoi en est-il de même des nuits d'hiver? Pourquoi les mêmes jours de l'année nous ramènent-ils les mêmes figures célestes? pourquoi en font-ils invariablement disparaître d'autres? Dès le temps où les peuples de la Grèce détruisirent Ilioupolis, l'ourse et Orion étaient déjà dans les attitudes opposées où on les voit aujourd'hui: l'ourse se bornait à une révolution circonscrite autour du pôle; Orion semblait s'élever vers elle comme pour venir à sa rencontre, et ne quittait jamais le milieu du ciel.<sup>[25]</sup> Dès lors on distinguait les temps de la nuit par la position des étoiles, et les heures en étaient gravées au firmament. Depuis la ruine de Troie, combien de trônes renversés! combien de peuples réduits en captivité! que de fois la fortune inconstante a fait succéder la puissance à l'esclavage, la servitude à l'autorité! quel vaste empire elle a fait naître des cendres oubliées de Troie! la Grèce, enfin, a été soumise au sort qu'elle avait fait subir à l'Asie. Je ne finirais pas, si je voulais compulser les fastes de tous les siècles, et compter les vicissitudes que les feux du soleil ont éclairées. Tout ce qui est créé pour finir est sujet au changement; après quelques années, les nations ne se reconnaissent plus elles-mêmes; chaque siècle en change l'état et les mœurs. Mais le ciel est exempt de ces révolutions; ses parties n'éprouvent aucune altération, la succession des âges n'en augmente pas le nombre, et la vieillesse ne le diminue pas : il sera toujours le même, parce qu'il a toujours été le même. Tel que l'ont observé nos pères, tel le verront nos neveux: il est dieu, puisqu'il est immuable. Que le soleil ne s'égaré jamais vers les ourses voisines du pôle, qu'il ne varie point dans sa marche, que sa route ne le porte jamais vers l'orient; que l'aurore naisse constamment dans les mêmes parties de l'horizon; que la lumière de la lune soit assujettie à des

progrès certains et limités, qu'elle croisse et décroisse conformément à des lois invariables; que les astres, suspendus dans l'espace, ne tombent pas sur la terre, mais qu'ils circulent dans des temps déterminés, conjointement avec les constellations dont ils font partie; ce n'est point un effet du hasard, c'est un ordre établi par la sagesse divine.

Mais quelle est l'étendue de l'espace qu'occupe la voûte du monde? quelle est celle des douze signes célestes? La raison seule suffit pour nous en instruire. La raison ne connaît point d'obstacles; l'immensité des objets, leur obscurité, rien ne l'arrête; tout cède à sa force; son activité s'étend jusqu'au ciel même. Elle enseigne que la distance des signes célestes à la terre et à la mer est égale à l'étendue de deux de ces signes. Toute ligne qui traverse une sphère, en passant par son centre, a de longueur le tiers de la circonférence de la sphère; c'est, à bien peu de chose près, sa juste mesure: donc, puisque quatre signes forment le tiers de l'étendue des douze signes célestes, il s'ensuit que la distance de la partie la plus haute à la partie la plus basse du ciel est de quatre signes, et que la terre, suspendue au milieu de cet espace, est distante de l'intervalle de deux signes de chacune de ces deux extrémités. Donc toute l'étendue que vous voyez au-dessus de vous, cet espace que votre vue embrasse et celui qu'elle ne peut plus atteindre, doit être égale à deux signes : prise six fois, elle vous donnera la circonférence de cette zone céleste, parcourue par les douze signes qui tapissent le ciel en compartiments égaux. Ne vous étonnez donc pas si, sous les mêmes signes, on voit naître des hommes d'un caractère différent, et dont les destinées sont entièrement opposées : considérez l'étendue de chaque signe, et le temps qu'il met à la parcourir; un jour entier suffit à peine à leur lever successif.

Il me reste à vous exposer quels sont les limites célestes, les bornes établies au ciel dans un ordre régulier, les termes qui règlent la course des astres étincelants. Un cercle du côté de l'aquilon soutient l'ourse brillante; six parties entières le séparent du sommet du ciel. Un second cercle passe par l'extrémité la plus boréale de l'écrevisse: c'est là que Phébus semble s'arrêter, lancer ses plus chauds rayons, et, dans des révolutions plus visibles, nous prodiguer le

plus longtemps ses feux : ce cercle, déterminant la saison des plus grandes chaleurs, en a pris le nom de *cercle d'été*: il borne, dans cette partie, la course brûlante du soleil; il est un des termes de sa carrière : sa distance au cercle boréal est de cinq parties. Le troisième cercle, placé précisément au milieu du monde, voit de part et d'autre les deux pôles à des distances égales : c'est là que Phébus, ouvrant, dans sa marche rapide, les saisons tempérées du printemps et de l'automne, règle sur des mesures égales la durée du jour et de la nuit. Ce cercle divise le ciel en deux hémisphères semblables: quatre parties séparent sa trace de celle du cercle d'été. Le cercle qui suit immédiatement porte le nom de *cercle d'hiver*,<sup>[26]</sup> il règle les derniers pas que fait le soleil pour s'éloigner de nous; il ne laisse arriver à nous que par des rayons obliques les feux affaiblis de cet astre, qu'il retient le moins longtemps possible sur notre horizon. Mais les régions au-dessus desquelles il domine jouissent de leurs plus longs jours; une chaleur brûlante en prolonge la durée: à peine ces jours font-ils place à de courtes nuits. Deux fois deux parties écartent ce cercle de celui du milieu du ciel. Il reste encore un cercle<sup>[27]</sup> voisin de l'extrémité de l'axe, et qui, pressant les ourses australes, les entoure comme d'une ligne de circonvallation : sa distance au cercle d'hiver est de cinq parties; et il est aussi éloigné du pôle dont il est voisin, que le cercle qui lui correspond de notre côté est distant de notre pôle. Ainsi l'espace compris entre les deux pôles, divisé par le cercle du milieu en deux parties égales, forme par la réunion de ces deux parties la circonférence de l'univers, et cinq cercles, divisant cette étendue, déterminent les limites des astres, et le temps de leur séjour au-dessus de l'horizon. La rotation de ces cercles est la même que celle du monde; ils n'ont aucune inclinaison l'un vers l'autre; le lever, le coucher de tous leurs points sont réglés sur des lois uniformes. En effet, la trace de ces cercles étant parallèle à la rotation universelle de la sphère céleste, ils suivent constamment la direction du mouvement du ciel, toujours à des distances égales les uns des autres, ne s'écartant jamais des bornes qui leur sont assignées, des termes qui leur sont prescrits.

Du sommet supérieur du ciel au sommet inférieur, s'étendent deux autres cercles opposé l'un à l'autre, et qui, coupant tous les cercles dont nous venons

de parler, se coupent eux-mêmes en se rencontrant aux deux pôles du monde; l'axe de la sphère est leur point de réunion à chacune de ses deux extrémités. Ils distinguent les saisons de l'année, et divisent le ciel et les signes célestes en quatre parties égales, dont chacune correspond à un nombre égal de mois. Le premier, descendant de la cime la plus élevée du ciel, traverse la queue du dragon, passe entre les deux ourses, qui ne se plongent jamais dans l'océan, et entre les bassins de la balance, qui s'agitent au milieu du ciel : passant ensuite, dans la partie méridionale, sur la queue de l'hydre et par le milieu du centaure, il gagne le pôle inférieur, d'où il se relève pour venir à la baleine; il traverse le dos écaillé de cette constellation, prolonge les premières étoiles du bélier et celles qui brillent dans le triangle, passe le long des plis de la robe d'Andromède, et près des pieds de sa mère, et se termine enfin au pôle d'où il est primitivement parti. L'autre cercle s'appuie sur ce premier, et sur l'extrémité supérieure de l'axe. De là il traverse les pattes antérieures et la tête de l'ourse, qui, grâce à l'éclat de ses sept belles étoiles, se montre la première de toutes les constellations, après la retraite du soleil, et éclaire les ténèbres de la nuit. Il sépare ensuite l'écrevisse des gémeaux, il côtoie le chien à la gueule étincelante, et le gouvernail du navire victorieux des ondes; il court de là au pôle invisible, en passant par des astérismes placés en travers de ceux sur lesquels le premier cercle a passé, et, partant de cette limite, il se dirige vers vous, signe du capricorne, et, parvenu à vos étoiles, il fixe celles de l'aigle: traversant ensuite la lyre recourbée et les nœuds du dragon, il s'approche des pattes postérieures de la petite ourse, et traverse sa queue près du pôle, où il se rejoint à lui-même, ne pouvant oublier les lieux d'où il a pris son essor.

Les anciens astronomes ont assigné aux cercles précédents des places fixes, des positions invariables entre les constellations célestes; ils en ont reconnu deux autres susceptibles de déplacement. L'un, prenant son origine à la grande ourse, coupe la route du soleil en deux parties égales; il partage le jour et détermine la sixième heure. Il est à une distance égale du lever et du coucher de tous les astres. Sa trace dans le ciel n'est pas toujours la même : allez à l'orient, allez vers l'occident, vous déterminez au-dessus de vous un cercle, passant par le point qui répond directement à votre tête et par le pôle

du monde, et partageant en deux la route visible de soleil: or, en changeant ainsi de lieu, vous changez d'heure; le ciel que vous voyez n'est plus le même; chaque point que vous parcourez a son méridien propre; l'heure vole sur toute la surface de la terre. Lorsque nous voyons l'astre du jour sortir du sein des eaux, les peuples qu'il presse alors de son char étincelant comptent la sixième heure. Il est pareillement six heures pour les peuples occidentaux, lorsque le jour pour nous fait place aux ombres de la nuit: ces deux sixièmes heures nous les comptons l'une pour la première, l'autre pour la dernière heure du jour, et les rayons extrêmes du soleil ne nous procurent qu'une lumière dépourvue de chaleur.

Désirez-vous connaître la trace du second cercle mobile?<sup>[28]</sup> Portez votre vue de toutes parts jusqu'où elle peut s'étendre : ce cercle, qui vous paraît être la partie la plus basse du ciel et la plus élevée de la terre, qui joint immédiatement la partie visible du ciel avec celle que nous ne voyons pas, qui reçoit comme au sein des flots et nous renvoie les astres étincelants; ce cercle ou plutôt cette ligne indivisible environne tout le ciel qu'elle divise, et cette même ligne parcourt tous les points de l'univers. De quelque côté que vous portiez vos pas inconstants, soit que vous avanciez vers un point de la *terre*, soit que vous marchiez vers un autre, le cercle qui termine votre vue n'est plus le même, il change à chaque pas; il vous découvre une nouvelle partie du ciel, il en dérobe une autre à votre vue; toujours il vous cache et vous montre la moitié du ciel; mais le terme qui sépare ces deux moitiés varie, et sa trace change toutes les fois que vous changez de place. Ce cercle est terrestre, parce qu'il embrasse la circonférence de la terre, et que son plan l'environne de toutes parts; et comme il sert de borne et de limite, on lui a donné le nom d'*horizon*.

À ces cercles ajoutez deux cercles obliques, dont les directions sont très différentes. L'un<sup>[29]</sup> porte ces signes éclatants, sur lesquels Phébus laisse flotter ses rênes: la déesse de Délos le suit, montée sur son char agile, et les cinq étoiles errantes, emportées dans une course opposée à celle de l'univers, semblent y former des pas variés que règlent les lois de la nature. L'écrevisse

en occupe le point le plus élevé, et le capricorne le point le plus bas: rencontré deux fois par le cercle qui égale le jour à la nuit, il le coupe au signe du bélier et à celui de la balance. Ainsi ce cercle, s'appuyant sur trois autres,<sup>[30]</sup> s'écarte, par une marche oblique, du mouvement direct commun à tous les astres. D'ailleurs on ne peut dire de ce cercle ce qu'on pourrait dire de tous les précédents, qu'il est imperceptible aux yeux, et que l'esprit seul peut se le figurer : il forme une ceinture qui resplendit de tout l'éclat des belles étoiles qui la décorent; le ciel est comme ciselé par la brillante lumière qu'il y répand. Sa longueur est de trois cent soixante parties, il en a douze de large; c'est dans cette zone que les étoiles errantes exécutent leurs divers mouvements.

L'autre cercle<sup>[31]</sup> est placé en travers du précédent; il naît dans le voisinage des ourses; sa trace est voisine du cercle polaire boréal. Il passe dans les étoiles de Cassiopée, renversée sur sa chaise; descendant obliquement, il touche le cygne, il coupe le cercle d'été, l'aigle renversée en arrière, le cercle qui égale le jour à la nuit, et celui que parcourent les coursiers du soleil; et il laisse d'un côté la queue ardente du scorpion, de l'autre la main gauche et la flèche du sagittaire. Il dirige ensuite sa marche sinueuse à travers les cuisses et les pieds du centaure, et, commençant à remonter vers nous, il parvient au sommet des mâts du navire, traverse le cercle qui occupe le milieu du ciel, couvre les étoiles les plus basses des gémeaux, entre dans le cocher, et aspirant à vous rejoindre, vous qui l'aviez vu partir, Cassiopée, il passe au-dessus de Persée, et termine son circuit dans la constellation où il l'avait commencé. Ce cercle coupe donc en deux points les trois cercles du milieu de la sphère et celui qui porte les signes, et il en est réciproquement coupé en autant de parties. Il ne faut pas se donner beaucoup de peine pour le chercher; il se présente de lui-même, on le voit sans aucun effort, il n'est pas possible de s'y tromper. Dans l'azur du ciel s'offre une bande remarquable par sa blancheur; on la prendrait pour une aurore d'où va poindre le jour, et qui doit ouvrir les portes du ciel. Telle une route, battue par le passage assidu des voitures qui la parcourent, se distingue au milieu des vertes prairies qu'elle partage; ou comme les flots de la mer blanchissent d'écume sous le sillage, et, sortis en bouillonnant du gouffre qui les vomit, déterminent le chemin que suit

le navire: telle cette route céleste brille par sa blancheur au milieu des ténèbres qui couvrent l'Olympe, et projette sa vive lumière sur le fond azuré du ciel. Semblable à Iris qui tend son arc dans les nues, elle imprime au-dessus de nos têtes sa trace lumineuse, et force les mortels à la regarder avec étonnement : ils ne peuvent pas ne pas admirer cette lumière insolite qui perce les ombres de la nuit; et ils cherchent, malgré les bornes de leur intelligence, à pénétrer la cause de ces divines merveilles. Est-ce que les deux parties du ciel tendent à se désunir? leur liaison trop faible menace-t-elle de se dissoudre, et la voûte céleste, commençant à se séparer, ouvre-t-elle un passage à cette lumière nouvelle? Comment ne pas frémir à l'aspect du ciel ainsi déchiré, lorsque ces plaies de la nature frappent nos yeux épouvantés! Penserons-nous plutôt qu'une double voûte, ayant formé le ciel, trouve ici sa ligne de réunion, que les deux moitiés y sont fortement cimentées, que c'est une cicatrice apparente qui réunit pour toujours ces deux parties; que la matière céleste y étant amassée en plus grande quantité, s'y condense, forme un nuage aérien, et entasse une plus grande masse de la matière qui constitue le plus haut des cieux? En croirons nous une vieille tradition, suivant laquelle, dans des siècles reculés, les coursiers du soleil, tenant une autre route que celle qu'ils suivent aujourd'hui, avaient longtemps parcouru ce cercle? Il s'embrasa enfin, les astres qu'il portait furent la proie des flammes; à leur azur succéda cette couleur blanchâtre, qui n'est que celle de leur cendre : on peut regarder ce lieu comme le tombeau du monde. L'antiquité nous a transmis un autre fait: Phaéton conduisit autrefois le char de son père le long des signes célestes. Mais tandis que ce jeune téméraire s'amuse à contempler de près les merveilles du ciel, qu'il sourit à ces nouveaux objets, qu'il se livre tout entier au plaisir d'être porté sur le char du soleil, qu'il pense même à oser plus que lui, il abandonne la route qui lui est prescrite, et s'en ouvre une toute nouvelle. Les astres qu'il traverse ne peuvent supporter la proximité de ces feux errants auxquels ils ne sont point accoutumés; le char vole en éclats. Pourquoi nous plaindrions-nous des ravages causés par cet incendie dans toute l'étendue de la terre, devenue son propre bûcher, et qui vit toutes ses villes consumées par les flammes? Les éclats dispersés du char du soleil portèrent le feu partout; le ciel même fut embrasé; le feu gagna le monde entier; les astres voisins de la

route de Phaéton en devinrent la proie, et portent encore l’empreinte de cette catastrophe. Les annales anciennes font mention d’un fait moins tragique, que je ne dois pas passer sous silence: quelques gouttes de lait, échappées de sein de la reine des dieux, donnèrent cette couleur à la partie du ciel qui les reçut; et c’est de là que vient le nom de voie *lactée*, nom qui rappelle la cause de cette blancheur. Ne faudrait-il pas plutôt penser qu’une grande quantité d’étoiles sur ce même point y forme comme un tissu de flammes, nous renvoie une lumière plus dense, et rend cette partie du ciel plus brillante par la réunion d’un plus grand nombre d’objets lumineux? Dira-t-on enfin que les âmes des héros qui ont mérité le ciel, dégagées des liens de leurs corps après leur séjour sur la terre, sont transportées dans cette demeure; que ce ciel leur est approprié; qu’elles y mènent une vie céleste, qu’elles y jouissent du monde entier? Là sont honorés les Eacides, les Atrides, l’intrépide fils de Tydée, le souverain d’Ithaque, vainqueur de la nature et sur terre et sur mer, le roi de Pylos, célèbre par trois siècles de vie; tous les autres chefs des Grecs qui combattirent sous les murs d’Ilion, Assaracus; Ilius, tous les héros troyens qui suivaient les étendards d’Hector; le noir fils de l’Aurore, et le roi de Lycie, digne sang de Jupiter. Je ne dois pas vous oublier, belliqueuse Amazone, non plus que la ville de Pella, que la naissance d’un grand conquérant<sup>[32]</sup> a rendue si célèbre. On y voit aussi ces hommes qui se sont illustrés par l’étendue de leur génie et par l’autorité de leurs conseils, dont toutes les ressources étaient en eux-mêmes: le juste Solon, le sévère Lycurgue, le divin Platon, et celui<sup>[33]</sup> qui avait été son maître, et dont l’injuste condamnation fit retomber sur Athènes, sa patrie, l’arrêt odieux prononcé contre lui; celui qui vainquit la Perse,<sup>[34]</sup> malgré les innombrables vaisseaux dont elle avait comme pavé la mer; les héros romains, dont les rangs sont aujourd’hui si serrés; les rois de Rome, excepté Tarquin; les Horaces, illustres jumeaux, qui tinrent lieu à leur patrie d’une armée entière; Scévola, que sa mutilation a comblé de gloire; la jeune Clélie, supérieure aux hommes en courage; Cœlès a ceint de la couronne murale pour avoir protégé Rome; Corvinus, fier de ses riches dépouilles, et de ce nom glorieux conquis dans un combat où Apollon se fit son compagnon d’armes, sous l’extérieur d’un corbeau ; Camille, qui, en sauvant le Capitole, mérita d’être placé au ciel, et d’être regardé comme le second fondateur de Rome;

Brutus, qui fonda la république, après avoir expulsé Tarquin; Papyrius, qui ne voulut se venger que par les armes des cruautés de Pyrrhus ; Fabricius, les deux Curius; Marcellus, qui, le troisième des Romains, remporta des dépouilles opimes et tua un roi de sa main; Cossus, qui eut le même honneur; les Déciius, égaux par leurs victoires et par leur dévouement à la patrie; Fabius, qui devint invincible en temporisant; Livius, qui, secondé de Néron, vainquit le perfide Asdrubal; les deux Scipions, nés pour la ruine de Carthage; Pompée, vainqueur de l'univers, et qui se vit décoré de trois triomphes et le chef de la république avant le temps prescrit par les lois; Cicéron, que son éloquence seule éleva au consulat; la race illustre des Claudes, les chefs de la famille Emilienne, les célèbres Métellus; Caton, supérieur à la fortune; Agrippa, qui passa du sein maternel aux fatigues de la guerre. La famille des Jules, dont l'origine remonte à Vénus, et qui était descendue du ciel, a peuplé le ciel, maintenant gouverné par Auguste, que Jupiter s'est associé dans cet empire. Elle voit au milieu d'elle le grand et divin Romulus, au-dessus de cette trace lumineuse qui tapisse la voûte éthérée. Ce ciel supérieur est réservé aux dieux; la voie lactée est la demeure des héros qui, semblables aux dieux par la vertu, ont approché d'eux de plus près.

[Il est d'autres astres dont la marche est contraire au mouvement de l'univers, et qui, dans leur vol rapide, sont suspendus entre le ciel et la terre ce sont Saturne, Jupiter, Mars et le Soleil. Sous eux, Mercure fait sa révolution entre Vénus et la lune.]

Maintenant, avant de faire connaître l'énergie des astres et le pouvoir que les signes exercent sur nos destinées, achevons de décrire ce qu'on observe dans le ciel, et ce qui fait sa richesse. [Tout objet éclatant mérite notre attention, ainsi que le temps où il brille.]

Il est des feux répandus dans l'air, qui naissent d'une matière sans consistance. En effet, aux époques de grandes révolutions, on a vu quelquefois des comètes se dissiper en un instant, et d'autres s'enflammer subitement. La cause en est peut-être que la terre exhalant les vapeurs qu'elle

renferme dans son sein, l'humidité de ces vapeurs est détruite par la sécheresse de l'air. Toute la matière des nuages s'étant dissipée dans un ciel longtemps serein, et les rayons du soleil ayant embrasé l'air, le feu, qui a franchi ses limites, s'empare de ces vapeurs comme d'en aliment qui lui est propre, et la flamme y trouve une matière prête à lu recevoir. Comme cette matière n'a aucune solidité, que ce n'est qu'une exhalaison extrêmement raréfiée et semblable à une fumée légère, l'embrasement dure peu, et cesse presque en même temps qu'il commence, on voit ainsi la comète briller d'un vif éclat, et s'éteindre presque au même instant. Si l'extinction de ces feux n'en suivait pas de près la formation, et que cet incendie se prolongeât, la nuit serait changée en jour, le jour à peine fini renaîtrait, et surprendrait la terre, ensevelie dans un profond sommeil. De plus, comme ces vapeurs sèches de la terre ne se répandent pas toujours uniformément dans l'air, et que le feu les trouve diversement ressemblées, il s'ensuit que ces flammes, que nous voyons subitement paraître dans l'obscurité de la nuit, doivent se montrer sous différentes formes. En effet, elles prennent quelquefois celle d'une chevelure éparse, et le feu lance en tous sens des rayons qui ressemblent à de longs cheveux flottants autour de la tête. Quelquefois ces mêmes rayons s'étendent d'un seul côté, sous la forme d'une barbe enflammée. On voit aussi ce feu, tantôt terminé partout également, représenter on une poutre carrée, ou une colonne cylindrique; tantôt, enflé par le milieu, offrir l'image d'un tonneau embrasé; ou se rassembler en petits pelotons, dont la flamme tremblante représente comme autant de mentons barbus, et a fait imaginer pour eux le nom de petites chèvres : d'autres fois, divisé en branches lumineuses, il ressemble à ces lampes d'où sortent plusieurs mèches. Par un ciel serein, quand les étoiles scintillent de toutes parts, on en voit qui semblent se précipiter sur la terre, ou errer çà et là dans l'espace, laissant après elles une longue trace de feu; ou bien, se transportant à de grandes distances avec la rapidité de la flèche, elles marquent pareillement d'un trait de lumière l'intervalle que leur course a embrasé. Le feu pénètre toutes les parties de l'univers. Il est dans ces nuages épais où s'élabore la foudre; il traverse les entrailles de la terre; il menace d'incendier le ciel par les bouches de l'Etna; il fait bouillonner les eaux jusque dans leurs sources; le caillou le plus dur et la

verte écorce des arbres le recèlent; le bois, dans les forêts, s'embrase par le frottement : tant la nature est partout imprégnée de feu. Ne soyez donc pas étonnés de voir tant de flambeaux s'allumer subitement dans le ciel, et l'air enflammé reluire de leur éclat, quand il a reçu les exhalaisons desséchées qui s'échappent de la terre, exhalaisons dont le feu s'empare, et dont il suit et abandonne successivement la trace. Ne voyez-vous pas les feux du tonnerre s'élancer en serpentant du sein même de la pluie, et le ciel forcé de s'ouvrir devant lui? Soit donc que la terre, fournissant quelquefois au feu aérien un aliment qui lui est propre, puisse par là contribuer à la génération des comètes; soit que la nature, en créant les astres, ait en même temps produit ces feux dont la flamme est éternelle, mais que le soleil attire à lui par sa chaleur, et qu'il enveloppe dans la sphère de ses rayons, dont ensuite ils se dégagent; (tel Mercure, telle Vénus, qui après avoir éclairé le commencement de la nuit, disparaissent souvent, que l'on cherche en vain dans le ciel, et qui bientôt redeviennent visibles;) soit enfin que Dieu, sensible à nos malheurs prochains, nous donne par ces révolutions, par ces incendies du ciel, des avertissements salutaires jamais les feux célestes ne furent des menaces frivoles. Les laboureurs, frustrés de leur espérance, pleurent la perte de leurs moissons; accablés de fatigue au milieu de leurs sillons stériles, ils font plier sous un joug inutile des bœufs qui semblent partager leur tristesse. Ou bien une flamme mortelle s'empare des entrailles des hommes, et les consume par des maladies cruelles ou par une langueur contagieuse des peuples entiers périssent; les villes deviennent le tombeau, le bûcher commun de tous leurs habitants. Telle fut cette peste affreuse qui, dépeuplant le royaume d'Erechthée, ne fit de l'ancienne Athènes qu'un monceau de cadavres; ses malheureux habitants périssaient sur les corps mêmes de leurs concitoyens; la science du médecin n'était d'aucun secours; on offrait en vain des vœux à la divinité; les malades étaient abandonnés, les funérailles négligées; on ne versait point de larmes sur les tombeaux; le feu, fatigué d'avoir allumé tant de bûchers, avait enfin manqué. On brûlait les corps entassés les uns sur les autres et ce peuple, autrefois si nombreux, eut à peine un héritier qui lui survécût. Tels sont les malheurs que les brillantes comètes nous annoncent souvent : des épidémies les accompagnent; elles menacent de couvrir la terre

de bûchers ; le monde et la nature entière languissent, et semblent avoir trouvé comme un tombeau dans ces feux. Ces phénomènes présagent aussi des révolutions subites, des invasions clandestines, appuyées sur la fraude, et apportées par des nations étrangères, comme lorsque le féroce Germain, violant la foi des traités, fit périr le général Varus, et teignit le champ de bataille du sang de trois légions romaines. On vit alors des flambeaux menaçants errer çà et là dans toute l'étendue du ciel: la nature même semblait par ces feux nous déclarer la guerre, rassembler ses forces contre nous, et nous menacer d'une destruction prochaine. Au reste, ne soyez pas surpris de ces révolutions et de ces désastres : la cause en est souvent en nous-mêmes: mais nous sommes sourds à la voix du ciel. Quelquefois aussi ces incendies célestes annoncent des divisions intestines, des guerres civiles. Jamais ils ne furent si multipliés que quand des armées, rangées sous les drapeaux de chefs redoutables, couvrirent de leurs bataillons les campagnes de Philippes. Ces plaines étaient encore imbibées de sang romain, et le soldat, pour marcher au combat, foulait aux pieds les membres mutilés de ses concitoyens, l'empire épuisait ses forces contre lui-même. Auguste, père de la patrie, fut vainqueur aux mêmes lieux que Jules son père. Mais nous n'étions pas à la fin de nos malheurs: il fallait combattre de nouveau près d'Actium; et la mer fut le théâtre où les armes devaient décider si Rome serait la dot d'une reine, et à qui appartiendrait l'empire de l'univers. Rome incertaine craignait de tomber sous le joug d'une femme : c'était la foudre même avec laquelle les sistres d'Isis osaient se mesurer. On fut bientôt forcé de soutenir une autre guerre contre des esclaves, contre des bandits attroupés par le jeune Pompée, qui, à l'exemple des ennemis de son père, infestait les mers que le grand Pompée avait nettoyées de pirates. Mais que les destins ennemis soient enfin satisfaits! jouissons des douceurs de la paix; que la discorde, chargée de chaînes indestructibles, soit reléguée dans des cachots éternels. Que le père de la patrie soit invincible; que Rome soit heureuse sous son gouvernement; et que, lorsqu'elle aura fait présent au ciel de cette divinité bienfaitrice, elle ne s'aperçoive pas de son absence sur la terre.

[1] César Auguste.

[2] Jules César.

[3] Les planètes.

[4] Tel était le sentiment d'Aristote.

[5] Tel était le sentiment d'Hésiode, d'Euripide, etc.

[6] Id. d'Héraclite.

[7] Id. de Thalès.

[8] Id. d'Empédocle.

[9] La grande ourse.

[10] La petite ourse.

[11] On la nomme aujourd'hui Hercule; les anciens l'appelaient *Engonasis*, terme grec qui signifie *agenouillé*.

[12] En grec, *gardien de l'ourse*.

[13] Belle étoile, placée au bas de la robe du bouvier.

[14] Le serpentaire.

[15] L'aigle.

[16] Pégase.

[17] Le triangle.

[18] La baleine.

[19] Héniochus, en grec, teneur de bride.

[20] Une des plus grandes et la plus brillante des constellations qui paraissent sur notre horizon.

[21] Le grand chien ou plutôt l'étoile de sa gueule, dite *Sirius*.

[22] Ou le petit chien.

[23] Le corbeau.

[24] Épicure, en cela précédé par Démocrite.

[25] L'équateur.

[26] Le tropique du capricorne.

[27] Le cercle polaire antarctique.

[28] L'horizon.

[29] Le zodiaque.

[30] L'équateur et les deux tropiques.

[31] La voie lactée.

[32] Alexandre le Grand.

[33] Socrate.

[34] Thémistocle.

## NOTES SUR MANILIUS.

### LIVRE I.

v. 38. *Et natura*. Il n'est pas inutile de remarquer que, dans le système de Manilius, la nature, le monde, le ciel, Dieu, ne sont qu'une seule et même chose, douée cependant d'une intelligence infinie. Outre ce Dieu universel, il admettait les dieux du paganisme; mais il paraît qu'il les regardait comme subordonnés à ce Dieu-Nature, aux lois primitives duquel ni Jupiter, ni les autres dieux, ni les hommes, ne pouvaient se soustraire.

v. 140. *Supra est hominemque deumque*. Nous ne voyons pas qu'on puisse donner raisonnablement un autre sens à ce que dit ici Manilius. Au reste, par ce dieu ou ces dieux, dont la cause de l'existence du monde surpasse l'intelligence, il faut sans doute entendre les dieux particuliers, Jupiter, Apollon, etc., et non la souveraine intelligence, qui, suivant notre poète, anime toutes les parties de l'univers. Cette intelligence était nécessairement aussi ancienne que le monde, dont elle gouverne les ressorts; on ne peut dire

la même chose de Jupiter et des autres dieux, dont on connaissait la naissance, l'éducation, l'enfance et les progrès.

v. 163. *Medium totius et imum est.* Manilius suit ici les opinions reçues de son temps sur le système physique de l'univers. Si, comme nous n'en doutons pas, ces opinions sont erronées, au moins il faut convenir que le poète les présente sous le jour le plus favorable. On aurait pu cependant lui demander pourquoi la lune, pourquoi les planètes, corps opaques, selon lui, ainsi que la terre, ne sont pas aussi tombées par leur poids au centre de l'univers,

v. 205. *Canopum.* Canope est une belle étoile dans le gouvernail du vaisseau, invisible en France. On a fait un crime à Manilius d'avoir dit qu'il fallait aller jusqu'en Egypte pour voir cette étoile, qu'on découvre cependant facilement sans traverser la Méditerranée. Il est vrai que l'on découvre Canope à Cadix et dans la partie méridionale de la Grèce; mais ceux qui ont fait cette objection n'ont pas fait attention que la déclinaison de cette étoile est maintenant moins australe que du temps de Manilius et d'Eudoxe. Canope pouvait alors s'élever au-dessus de l'horizon de Cadix, mais si peu, que les vapeurs de l'horizon ne permettaient pas de la distinguer.

v. 218. *Ultima ad Hesperios.* Ce que dit ici Manilius n'est pas tout à fait exact. Partout où l'on voit une éclipse de lune, on la voit au même instant physique. Mais les peuples occidentaux, qui sont la lune éclipsée à leur orient, comptent une heure beaucoup moins avancée que les peuples orientaux, qui observent l'éclipse à leur occident.

v. 237. Alligat undis. Plusieurs interprètes ont pensé que, par le verbe *alligat*, Manilius avait voulu désigner l'Océan comme un moyen de communication entre les deux hémisphères opposés. Nous ne pouvons être de ce sentiment : il est facile de voir que Manilius ne regardait pas cette communication comme possible. Il est du moins certain qu'elle n'existait pas de son temps.

v. 248. Quæ medium obliquo præcingunt... Les douze signes du zodiaque : c'était aux étoiles éparses dans ces douze signes que les astrologues attribuaient la plus grande influence sur les destinées des hommes; la position favorable ou défavorable des planètes dans ces constellations décidait de tous les événements.

v. 250. Adverso luctantia..., Suivant l'ancien système, tout le ciel tourne autour de la terre d'orient en occident : outre ce mouvement commun, les planètes en ont un particulier d'occident en orient.

v. 281. Austrinas arctos. On voit plus bas que Manilius imaginait une ressemblance parfaite entre les deux pôles que, suivant lui, il y avait près du pôle austral deux ourses semblables à celles qui sont dans le voisinage de notre pôle, que ces ourses étaient séparées par un dragon, etc. Je ne sais où Manilius avait puisé cette idée la partie du ciel que nous voyons au delà de l'équateur ne ressemble en aucune manière à celle que nous observons en deçà.

v. 367 [Pleiadesque hyadesque](#). Les Pléiades sont un amas d'étoiles au-dessus des épaules du Taureau, connu du peuple sous le nom de la *poussière*. Elles étaient, suivant les anciens, au nombre de sept, quoiqu'à la vue on n'en pût découvrir que six. Vues maintenant avec le télescope, elles sont sans nombre. Les hyades sont un autre groupe d'étoiles dans la tête du taureau, ayant la figure d'un L couché : on y découvre pareillement avec le télescope un grand nombre d'étoiles.

v. 394. [Hunc qui surgentem...](#) Le lever héliaque des étoiles, dont il s'agit ici, est leur première apparition, lorsque, après avoir été longtemps cachées dans les rayons du soleil, elles en sortent, et redeviennent visibles du côté de l'orient.

v. 414. [Ara nitet](#). Cette constellation, connue généralement sous le nom d'autel, est appelée *turibulum*, ou l'encensoir, par Germanicus, Claudien et quelques autres,

v. 431. [Tum notius piscis](#). Il ne faut pas confondre ce poisson avec les poissons, douzième signe du zodiaque: celui-ci, placé à l'extrémité de l'effusion du verseau, forme à lui seul une constellation.

v. 444. [Et versas frontibus arctos](#). Si quelqu'un regrettait les quatre vers que nous avons supprimés dans le texte, il pourrait ajouter ici : Nous croyons par analogie qu'elles sont séparées et environnées par un seul dragon; mais nous ne pouvons nous en assurer par le témoignage de nos yeux. C'est pour

cela que, sur les cartes célestes, la partie du ciel qui nous est invisible est représentée parfaitement semblable à celle que nous voyons toujours.

v. 495. [\*Temporaque\*](#). C'est, dit-on, Palamède qui, durant le siège de Troie, apprit à distinguer les veilles de la nuit par la position des étoiles dans le ciel. Cela peut être; mais nous ne doutons pas que, longtemps avant Palamède, les Egyptiens et les Chaldéens ne sussent déterminer par les astres les heures de la nuit.

v. 537. [\*Æquali spatio textentia cœlum\*](#). Toute cette doctrine de Manilius se réduit à ceci : Dans une sphère quelconque, le diamètre est à peu de chose près égal au tiers de la circonférence d'un grand cercle de cette sphère; c'est une vérité connue de tout apprenti géomètre. Or l'univers est sphérique; la terre est au centre de cette sphère. Elle sépare donc en deux parties égales tous les diamètres : sa distance à la surface de la sphère est donc à peu près la sixième partie de la circonférence d'un grand cercle, Or, douze signes sont l'étendue de la circonférence d'un grand cercle, tel que le zodiaque. Donc la distance de la terre à la partie la plus éloignée de la sphère, ou à la surface de l'univers, est égale à la sixième partie de douze signes, ou à l'étendue de deux signes. Mais cela nous conduit-il à la connaissance de la distance absolue de la terre aux signes célestes, à celle de l'étendue absolue de ces signes. J'ose ajouter : cela méritait-il l'éloge pompeux de la raison, qui sert de préambule au raisonnement de notre poète?

v. 545. Circulus ad Boream. Cercle polaire arctique, ou plutôt cercle qui renferme les étoiles qui ne se couchent jamais, dont par conséquent la distance du pôle est toujours égale à la hauteur de pôle.

v. 546. Sexque. Les anciens ne divisaient la circonférence du cercle qu'en soixante parties; donc une de ces parties valait six de nos degrés; donc six parties valaient trente six degrés. Telle était en effet le hauteur du pôle à Cnide, où Eudoxe écrivait : et Manilius, tant ici que presque partout ailleurs, ne fait que copier Eudoxe,

v. 547. Alter. Le tropique de l'écrevisse, dont la distance au cercle polaire était à Cnide de cinq parties ou de trente degrés en nombres ronds.

v. 554. Tertius. L'équateur. Sa distance à chacun des deux tropiques est, en nombres ronds, de quatre parties ou de vingt-quatre degrés.

v. 582. Sunt duo. Les deux colures: le premier est celui des équinoxes, le second celui des solstices. Colure est un mot grec qui signifie « mutilé de la queue ». On a donné ce nom à ces deux cercles, non qu'ils soient réellement mutilés; mais parce qu'une partie de leur circonférence ne s'élève jamais au-dessus de l'horizon, à moins qu'on habite sous l'équateur même. On ne les voit donc point entiers, même successivement.

v. 589. Siccus et dividit arctos. Scaliger prétend qu'il n'est pas possible qu'un colure traverse en même temps la queue du dragon et les deux ourses ; et il ajoute que le reste de la description est assez exact : *reliqua satis bene*

*habent*. Deux pages après, presque tout ce que dit Manilius des colures est faux, suivant Scaliger, *falsa sunt maximam partem* : mais, ajoute-t-il, cela ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête. Il faut rapporter le ciel de Manilius au temps d'Eudoxe de Cnide; et alors on trouvera que la description que notre poète nous donne des colures est non pas absolument précise, mais approchante au moins de la vérité. Huet remarque que Manilius ne dit pas que le colure traverse les deux ourses, mais qu'il les sépare, qu'il passe entre elles. Je vais plus loin, et j'ose assurer que Scaliger était distrait en avançant qu'il n'est pas possible qu'un colure traverse la queue du dragon et les ourses. Quelques siècles avant celui d'Eudoxe, le colure des solstices rasait de tout près l'étoile b de la petite ourse, traversait la queue du dragon entre k et l, et passait un peu à l'occident de l'étoile *Dubhé* ou a, et entre les pattes antérieures et postérieures de la grande ourse.

v. 613. [\*Consurgens helice\*](#). Plus exactement : prenant naissance au pôle du monde. Il s'agit ici du méridien qui passe par les pôles et le zénith, et qui coupe à angles droits l'équateur et tous les arcs diurnes des astres,

v. 614. [\*Sextamque examinat horam\*](#). Les anciens divisaient le jour, soit d'hiver, soit d'été, en douze heures ainsi la sixième heure chez eux était toujours celle de midi.

## LIVRE II.

Les combats livrés sous les murs d'Ilion ; Priam, père et roi de cinquante souverains ; la flotte des Grecs incendiée par Hector; Troie invincible sous ce héros; les erreurs d'Ulysse, qui durèrent autant que ses exploits, et l'exposèrent sur mer à autant de périls que devant Troie; les derniers combats qu'il eut à soutenir dans sa patrie pour recouvrer son royaume usurpé : tels sont les événements chantés par ce poète immortel dont la Grèce nous a laissé ignorer la vraie patrie, en lui en assignant sept différentes; par cet homme divin, dont les écrits sont une source féconde où ont puisé tous les poètes, un fleuve que la postérité, enrichie des trésors d'un seul homme, a partagé en une infinité de rameaux. Hésiode le suivit de près ; il a célébré les dieux et ceux dont ils tirent leur origine; il a montré le chaos engendrant la terre, l'enfance du monde sous l'empire du chaos; les astres, premières productions de la nature, et encore incertains dans leur marche; les vieux Titans; le berceau du grand Jupiter; son titre d'époux joint à celui de frère; le nom de mère acquis à Junon sans l'entremise de ce frère ; la seconde naissance de Bacchus sortant de la cuisse paternelle; enfin toutes les divinités dispersées dans la vaste étendue de l'univers. Il a fait plus voulant nous faire profiter des dons de la nature, il a dicté les lois de la culture des terres; il a enseigné l'art de les rendre fertiles il nous a appris que Bacchus se plaît sur les coteaux, Cérès dans les plaines, Pallas dans ce double séjour, et que par la greffe on peut faire produire aux arbres diverses espèces de fruits; occupations dignes d'exercer l'homme pendant la paix. Quelques-uns ont décrit les figures des constellations, les signes que nous voyons répandus dans toute l'étendue des cieux; il les ont rangés en différentes classes, et nous ont dit les causes qui leur ont mérité les honneurs célestes. L'appareil d'un supplice y a conduit Persée et Andromède, la plaintive Cassiopée, et Céphée qui s'efforce de la consoler. La fille de Lycaon<sup>[1]</sup> y fut enlevée par Jupiter; Cynosure<sup>[2]</sup> y est parvenue, pour le soin qu'elle prit du maître des dieux; la chèvre, pour l'avoir nourri de son lait; le cygne, pour lui avoir prêté son plumage; Erigone,<sup>[3]</sup> pour prix de sa piété; le scorpion, pour avoir lancé son dard à propos; le lion, pour sa dépouille enlevée par Hercule; l'écrevisse, pour avoir mordu ce héros; les poissons, pour avoir vu Vénus emprunter leur forme; le bélier, chef des signes

célestes, pour avoir triomphé des flots. Il en est de même des autres constellations que nous voyons rouler au haut de l'espace; les poètes ont puisé dans l'histoire les causes qui les ont élevées au ciel, et le ciel, dans leurs vers, n'est qu'un tableau historique; ils nous montrent la terre peuplant le ciel, au lieu de nous la représenter comme en étant dépendante. Le poète que la Sicile a vu naître<sup>[4]</sup> a décrit les mœurs des bergers; il a chanté Pan enflant ses chalumeaux : ses vers, consacrés aux forêts, n'ont rien d'agreste; la douceur de ses modulations donne de l'agrément aux lieux les plus champêtres, et les autres, grâce à lui, deviennent le séjour des Muses. Celui-là chante le plumage varié des oiseaux, et les antipathies des animaux; celui-ci traite des serpents venimeux; cet autre, des herbes et des plantes dont l'usage peut nous donner la mort, ou rappeler à la vie.<sup>[5]</sup> Il en est même qui évoquent le noir Tartare des ténèbres où il est plongé, le produisent à la lumière, et qui, rampant les lieux de l'univers, le déroulent en quelque sorte, pour en bouleverser l'intérieur. Rien n'est resté étranger aux doctes Sœurs; il n'est point de chemin, conduisant à l'Hélicon, qui n'ait été frayé; les sources qui en découlent ont donné naissance à des fleuves, dont les eaux réunies ne sont pas encore assez abondantes pour la foule qui s'y précipite. Cherchons quelque prairie dont l'herbe, humectée de rosée, n'ait pas encore été foulée; une fontaine qui murmure paisiblement au fond de quelque autre solitaire, que le bec des oiseaux n'ait point effleurée, et où le feu céleste de Phébus n'ait jamais pénétré. Tout ce que je dirai m'appartient ; je n'emprunterai rien d'aucun poète; mes vers ne seront point un larcin, mais une œuvre; le char qui m'élèvera au ciel est à moi; c'est sur ma propre nacelle que je fendrai les flots. Je chanterai la nature douée d'une secrète intelligence, et la divinité, qui, vivifiant le ciel, la terre et les eaux, tient toutes les parties de cette immense machine unies par des liens communs. Je décrirai ce tout, qui subsiste par le concert mutuel de ses parties, et le mouvement qui lui est imprimé par la raison souveraine. C'est, en effet, le même esprit qui, franchissant les espaces, anime tout, pénètre toutes les parties du ciel, et donne aux corps des animaux la forme qui leur convient. Si cette vaste machine n'était pas un assemblage de parties convenablement assorties, si elle n'était pas soumise aux lois d'un maître, si une sagesse universelle n'en dirigeait pas tous les ressorts, la terre ne serait pas immobile,

les astres ne circuleraient pas autour d'elle, le ciel s'arrêterait, et, en perdant son activité, s'endurcirait par le froid; les signes célestes s'écarteraient de la route qui leur est prescrite; la nuit ne fuirait pas à l'approche du jour, et ne le mettrait pas en fuite à son tour. Les pluies ne féconderaient pas la terre, les vents n'entretiendraient point l'air, la mer ne fournirait point d'aliment aux nuées, les fleuves n'en serviraient pas à la mer, celle-ci ne ferait pas refluer ses ondes aux sources des rivières; l'univers, sans un sage moteur, n'aurait plus, dans ses parties, cette juste proportion qui empêche que les eaux ne tarissent ou qu'elles n'inondent la terre, et que les astres ne précipitent ou ne ralentissent leur course. Le mouvement entretient, mais ne change pas le monde. Tout est donc distribué dans l'univers par la volonté d'une sagesse souveraine. Or ce dieu, cette raison, qui gouverne tout, a voulu que les animaux de la terre dépendissent des signes du ciel. Il tient, il est vrai, ces signes à une distance extrême de nous; mais il nous force de reconnaître par expérience qu'ils décident de la vie et des destinées des notions, des mœurs qui caractérisent tous les êtres. Cette vérité n'exige pas de longs raisonnements. Le ciel agit manifestement sur nos campagnes; il fait la stérilité ou la fertilité de nos moissons; il agite la mer, il la pousse sur nos côtes et l'en retire : ces deux mouvements opposés de l'océan sont dus à l'action de la lune, qui s'approche et s'éloigne, et à celle du soleil, qui, dans l'espace d'une année, fournit sa vaste carrière. Des animaux, plongés au fond de la mer, et comme emprisonnés dans leurs écailles, sont de même sensibles au mouvement de la lune : ils suivent, reine de Délos, les vicissitudes de votre force et de votre faiblesse. Et vous-même, déesse de la nuit, ne perdez-vous pas votre lumière, en vous plongeant dans les rayons de votre frère? ne la recouvrez-vous pas, en vous éloignant de lui? Autant il vous laisse ou vous communique d'éclat, autant vous en renvoyez à la terre, et votre astre est dépendant de sien. Les quadrupèdes même et les autres animaux terrestres, quoique vivant dans une profonde ignorance d'eux-mêmes et des lois de leur existence, rappelés toutefois par la nature au souverain auteur de tout ce qui est, semblent s'élever jusqu'à lui, et se régler sur le mouvement du ciel et des astres. Ceux-ci, par une sorte de lustration, se baignent dès que la lune montre son croissant;<sup>[6]</sup> ceux-là présagent les tempêtes et le retour de la sérénité.

Après ces exemples, qui pourra douter qu'un rapport intime existe entre le ciel et l'homme, à qui la nature a accordé le don de la parole, un esprit étendu, un génie pénétrant, et en qui, par un unique privilège, la divinité descend, habite, et s'étudie elle-même? Je passe sous silence d'autres arts<sup>21</sup> proscrits par les lois, féconds en erreurs, et qui sont d'ailleurs étrangers à mon sujet. Je n'insiste pas sur l'inégalité des dons de la nature. Je n'observerai pas qu'il est impossible de résister au destin, que les ordres en sont irrévocables; que le propre de la matière est d'obéir, celui du ciel de commander. Qui pourrait connaître le ciel, si cette science ne lui venait du ciel? Qui se formerait une idée de la divinité, s'il n'était lui-même une partie de la divinité? Qui pourrait juger de la grandeur de ce globe immense et sans bornes, discerner l'ordre des signes, la voûte de feu qui environne l'univers, la marche des étoiles errantes, éternellement opposée à celle des signes célestes, et renfermer ces connaissances dans les étroites limites de son intelligence, si la nature n'avait pas donné des yeux perçants à l'esprit de l'homme, si elle ne tournait pas vers elle-même l'attention de l'âme humaine, douée de la même origine qu'elle, si elle ne présidait pas elle-même à ces sublimes recherches, si ce qui nous appelle au ciel, pour y prendre communication des vérités éternelles, [et des lois primordiales que les astres imposent à l'homme naissant,] pouvait venir d'autre part que du ciel? Niera-t-on que ce ne soit un attentat de prétendre se mettre en possession de l'univers malgré l'univers même, et de le montrer aux habitants de la terre, après en avoir fait en quelque sorte notre captif? Mais ne nous arrêtons point à prouver par de longs raisonnements une vérité manifeste: l'expérience seule suffit pour lui donner tout le poids, toute l'autorité qu'elle mérite. La raison ne peut être trompée, et elle ne trompe jamais. Suivons la route qui nous a été frayée d'après des principes certains, et l'événement justifiera toujours la prédiction. Or, qui osera taxer de fausseté ce qui reçoit la sanction du succès? qui se refusera à une telle évidence?

Divinement inspiré pour montrer cette énergie des astres, je ne ramperai point sur terre, et n'écrirai pas pour la multitude. Porté seul sur mon char, je le ferai rouler librement dans l'étendue de l'Olympe, où je ne crains aucune rencontre, où aucune autre main ne m'aidera à le conduire. Mes chants seront écoutés au ciel, ils seront admirés des astres; le monde se félicitera d'avoir trouvé un

poète digne de lui. J'obtiendrai aussi les applaudissements de ce petit nombre de sages que le ciel n'a pas dédaigné d'admettre dans ce séjour sacré, pour qu'ils pussent y puiser la connaissance de ses merveilles. Quant à ceux qui n'ont d'autre passion que celle des richesses, de l'or, de l'autorité, des faisceaux, du luxe, de l'oisiveté, des concerts harmonieux, d'une musique mélodieuse (et le nombre en est grand), ils dédaigneraient d'employer quelques heures à étudier les décrets du destin ; et c'est encore une faveur du destin, qu'une application sérieuse à pénétrer ses lois.

Il faut d'abord observer la nature variée des signes, et les noms qu'ils portent et qui appartiennent aux deux sexes. Six sont masculins, les six autres sont féminins. Le premier de ceux-ci est le taureau : vous le voyez, quand il se lève, reculer, et présenter d'abord la partie postérieure. La différence de sexe est alternative dans toute la suite des signes.

Vous remarquerez aussi des signes à figure humaine; ils inspireront des mœurs douces et honnêtes : d'autres, représentant des animaux brutes et féroces, imprimeront un caractère analogue. Il faut, en outre, observer qu'il y a des signes simples; ils sont, dans toute leur étendue, d'une seule et même nature. D'autres sont doubles, et un second associé contribue puissamment à augmenter la force des influences; la réunion altère en des sens opposés l'énergie réciproque; l'activité de deux figures ainsi appariées peut n'être pas la même : l'une portera au bien, l'autre au mal. Parcourez les signes, vous y voyez deux poissons, vous y voyez deux gémeaux nus; ceux-ci parcourent le ciel, en se tenant tendrement embrassés ; ceux-là, opposés l'un à l'autre, semblent tenir des routes différentes. C'est le même nombre de part et d'autre; mais il faut faire attention aux positions contraires. Au reste, entre les signes doubles, les deux que nous avons nommés possèdent en entier tout ce qui convient à leur nature : ils ne sont point étonnés de se voir surchargés de membres étrangers; ils ne regrettent la perte d'aucun de ceux qui leur sont propres. Il est d'autres signes auxquels il manque quelques membres: leur corps est composé de parties étrangères les unes aux autres. Tel est le capricorne, tel est aussi ce signe qui, empruntant les membres d'un cheval,

tient son arc continuellement tendu:<sup>[9]</sup> celui-ci a des membres humains, et il n'y en a point dans le capricorne. [Il faut de plus observer, dans le grand art dont nous traitons, qu'un signe composé de deux figures entières diffère beaucoup de celui qui n'a qu'une figure composée de deux corps différents.] On met aussi Erigone au nombre des signes doubles : elle l'est, en effet, par sa forme,<sup>[9]</sup> et par le rapport qu'elle a avec deux saisons : au milieu de la vierge l'été finit, et l'automne commence. Si les signes tropiques du bélier, de la balance, de l'écrevisse et du capricorne sont toujours précédés par des signes doubles, c'est que ces signes réunissent les forces combinées de deux saisons. Ainsi, des deux frères qui précèdent l'écrevisse, celui-ci nous fait jouir de la saison fleurie du printemps, celui-là nous fait éprouver déjà les ardeurs brûlantes de l'été. Ils sont cependant nus l'un et l'autre, parce qu'ils ressentent, l'un la chaleur du printemps qui finit, l'autre celle de l'été qui commence. Le sort du premier est donc le même que celui du second. Le sagittaire est pareillement représenté sous une figure double; il annonce l'arrivée prochaine du capricorne qui le suit. La saison tempérée de l'automne s'approprie les parties les plus délicates de ce signe, ses membres humains, tandis que sa croupe, hérissée de poils, est l'apanage de l'hiver et en annonce le commencement. Les poissons, dont le bélier est précédé, sont au nombre de deux, et ont rapport à deux saisons : le premier termine l'hiver, le second commence le printemps. Alors le soleil, accourant vers nous, parcourt des signes humides : les pluies d'hiver se marient avec les rosées du printemps; les unes elles autres revendiquent les poissons, comme leur appartenant.

De plus, trois signes consécutifs semblent s'opposer à la marche des neuf autres : on croirait qu'une guerre intestine va diviser le ciel. Observez qu'en se levant le taureau présente d'abord sa croupe, les gémeaux leurs pieds, l'écrevisse sa cuirasse écaillée, tandis que les autres signes se lèvent dans une position droite et naturelle. Ne soyez donc pas surpris si le soleil, en parcourant ces signes qui lui font obstacle, retarde sa marche, et rend conséquemment les mois de l'été plus longs que les autres.

Remarquez encore qu'il y a des signes nocturnes et des signes diurnes, et appliquez-vous à les bien distinguer. Cette différence ne vient pas de ce que les uns roulent au-dessus de nous pendant le jour, et les autres durant la nuit : autrement il aurait fallu les désigner tous par le même nom, parce qu'il n'est point d'heure qui ne les voie briller successivement : [ils sont sur l'horizon tantôt le jour et tantôt la nuit.] Mais la nature, créatrice de l'univers, a attribué pour toujours à chaque signe des parties du temps absolument invariables. Le titre de signes diurnes est échu en partage au sagittaire, au lion furieux, à celui qui détonne la tête pour contempler l'or de sa toison, aux poissons, à l'écrevisse, au dangereux scorpion : ces signes ou se suivent immédiatement, où sont séparés par des intervalles égaux. [Les six autres ou contigus, ou, relativement au lieu qu'ils occupent,] espacés comme les premiers, sont appelés nocturnes. D'autres ont donné le nom de diurnes aux six signes consécutifs commençant par le bélier, chef de tous les signes; et celui de nocturnes aux six autres qui se suivent, depuis la balance. Enfin il a plu à quelques-uns de regarder comme diurnes les signes masculins, et de reléguer les féminins dans la paix et les ténèbres de la nuit.

Il est des signes qui doivent évidemment leur origine à Neptune : telle est l'écrevisse, qui peuple nos rivières; tels sont les poissons, qui habitent l'océan et les fleuves. D'autres sont censés avoir une nature terrestre, comme le taureau, chef du gros bétail; le bélier, fier de son empire sur les bêtes à laine; le lion, ennemi et destructeur de l'un et de l'autre; et le scorpion, qui aime à fréquenter les buissons. D'autres signes enfin tiennent une sorte de milieu entre les précédents; ils réunissent en eux les propriétés des deux éléments associés : ainsi le capricorne tient en partie à la terre, le verseau a un même rapport avec les ondes.

Nous ne devons pas négliger ici les plus petits détails; tout a sa raison, rien n'a été créé inutilement. La fécondité est une propriété de l'écrevisse, du scorpion âpre à la piquûre, et des poissons, qui peuplent les mers. Mais la vierge est stérile, comme le lion, son voisin: le verseau ne conçoit, ou du moins n'engendre aucun fruit. Le capricorne, dont le corps est formé de membres

disparates, tient le milieu entre ces deux extrêmes, ainsi que le sagittaire, qui fait briller l'arc dont il est armé. Le bélier est dans la même classe, et y retient avec lui la balance qui égale la nuit au jour, les gémeaux et le taureau.

N'allez pas croire que ce soit sans motifs que la nature a donné aux signes différentes attitudes. Les uns sont *courants*, comme le lion, le sagittaire, et le bélier aux cornes menaçantes. D'autres sont *debout*, entretenant tous leurs membres dans un juste équilibre, tels que la vierge, les gémeaux et le verseau, qui vide continuellement son urne. Quelques-uns, images naturelles des esprits indolents, sont *osais*, comme s'ils étaient accablés de lassitude tels sont le taureau, qui s'assoupit sur le joug dont il est affranchi; la balance,<sup>[10]</sup> qui se repose de la fatigue d'un long travail; et vous, capricorne, dont un froid glacial contracte tous les membres. Les autres enfin sont *couchés*, comme l'écrevisse affaissée sur son large ventre, comme le scorpion allongé sur la terre, comme les poissons, qui restent toujours obliquement étendus sur le côté.

Si vous examinez le ciel avec attention, vous vous apercevrez qu'il y a des signes privés de leurs membres. Le scorpion n'a point de serres; la balance les absorbe ; le taureau s'affaisse sur une jambe recourbée qui ne peut le soutenir : l'écrevisse est aveugle il reste un œil au sagittaire, qui a perdu l'autre. C'est ainsi que le ciel nous console de nos malheurs; il nous apprend par ces exemples à les supporter patiemment, puisque nous voyons tous les événements dépendre de lui, et les signes célestes eux-mêmes n'être point exempts de ces disgrâces.

Les signes se distinguent encore par leurs rapports avec les saisons. Les gémeaux donnent naissance à l'été, la vierge à l'automne; l'hiver commence au sagittaire, le printemps aux poissons: trois signes consécutifs sont attribués à chacune des quatre saisons; les signes d'hiver sont opposés aux signes d'été, ceux du printemps à ceux de l'automne.

Il ne suffit pas de connaître les qualités propres à chacun des douze signes : ils s'allient ensemble, et nos destinées dépendent de leurs combinaisons; ils se

prêtent des forces relatives à leur énergie, et au lieu qu'ils occupent. Suivez la courbure du cercle entier des signes, et portez une même ligne trois fois sur sa circonférence, de manière que la division se termine au point précis où elle a commencé : les signes que déterminera l'extrémité de cette ligne sont nommés *trigones*,<sup>[11]</sup> parce que les trois angles formés par l'inflexion de la ligne tombent sur trois signes séparés les uns des autres par trois signes intermédiaires. C'est ainsi que le bélier voit à des intervalles égaux, mais de deux côtés différents, les signes du lion et du sagittaire : le capricorne est dans la même position relativement à la vierge et au taureau : les autres signes trigones sont pareillement espacés à de semblables distances.<sup>[12]</sup> Mais si la ligne, devenant dans son inflexion perpendiculaire à elle-même, divise le cercle en quatre parties égales, les signes où cette ligne rebrousse sont nommés *tétragones*.<sup>[13]</sup> C'est ainsi que le capricorne regarde la balance, et est regardé par le bélier; c'est ainsi qu'à des distances égales l'écrevisse voit le bélier, et est vue de la balance, qui la suit à sa gauche; car tout signe qui précède un autre signe est censé être à sa droite. On peut, sur ce modèle, faire d'autres distributions pareilles, et trouver dans les douze signes trois suites de signes tétragones, qui suivent l'ordre que nous venons de proposer,<sup>[14]</sup> et qui ont la même énergie.

Mais si quelqu'un se contentait de déterminer les tétragones en divisant le ciel de quatre en quatre signes, ou les trigones en étendant la division jusqu'au cinquième signe, il serait fort éloigné de découvrir par ce procédé les forces réunies, les positions heureuses, les aspects favorables, les relations réciproques des astres. En effet, quoiqu'on ait exactement compté cinq signes, celui qui serait né sous l'aspect de ces signes ainsi espacés n'éprouverait pas pour cela l'influence du trigone: ce serait un trine aspect, mais de nom seulement; il n'en aurait ni le nombre, ni la vraie position, ni par conséquent les propriétés. Les degrés du cercle des signes parcouru par l'astre brûlant de Phébus sont au nombre de trois cent soixante; le tiers de ce nombre doit former le côté du trigone, puisque le trigone divise le cercle en trois parties égales. Or vous ne trouverez pas cette somme, si vous vous contentez de compter depuis un signe jusqu'à l'autre, au lieu de compter depuis tel degré du premier signe jusqu'à pareil degré du second. La raison en est que, quoique

vous ayez deux signes séparés l'un de l'autre par trois intermédiaires, si vous comptez depuis le commencement du premier signe jusqu'à la fin du cinquième, la somme s'étendra jusqu'à cent cinquante degrés; elle sera trop forte, et empiétera sur le second côté du trigone. Donc, quoique les signes soient trigones entre eux, leurs degrés que l'on compare ne le sont pas. On se tromperait également en suivant le même procédé pour les signes tétragones. Trois fois trente degrés sont la quatrième partie de la circonférence du cercle des signes : or, si pour côté du tétragone vous tirez une ligne depuis le premier degré du premier signe jusqu'au dernier degré du quatrième, vous aurez un côté de deux fois soixante degrés. Si, au contraire, on ne compte que depuis le dernier degré du signe précédent jusqu'au premier du signe suivant, la ligne traversera les deux signes intermédiaires, et restera bornée à cette longueur; elle ne sera que de deux fois trente degrés, trop courte d'un tiers : en vain l'on dira qu'on a compté depuis un signe jusqu'au quatrième signe suivant; la valeur d'un signe s'évanouit dans la supputation des degrés. Il ne suffit donc pas de régler le trigone par le nombre de cinq signes, ni de donner quatre signes à chaque côté du tétragone. Si vous voulez obtenir un tétragone régulier, ou un trigone dont les trois côtés soient parfaitement égaux, prenez une étendue de cent degrés, augmentée d'une part de sa cinquième partie, diminuée de l'autre de sa dixième, et vous aurez les mesures précises qu'il faut employer. Alors tous les points du cercle des signes où le trait diviseur formera un angle du tétragone, et tous ceux où la ligne qui détermine les côtés du trigone rebrousse pour former un nouveau côté, ont reçu de la nature une liaison étroite, une association d'activité, un droit réciproque de se seconder. Il s'ensuit que toute activité ne ressent pas les influences des signes trigones de celui qui la domine; et que deux signes peuvent être en quadrat aspect, sans avoir entre eux la correspondance qui conviendrait à des tétragones. En effet, un aspect qui mesure exactement la circonférence du cercle est fort différent de celui qui se refuse à cette mesure exacte, et qui, répété trois ou quatre fois, s'étend à plus de signes qu'il n'y en a dans toute la circonférence du cercle céleste. Au reste, l'énergie des signes trigones est fort supérieure à celle des tétragones. Le côté de ces derniers est plus élevé, plus voisin du ciel : la ligne, au contraire, qui forme le côté du trigone est plus voisine de nous, plus

éloignée du ciel; les signes trigones regardent la terre de plus près, ils nous font respirer un air plus imprégné de leurs influences.

On a aussi assigné des rapports, mais moins certains, aux signes qui se suivent alternativement. La liaison réciproque de ces signes est peu constante, parce que la ligne qui décrit l'*hexagone* se laisse courber comme malgré elle, après n'avoir sous-tendu qu'un petit arc. Cette trace est en effet formée en passant successivement un signe, et en se courbant en angle au signe suivant : elle éprouve en conséquence six rebroussements : du taureau elle passe à l'écrevisse; de là, après avoir touché la vierge, elle entre dans le scorpion ; elle va vous rejoindre ensuite, capricorne glacé, et vous quitte pour aller aux poissons : elle termine enfin la division au signe du taureau, où elle l'avait commencée. Le trait du second hexagone doit passer par tous les signes que le premier hexagone n'a pas touchés, et exclure tous ceux qui viennent d'être nommés; il est d'ailleurs, dans sa marche et pour le nombre de ses rebroussements, entièrement semblable au premier. Les signes de l'hexagone ne se voient donc qu'indirectement, ils sont obligés de détourner les yeux, et ne se regardent que de côté; ils voient à peine leur voisin : un aspect direct est bien plus efficace. [Un troisième signe est comme caché, l'enfoncement des angles étant presque insensible.] D'ailleurs, lorsque la ligne qui joint les signes est si voisine de la convexité du ciel, et qu'elle ne passe alternativement les signes que de deux en deux, elle erre en quelque sorte au plus haut du ciel; son activité s'exerce fort loin de nous, et elle ne peut nous transmettre que de faibles influences. Toutefois ces signes sont amis à titre d'affinité, parce qu'en raison de leur position alternative ils sont tous d'un même sexe: les signes masculins correspondent aux signes masculins, et les féminins entretiennent entre eux un commerce réciproque. Ainsi, quoique ces signes ne soient qu'alternatifs, la nature cède à leur influence; ils ont entre eux des affinités fondées sur la ressemblance du sexe.

Les signes qui se touchent ne peuvent former entre eux aucune liaison, l'amitié ne pouvant exister entre ceux qui ne se voient point. Une secrète inclination unit les astres avec les astres éloignés, parce que ceux-ci sont à la portée de

leur vue. Les astres voisins sont d'ailleurs de sexe différent : un signe masculin est pressé de part et d'autre par deux féminins: la concorde est impossible entre des signes si disparates.

Les signes qui se suivent de six en six ne peuvent se communiquer aucune activité, en ce que la ligne qui les unit étant redoublée ne peut jamais terminer le cercle: elle formera un second côté, le long duquel deux signes extrêmes en renfermeront quatre intermédiaires : mais la circonférence sera complète avant que le troisième côté soit terminé.

Quant aux astres qui lancent leurs feux des parties les plus éloignées du monde, et qui, suspendus en des points de l'espace directement opposés, sont séparés les uns des autres de toute l'étendue du ciel ou d'un intervalle de sept signes, leur éloignement, quel qu'il soit, ne nuit pas à leur activité: ils réunissent leurs forces, ou pour allumer la guerre ou pour procurer la paix, suivant les circonstances qui les déterminent; les étoiles errantes pouvant leur inspirer tantôt des pensées de concorde, et tantôt le désir de tout brouiller. Voulez-vous connaître les noms des signes qui sont en opposition, et les lieux qu'ils occupent dans le ciel? Observez que le solstice d'été est opposé aux frimas, l'écrevisse au capricorne, le bélier à la balance; le jour est égal à la nuit dans ces deux signes; Erigone est opposée aux poissons, le lion au verseau et à son urne: quand le scorpion est au haut du ciel, le taureau en occupe le bas; enfin le sagittaire disparaît, lorsque les gémeaux montent sur l'horizon. [Les signes contraires observent réciproquement leurs cours.] Quoique les signes contraires soient diamétralement opposés, leur nature les rend souvent amis, et de la ressemblance de sexe naît une mutuelle bienveillance. C'est un signe masculin opposé à un masculin, ou bien les signes opposés sont tous les deux de l'autre sexe. Les poissons et la vierge s'avancent contrairement l'un à l'autre; ils sont cependant disposés à s'entraider; la nature agit plus fortement que l'opposition directe; mais cette ressemblance de nature a moins d'énergie que l'opposition des saisons. L'écrevisse, signe féminin, vous est hostile, ô capricorne, quoique vous soyez du même sexe; mais c'est que l'hiver et l'été diffèrent trop: d'un côté, les glaces, les frimas, les campagnes blanchies par la

neige; de l'autre, la soif ardente, les sueurs, les coteaux arides et desséchés ; ajoutez que les nuits froides de l'hiver égalent les jours de l'été. Ainsi la nature paraît se contrarier elle-même, et l'année ne ressemble point à l'année; il n'est donc pas étonnant que de tels signes ne puissent s'accorder entre eux. Mais il n'y a pas une répugnance entière entre le bélier et la balance, quoique le printemps et l'automne soient deux saisons différentes, que l'une produise les fleurs, et que l'autre porte les fruits à parfaite maturité. Ces deux signes ont un rapport commun, l'égalité des jours et des nuits : ils nous procurent deux saisons dont la température est semblable; douce température qu'ils entretiennent de concert, et qui est l'effet de la position de ces deux signes à une égale distance des deux solstices. De tels astres ne peuvent avoir l'un pour l'autre une antipathie déclarée. Tels sont les rapports d'aspect qu'on peut remarquer entre les signes.

Après ces observations, notre soin principal doit être de rechercher quels sont les dieux qui président à chaque signe, et quels sont les signes que la nature amis plus particulièrement sous la protection de chaque dieu, dès le temps où, donnant aux plus augustes vertus le caractère de la divinité, elle nous en a représenté l'énergie sous des noms sacrés, afin que la majesté de la personne nous rendit la chose plus respectable. Pallas protège le bélier, la déesse de Cythère le taureau, Apollon les aimables gémeaux. Vous présidez, Mercure, à l'écrevisse; et vous, Jupiter, vous commandez au lion, avec la mère des dieux. La vierge, avec son épi, appartient de droit à Cérès, et la balance à Vulcain, qui l'a forgée. Le scorpion belliqueux s'attache à Mars; Diane protège le chasseur, moitié homme et moitié cheval. Le capricorne rétréci est attribué à Vesta; le verseau, astre de Junon, est opposé à celui de Jupiter : Neptune revendique au ciel les poissons, comme originaires de son empire. Ces principes peuvent vous être d'un grand secours pour pénétrer dans la science de l'avenir. Lorsque vous promettez votre pensée parmi les étoiles et les signes célestes, vous devez tirer des conséquences de tous leurs rapports, de tous leurs mouvements, afin que les règles de l'art vous fassent découvrir tous les ressorts de la puissance divine, et que votre certitude soit aussi inébranlable que les arrêts du ciel.

Remarquez la distribution des parties du corps humain entre les signes célestes, et la dépendance où est chaque membre de son propre signe, qui déploie principalement sur lui toute l'énergie de son pouvoir. Le bélier, chef de tous les signes, a reçu la tête en partage : le cou, *embelli* par les grâces, est celui du taureau les bras jusqu'aux épaules sont échus par le sort aux gémeaux : la poitrine est placée sous le pouvoir de l'écrevisse : les flancs et les épaules appartiennent au lion : les reins sont le propre apanage de la vierge: la balance préside aux parties charnues sur lesquelles on s'assied, le scorpion à celles de la génération : les cuisses sont du ressort du sagittaire : le capricorne commande aux deux genoux: les jambes forment l'empire de verseau; et les poissons exercent leur empire sur les pieds.

Les astres ont de plus entre eux certains rapports particuliers, suivant lesquels ils se forment à eux-mêmes d'autres espèces de correspondance. Ils se regardent, ils s'écoutent les uns les autres; ils s'aiment, ils se haïssent; quelques-uns ne tournent que vers eux-mêmes des regards complaisants. Il arrive de là que des signes opposés se prêtent quelquefois des secours; que d'autres, liés par des affinités, se font réciproquement la guerre; que quelques-uns, quoique dans des aspects défavorables, versent sur les hommes, à leur naissance, le germe d'une amitié inaltérable; que quelques autres enfin, résistant à l'impulsion et de leur nature et de leur position, s'évitent mutuellement. La cause en est que Dieu, en donnant des lois au monde, inspira diverses affections aux signes célestes; il assortit entre eux les yeux de ceux-ci, les oreilles de ceux-là; il en unit quelques-uns par les liens d'une étroite amitié de manière que ces signes pussent en voir, en écouter d'autres, aimer ceux-ci, faire à ceux-là une guerre éternelle; que plusieurs même fussent tellement satisfaits de leur sort, qu'ils n'eussent d'inclination que pour eux seuls, qu'ils se portassent une affection exclusive. Nous voyons des hommes de ce caractère; ils le tiennent des astres qui ont présidé à leur naissance. Le bélier est son propre conseil à lui-même, cela convient à un chef; il s'écoute, regarde la balance, et s'abuse en aimant le taureau. Ce dernier lui tend des embûches, et voit plus loin les poissons étincelants, il les écoute : mais son

âme est éprise de la vierge. Tel il avait autrefois porté sur son dos la belle Europe, qui de sa main gauche se retenait à ses cornes : il prêtait alors sa forme à Jupiter. L'oreille des gémeaux se porte vers le jeune homme qui fournit aux poissons des eaux intarissables; les poissons sont l'objet de leur complaisance, le lion celui de leur attention. L'écrevisse et le capricorne, diamétralement opposés, se regardent eux-mêmes et se prêtent réciproquement l'oreille: l'écrevisse cherche à faire tomber le verseau dans ses pièges. Le lion dirige sa vue vers les gémeaux, son oreille vers le sagittaire; il aime le capricorne. Erigone regarde le taureau, écoute le scorpion, et cherche à tromper le sagittaire. La balance se consulte elle-même: elle ne voit que le bélier, elle chérit tendrement le scorpion, qui est au-dessous d'elle. Celui-ci voit les poissons, et hait souverainement la balance. Le sagittaire prête habituellement une oreille attentive au terrible lion; il ne détourne pas les yeux de l'urne de verseau; entre tous les signes, il n'affectionne que la vierge. Le capricorne au contraire se contemple lui-même : pourrait-il porter sa vue sur un signe plus noble? Il a eu le bonheur d'éclairer la naissance d'Auguste: il écoute l'écrevisse, qui brille à la partie la plus élevée du ciel. Le verseau, toujours nu, écoute attentivement les gémeaux; il cultive l'amitié de la brûlante écrevisse, et regarde les flèches acérées de sagittaire. Les poissons tournent la vue vers le bouillant scorpion, et désirent entendre le taureau. Telles sont les propriétés que la nature a données aux signes, lorsqu'elle les a placés au ciel : ceux qui naissent sous eux ont les mêmes inclinations; ils écoutent volontiers ceux-ci, voient ceux-là avec plaisir; ils baissent les uns, et ont la plus tendre amitié pour les autres; ils tendent des pièges à celui-ci, et ils se laissent tromper par celui-là.

Il règne même des inimitiés entre les trigones: le trait de la ligne qui les forme, étant alternativement posé, occasionne des guerres entre eux. C'est ainsi que la nature est toujours uniforme dans ses opérations. Le bélier, le lien, le sagittaire, unis pour faire un seul trigone, ne veulent se prêter à aucune alliance avec le trigone formé par la balance, les gémeaux et le verseau. Deux causes nous forcent à reconnaître la réalité de cette inimitié : les trois premiers signes sont en opposition directe avec les trois autres, et de plus il existe une

guerre éternelle entre l'homme et la bête. La balance a une figure humaine; le lion en a une différente. Les animaux brutes plient sous l'homme, parce que la raison doit l'emporter sur les plus grandes forces. Le lion brille au ciel, mais après avoir été vaincu; le bélier ne doit cet honneur qu'à sa riche toison, qui lui fut enlevée; le sagittaire même, considéré dans les parties qu'il tient du cheval, est dompté par l'homme. La puissance de l'homme est telle, que je serais fort étonné si le trigone de l'éclatante balance pouvait être vaincu par ces trois animaux brutes. Il est une observation plus simple encore, que l'on peut faire sur les signes célestes. Tous les signes qui brillent sous une forme humaine sont ennemis, et restent vainqueurs de ceux qui n'ont que des figures d'animaux. Mais ils ont chacun des sentiments qui leur sont propres, et ils livrent des combats à leurs ennemis secrets. Ceux à la naissance desquels préside le bélier sont en lutte contre ceux qui naissent sous la vierge ou sous la balance, contre ceux enfin que l'eau des deux poissons a vus naître. Quiconque voit le jour sous le taureau se défendra contre ceux qui doivent leur existence à l'écrevisse, à la balance, au scorpion ardent, et aux poissons. Quant à ceux qu'engendrent les gémeaux, ils sont en guerre avec le bélier et tout son trigone. Ceux qui sont nés sous l'écrevisse sont continuellement harcelés par ceux qui ont vu le jour sous le capricorne, la balance, le signe de la vierge et celui du taureau, dont la marche est contraire à la leur. Le lion rugissant a les mêmes ennemis que le bélier, les mêmes signes à combattre.<sup>[15]</sup> Erigone craint les assauts du taureau, du sagittaire armé de son arc, des poissons, et les vôtres aussi, capricorne glacé. La balance a une foule d'ennemis, le capricorne et l'écrevisse, directement opposés l'un à l'autre, et formant avec elle un tétragone; et de plus tous les signes qui composent le trigone du bélier. Les ennemis du scorpion ne sont pas moins nombreux : ce sont le jeune homme épanchant son urne, les gémeaux, le taureau, le lion; il évite aussi Erigone et la balance, de laquelle il est redouté lui-même. Ceux qui naissent sous les gémeaux, la balance, la vierge et le verseau, oppriment, autant qu'il est en eux, ceux que le sagittaire a vus naître; et ces mêmes signes, par une suite nécessaire de leur nature,<sup>[16]</sup> haïssent ceux que le capricorne a formés. Ceux qui sont, en naissant, arrosés des eaux que le verseau ne cesse de répandre, ont à repousser les attaques du lion de Némée

et de tout son trigone, troupe d'animaux brutes, auxquels un jeune homme seul a le courage de résister: le verseau, voisin des poissons, attaque ceux qui leur doivent le jour: il est secondé dans cette guerre par les gémeaux, par ceux qui sont nés sous la vierge, par ceux enfin à la naissance desquels la sagittaire a présidé. Plusieurs causes concourent à inspirer aux hommes des inimitiés réciproques, à faire germer en eux des semences de haine ou d'affection mutuelle, dès l'instant de leur naissance. D'ordinaire les signes pris de trois en trois se haïssent; ils ne se voient qu'obliquement, et cet aspect est mauvais. En quelque lieu du ciel que l'on considère deux signes opposés, placés à sept signes l'un de l'autre, et se jetant par conséquent des regards opposés, on remarquera toujours que les signes qui forment le trigone d'un de ces signes sont troisièmes l'un et l'autre à l'égard de l'autre signe. Or est-il étonnant que des signes ne puissent se concilier avec d'autres signes, qui regardent leur ennemi sous le plus favorable aspect? tant sont nombreuses les combinaisons de signes qui inspirent aux hommes naissants des haines réciproques; tant doivent être fréquents les effets de cette espèce d'influence! C'est pour cela qu'une tendre et sincère amitié est le plus précieux et le plus rare présent de la nature. On ne cite qu'un seul Pylade, on ne cite qu'un seul Oreste qui ait voulu mourir pour son ami c'est, dans le cours de plusieurs siècles, le seul exemple que nous ayons d'un semblable débat, l'un se dévouant de grand cœur à la mort, l'autre ne voulant pas le permettre. Ce bel exemple a eu depuis deux imitateurs : le répondant formait des vœux pour que son ami ne pût revenir celui-ci craignait que le premier ne fût victime de son amitié. Oui, qu'on remonte le cours des années, des âges, des générations; qu'on jette un coup d'œil sur toutes ces guerres, sur les calamités qui nous affligent, même eu temps de paix; on conviendra que, si la fortune cherche la probité, la bonne foi, il s'en trouve à peine quelque vestige. Au contraire, quelle énorme quantité de crimes dans tous les siècles! sous quel poids de dissensions et de haines la terre s'est vue accablée, sans qu'on pût alléguer aucune raison qui les justifiât! [Les pères et les mères sont vendus et livrés à la mort par des fils ingrats; le soleil recule à l'aspect des crimes, et refuse d'éclairer la terre]. Parlerai-je des villes renversées, des temples profanés, des forfaits commis au sein de la paix, des empoisonnements fréquents, des pièges tendus dans le forum, des

assassinats dans les villes, des horreurs auxquelles une multitude effrénée se livre sous le voile de l'amitié? Le crime est épidémique, tout regorge de fureurs. Justice, injustice, tout est confondu la scélératesse se couvre du manteau de la loi pour exercer sa barbarie; les forfaits sont enfin devenus plus grands que les supplices. Si la paix a disparu de la terre, si la bonne foi est devenue si rare, si l'on en voit si peu d'exemples, c'est sans doute parce qu'un trop grand nombre de signes jette dans le cœur des hommes naissants des semences de discorde. Le ciel n'étant pas d'accord avec lui-même, il doit en être de même de la terre : une fatalité impérieuse entraîne les nations à des haines implacables.

Si vous désirez cependant connaître les signes amis, ceux qui réunissent les cœurs par de tendres liens et se secondent réciproquement, joignez le bélier aux autres signes de son trigone. Toutefois le bélier a plus de générosité : il favorise ceux qui sont nés sous le lion ou sous le sagittaire, avec plus de franchise qu'il n'est favorisé lui-même par ces deux signes. Il est d'un naturel plus traitable; on peut lui nuire impunément, il n'use d'aucun artifice; son caractère est aussi doux que sa toison. Les deux autres signes sont farouches et cupides; leurs indications vénales les portent quelquefois à sacrifier la bonne foi à leurs intérêts, et à oublier les bienfaits qu'ils ont reçus. Il faut cependant remarquer que l'influence du sagittaire, signe composé, qui tient en partie de l'homme, est plus efficace que la vôtre, ô lion de Némée, qui n'avez qu'une forme simple! Pour toutes ces raisons, les trois signes vivent en paix, mais non sans quelque mélange de discorde. Le taureau est pareillement uni avec le capricorne, mais cette union n'est pas plus solide que celle des signes précédents. Ceux qui naissent sous le taureau ont une tendre amitié pour ceux que produit la vierge; mais il s'y mêle de fréquents sujets de plainte. Ceux qui voient le jour sous la balance, le verseau et les gémeaux, n'ont qu'un cœur et qu'une âme; leur union est indissoluble; ils ont aussi l'heureux talent de se faire un grand nombre d'amis. Le scorpion et l'écrevisse réunissent par les liens d'une amitié fraternelle ceux à la naissance desquels ils président; et cette union s'étend à ceux qui naissent sous les poissons. Mais la ruse vient souvent se mêler à ce commerce; le scorpion, sous le voile de l'amitié, enfante des

querelles. Pour ceux que les poissons éclairent au moment de leur naissance, ils ne sont jamais fermes dans un même sentiment; ils en changent souvent; ils rompent et renouent leurs liaisons : sous un extérieur serein, ils cachent des haines secrètes, mais peu constantes. Telles sont les inimitiés, telles sont les sympathies annoncées par les astres: telles sont les destinées des hommes, prononcées dès l'instant de leur naissance. Il ne faut pas considérer les signes célestes seuls, et comme isolés les uns des autres : leur position altère leurs propriétés; leurs aspects changent leur influence : le tétragone a ses droits, le trigone a les siens; il en faut dire autant de la ligne qui divise le cercle en six parties égales, et de celle qui traverse diamétralement le ciel. En conséquence, l'état actuel de ciel tantôt augmente et tantôt diminue l'énergie des signes; ils concevront ici des inimitiés que, transportés ailleurs, ils déposeront : [car leur activité n'est pas la même lorsqu'ils se lèvent, lorsqu'ils montent ou lorsqu'ils descendent sous l'horizon.] Les signes opposés se haïssent le plus souvent : il y a de l'affinité entre les signes d'un tétragone, de l'amitié entre ceux d'un trigone. La raison n'en est pas difficile à concevoir. Les signes que la nature a espacés de quatre en quatre ont entre eux des rapports évidents. Quatre de ces signes divisent le ciel en quatre parties, que Dieu même a établies pour déterminer les quatre saisons de l'année. Le bélier donne naissance au printemps, l'écrevisse aux dons de Cérès, la balance à ceux de Bacchus, le capricorne à l'hiver et aux mois glacés par la rigueur des frimas. Les signes doubles sont pareillement espacés de quatre en quatre : ce sont les deux poissons, les deux gémeaux, la vierge, qui est censée être un signe double, et le sagittaire, composé d'homme et de cheval, ne formant cependant qu'un seul corps. Les signes simples enfin sont pareillement disposés en tétragone : le taureau n'a point d'associé; nul n'est le compagnon du terrible lion; le scorpion, sans collègue, ne craint personne; le verseau est au rang des signes simples. Ainsi tous les signes qui dans le ciel sont disposés en tétragone ont entre eux un rapport relatif ou à leur figure ou aux saisons qu'ils président. Ceux-ci sont unis entre eux par une affinité naturelle; ils désignent en conséquence les parents, les alliés, ceux qui tirent leur origine d'une même source : les signes qui les suivent immédiatement exercent leur action sur les voisins, et les quatre autres sur les hôtes : tel est l'ordre de l'influence de ces huit derniers signes,

relatifs à leur différente distance des quatre signes cardinaux des saisons. Mais quoique ces signes, divisant le ciel en quatre parties égales, forment de vrais tétragones, ils ne possèdent cependant pas toutes les propriétés de cet aspect : l'analogie de leurs figures a moins de force que leur place aux points cardinaux des saisons. Le côté du trigone, parcourant trois signes entiers intermédiaires, est plus long, occupe un plus grand espace que le côté du tétragone. Aussi les signes d'un trigone unissent nos cœurs par le charme d'une tendre amitié, dont la force égale celle du sang et de la nature. Se regardant à de plus grandes distances, ils n'en ont que plus d'activité pour nous faire franchir l'intervalle qui nous tenait séparés. Cette douce affection qui réunit les âmes est sans doute préférable aux liaisons, souvent trompeuses, que la parenté seule a formées. Combinez les signes avec leurs parties, et ces parties avec les signes car ici rien d'isolé ne peut avoir d'effet : toutes les parties du ciel sont dans une dépendance réciproque les unes des autres; elles se communiquent mutuellement leur énergie; c'est ce que j'expliquerai bientôt dans un ordre convenable. Dans l'art dont nous traitons, il ne faut négliger aucun de ces détails, si l'on veut distinguer les signes favorables de ceux qui sont pernicious.

Considérez maintenant un objet, bien simple en apparence, mais en réalité très important. Je ne puis le désigner que par un terme, celui de dodécatémerie, qui exprime bien la nature de la chose. Chaque signe céleste a trente degrés : on divise cette étendue en douze parties égales; et l'on conçoit facilement que chaque partie comprendra deux degrés et demi. Il est donc certain que telle est la mesure précise de la dodécatémerie, et que dans chaque signe il y a douze dodécatémeries, que le créateur de l'univers a attribuées aux douze signes célestes, afin qu'ils se trouvassent tous réunis par des combinaisons alternatives; que le ciel fût partout semblable à lui-même; que tous les signes se renfermassent réciproquement les uns les autres; que, par cette communication mutuelle, tout fût entretenu en paix, et que l'intérêt, devenu commun, contribuât à la conservation de la machine. Des enfants peuvent donc naître sous un même signe, et avoir des mœurs différentes, des inclinations opposées. Quelle variété ne voyons-nous pas dans la production

des animaux? Après un mâle naît une femelle, et c'est le même signe qui a éclairé les deux naissances. C'est que le signe varie lui-même par l'effet de sa division : sa dodécatémerie change l'influence qu'il devrait naturellement avoir. Mais quelles sont les dodécatémeries du chaque signe? à qui faut-il les attribuer? dans quel ordre faut-il les compter? C'est ce que je vais expliquer, pour que vous puissiez éviter toute incertitude, toute erreur dans la pratique de ces divisions. La première dodécatémerie d'un signe appartient à ce signe même, la seconde au signe qui suit immédiatement, les autres aux signes suivants, toujours dans le même ordre, jusqu'au dernier signe, auquel on attribuera la dernière dodécatémerie. Ainsi chaque signe s'attribue successivement deux degrés et demi, et la somme totale rend les trente degrés compris dans l'étendue de chaque signe.

Les dodécatémeries ne se bornent pas à une seule espèce; il est plus d'un moyen de les déterminer. La nature a lié la vérité à différentes combinaisons; elle a croisé les routes qui conduisent jusqu'à elle, afin que nous la cherchassions partout. Voici donc, sous le même nom de dodécatémerie, une autre espèce de combinaison. Remarquez le degré où se trouve la lune au moment d'une naissance; multipliez ce degré par douze, parce que c'est là le nombre des signes qui brillent au plus haut du ciel. Sur le produit, attribuez au signe où est la lune le nombre de degrés dont elle est avancée dans ce signe, sans oublier les degrés qui lui restent à parcourir dans le même signe, et donnez trente degrés par ordre aux signes suivants. [Lorsqu'il vous restera moins de trente degrés, divisez ce reste en parties égales de deux degrés et demi chacune, et attribuez ces parties au signe sur lequel vous vous êtes arrêté, et à ceux qui le suivent.] Le signe où cette distribution sera épuisée sera celui de la dodécatémerie de la lune. Cet astre occupera ensuite les dodécatémeries suivantes, conformément à l'ordre des signes célestes.

Pour ne pas vous tromper dans toute cette science, remarquez ce qui suit. La dodécatémerie la moins étendue est la plus efficace, parce que c'est dans les parties mêmes de la dodécatémerie qu'on trouve la base d'une nouvelle dodécatémerie. Pour cela divisez la première en cinq parties, parce qu'on voit

briller au ciel cinq étoiles errantes : chacune de ces étoiles s'attribuera un demi degré, et dans ce partage elle acquerra de nouveaux droits, une pins grande activité. Il faut donc observer en quelle dodécatomie sont les planètes, et le temps où elles s'y trouvent; car la dodécatomie à laquelle il faut rapporter une planète ne manquera pas de produire un effet proportionné à l'énergie de cette planète. Il ne faut négliger aucune de ces combinaisons, qui sont le fondement de tous les événements. Mais je reviendrai à cet objet, et je le traiterai dans l'ordre convenable. Il me suffit, pour le présent, d'avoir dévoilé plusieurs vérités, en démontrant l'usage qu'on en pouvait faire. Par là l'intelligence des parties séparées facilitera celle du tout; et mes chants pourront plus facilement persuader les vérités générales, lorsque j'aurai fait concevoir les ventes particulières. On apprend d'abord aux enfants à connaître la forme et le nom des lettres; on leur en montre l'usage, ou leur enseigne ensuite à les réunir pour en former des syllabes; bientôt la lecture des mots les conduit à la connaissance de leur construction; alors on leur fait concevoir la force des expressions et les règles de l'art; ils parviennent successivement à arranger des pieds, à former des vers : il faut qu'ils aient passé par tous les préliminaires précédents; si on ne les avait pas bien affermis dans ces premières connaissances, si les maîtres s'étaient trop pressés, les préceptes prématurés seraient devenus inutiles, parce qu'on n'aurait pas observé la marche convenable. Ainsi, m'étant proposé de parcourir dans mes chants l'univers entier, de dévoiler les secrets les plus impénétrables du destin, d'en assujettir même l'exposition au langage des Muses, de faire descendre la divinité du haut du ciel, où elle a son trône ; je dois avancer par degrés vers ce but, et expliquer chaque partie dans l'ordre convenable, afin qu'après les avoir toutes comprises, on puisse en tirer plus facilement la connaissance de leurs différents usages. Lorsque l'on veut construire une ville sur la cime inculte de quelque montagne, le fondateur, après avoir choisi l'éminence qu'il veut entourer de murs, ne commence pas d'abord l'ouverture du fossé : il commence par méditer sur l'ensemble de son projet. Aussitôt le chêne tombe sous des coups redoublés, la forêt abattue s'étonne de voir un nouveau soleil et des astres qui lui avaient été si longtemps inconnus; les oiseaux, les bêtes sauvages, chassés de leurs anciennes retraites, sont obligés d'en chercher

d'autres. Ici l'on tire de la carrière la pierre qui doit servir à la construction des murs, on arrache des entrailles de la terre le marbre qui décorera les temples; là on donne au fer la trempe qui doit le durcir : tous les arts, tous les métiers concourent à ces préparatifs ce n'est qu'après tous ces préliminaires qu'on procède à l'exécution du plan projeté; si l'on eût renversé cet ordre, mille obstacles auraient interrompu la construction. De même, avant d'exécuter la haute entreprise que j'ai formée, je dois rassembler d'abord les matériaux, sans entrer dans le détail de leurs usages grâce à cette marche, les raisons que j'en donnerai ensuite seront plus intelligibles, et le fil de mes raisonnements ne sera pas interrompu par de nouvelles choses qu'il faudrait expliquer.

Appliquez-vous donc à bien connaître les cercles cardinaux ils sont au nombre de quatre, leur position dans le ciel est toujours la même; ils font varier les vertus des signes qui les traversent. Le premier, placé dans la partie où le ciel s'élève sur l'horizon, commence à voir la terre également divisée. Le second répond à la partie du ciel directement opposée; là les astres nous abandonnent, et se précipitent dans le Tartare. Le troisième a sa place au plus haut du ciel, où Phébus fatigué arrête ses chevaux hors d'haleine, s'apprête à faire baisser le jour, et détermine la longueur des ombres méridiennes. Le quatrième occupe le plus bas du ciel, dont il peut s'enorgueillir d'être comme le fondement : c'est là que les astres cessent de descendre, et commencent à remonter vers nous; ce cercle voit leur lever et leur coucher à des distances égales. Ces quatre parties du ciel ont la plus grande activité; elles influent le plus puissamment sur les destinées des hommes, parce qu'elles sont comme les gonds célestes sur lesquels l'univers est inébranlablement appuyé. En effet, si le ciel, emporté par un mouvement circulaire et continu, n'était retenu par ces cercles, s'il n'était pas fortement retenu tant sur les deux côtés qu'à son point le plus élevé et à sa partie la plus basse, toute la machine croulerait bientôt, et s'anéantirait.

Cependant chaque cercle cardinal a une énergie différente, et variée suivant la place et le rang qu'il occupe. Le premier est celui qui domine au plus haut du

ciel, et qui, par un trait imperceptible, le divise en deux parties égales : il est le plus noble de tous, à raison de la place éminente où il est élevé. Ce poste sublime exige qu'il ait sous sa protection tout ce qui est grand et relevé, qu'il dispense en souverain les honneurs et les distinctions. Il est la source de la faveur et des dignités imposantes, il concilie l'affection du peuple : c'est par lui qu'on brille au forum, qu'on donne des lois à l'univers, qu'on contracte des alliances utiles avec les notions étrangères, et qu'on se fait un nom digne de son rang et de sa condition. Le second cercle occupe, il est vrai, le lieu le plus bas; mais il soutient le ciel, appuyé sur lui comme sur une basse solide et éternelle. Les effets en sont moins brillants en apparence, mais en réalité ils sont plus utiles : il procure le fondement de toute félicité; les richesses viennent de lui. [Il comble les vœux des hommes, en arrachant du sein de la terre les métaux, et tout ce qu'elle nous cache de plus précieux]. Le troisième cercle est aussi un des fondements du monde il occupe le point brillant de l'orient, où les astres se lèvent, où renaît le jour, d'où l'on commence à compter les heures c'est pour cela que les Grecs l'ont appelé horoscope, nom qui exprime ce qu'il est; les Latins ne lui en ont point donné d'autre. Ce cercle est l'arbitre de la vie; il forme les mœurs, il favorise d'un succès heureux les projets, il donne de l'activité aux arts, il préside aux premières années qui suivent la naissance, et à l'éducation de l'enfant; c'est de lui que ressortit la noblesse de l'extraction. Mais, sur tous ces objets, il faut que l'activité de l'horoscope soit secondée par celle des signes où il se trouve. Le dernier cercle est celui qui reçoit les astres, lorsqu'ils ont fourni leur carrière au-dessus de l'horizon placé à l'occident, il voit au-dessous de lui la partie de la terre plongée sous les ondes : il préside à la conclusion de toutes les affaires, au terme de nos travaux, au mariage, aux festins, aux derniers moments de la vie, en repos, à la société, au culte des dieux.

Il ne suffit pas d'observer les cercles cardinaux, il est essentiel de faire encore attention aux intervalles qui les séparent: ils forment quatre grands espaces, et chaque espace a son énergie particulière. Le premier, qui s'étend depuis le cercle de l'orient jusqu'au plus haut du ciel,<sup>[17]</sup> préside aux premières années, à celles qui suivent immédiatement la naissance. Ce qui suit, en descendant du

comble de la voûte céleste jusqu'au cercle de l'occident, succède aux années de l'enfance, et tient sous son pouvoir la tendre jeunesse. L'espace qui se trouve sous le cercle occidental, et qui descend jusqu'au bas du ciel, régit l'âge mûr, que fortifient le passé même et les leçons réitérées de l'expérience. Enfin, l'intervalle qui, pour compléter le ciel entier, commence à remonter, et gravit lentement, avec peine, ce qui reste d'espace jusqu'au cercle oriental, embrasse les dernières années de la vie, son déclin, la tremblante vieillesse.

Tout signe, quelle que soit sa figure, reçoit de nouvelles propriétés de la partie du ciel où il se trouve : le lieu domine les astres, et leur imprime des qualités bonnes ou mauvaises. Les signes, roulant successivement par tout le ciel, acquièrent ici une certaine activité; ils la perdent ailleurs. La nature de la maison est plus forte que celle du signe; elle veut que ses lois soient observées dans toute l'étendue de son domaine; elle force ces signes passagers à se plier à son caractère telle maison dispense les honneurs et les dignités, telle autre est stérile; les signes qui la traversent portent la peine de leur passage. La maison qui est au-dessus du cercle de l'orient,<sup>[18]</sup> la troisième après le milieu du ciel, est une maison funeste qui prépare un fâcheux avenir, et n'annonce que des maux de toute sorte. Ce défaut ne lui est pas particulier; la maison qui est directement opposée<sup>[19]</sup> n'est pas plus favorable toutes deux sont *abattues*, et craignent la chute dont elles sont menacées : on les appelle *portes du travail*; là il faut toujours monter, et ici tomber toujours. Le sort du monde n'est pas plus heureux dans les maisons qui sont immédiatement au-dessus de celle de l'occident<sup>[20]</sup> ou au-dessous de celle de l'orient;<sup>[21]</sup> celle-ci est penchée sur le bord de précipice, celle-là est comme suspendue dans l'espace: l'une appréhende d'être écrasée par la maison orientale, l'autre craint de tomber, si le cercle de l'occident vient à manquer sous cite. C'est donc avec beaucoup de raison qu'on les a regardées l'une et l'autre comme les horribles *maisons de Typhée*. La terre courroucée produisit ce géant, lorsqu'elle s'arma contre le ciel. On vit naître des enfants monstrueux, dont la taille égalait presque celle de leur mère mais, frappés de la foudre, ils rentrèrent bientôt dans le sein qui les avait portés, et les montagnes qu'ils avaient entassées retombèrent sur eux. Le même tombeau mit fin à la guerre et à la vie de

Typhée; ce géant, devenu la proie des flammes au fond du mont Etna, fait encore trembler sa mère. La maison qui suit la cime éclatante du ciel<sup>[22]</sup> le cède à peine à celle dont elle est voisine : mieux fondée dans ses espérances, prétendant à la palme, victorieuse des maisons qui l'ont précédée, elle les surpasse toutes en élévation, elle touche au sommet des cieux : mais ensuite elle ne pourra que déchoir, et ne formera plus que des vœux inutiles. Il ne faut donc pas s'étonner si, pour caractériser cette maison, attenante au faite du ciel, et qui le suit immédiatement, ou. l'a consacrée à la *bonne Fortune*; c'est ainsi que notre langue participe de l'énergie de la langue grecque, en traduisant par cette expression le nom que les Grecs ont donné à cette maison. Elle est la demeure de Jupiter; fiez-vous à la fortune qui y préside. Sur un point directement opposé, et dans la partie inférieure du ciel, est une maison semblable,<sup>[23]</sup> contiguë au cercle cardinal du bas du ciel. Elle est comme fatiguée de la carrière qu'elle a parcourue; destinée à une course nouvelle, elle va succéder à la maison cardinale, et à son important office : elle ne porte pas encore le poids du ciel, mais elle espère avoir bientôt cet honneur. Les Grecs l'appellent Démonienne:<sup>[24]</sup> nous ne pouvons l'exprimer en latin par aucun terme compatible avec la mesure de nos vers. Mais gravez profondément dans votre mémoire que ce lieu est habité par un dieu puissant, qui le tient sous sa protection : ce souvenir vous sera dans la suite de la plus grande utilité. Cette maison est le siège ordinaire de tout ce qui peut entretenir notre santé : elle recèle aussi les maladies qui nous font intérieurement une guerre cruelle. Elle produit ces deux effets opposés, en raison de la double influence des circonstances et du dieu qui y préside, et qui se plaît à varier alternativement son action sur la santé des hommes. Le soleil préfère à tous les lieux du ciel la maison où il entre après l'heure de midi,<sup>[25]</sup> lorsque, descendant du haut de la voûte céleste, il commence à incliner vers le couchant. Nos corps, par l'action de cet astre, y contractent des qualités bonnes et mauvaises, et y participent aussi aux faveurs de la fortune. Les Grecs ont donné le nom de *dieu* à cette maison. Celle qui lui est diamétralement opposée,<sup>[26]</sup> qui du plus bas du ciel s'élève la première, et commence à nous ramener les astres, est d'une couleur sombre, et préside à la mort: elle est sous la domination de la lune, qui de ce lieu contemple le brillant séjour de son frère, placé à l'opposite du sien; et qui,

perdant peu à peu sa lumière vers la fin de sa révolution, est une image des derniers instants de la vie. Cette maison est appelée *déesse* par les Romains; les Grecs lui donnent un nom dont la signification est la même. Au plus haut du ciel, dans ce lieu où les astres, cessant de monter, commencent à descendre; dans cette maison<sup>[27]</sup> qui, à égale distance du lever et du coucher des astres semble tenir le monde dans un parfait équilibre, la déesse de Cythère a établi le trône de son empire : de là elle offre en quelque sorte à l'univers le spectacle de ses charmes; c'est par eux qu'elle gouverne la terre. La fonction particulière de cette maison est de présider au mariage, au lit nuptial, à la cérémonie des noces : lancer des traits qui aillent jusqu'au cœur est un art digne de Vénus. Ce lieu du ciel s'appelle la *Fortune* ne l'oubliez pas, je vous prie, afin que, si mon poème est long, j'en puisse au moins abréger les détails. Dans la partie du ciel la plus basse, dans cette maison cardinale<sup>[28]</sup> qui est le fondement de l'univers, et qui voit au-dessus de soi le monde entier; dans ces lieux de ténèbres, Saturne, dépouillé de l'empire des dieux et renversé du trône de l'univers, exerce sa puissance: père, il répand ses influences sur les destinées des pères; celles des vieillards dépendent aussi de lui. Ce dieu est le premier qui, de ce séjour, étende une double protection sur les pères, et sur les enfants nouveaux nés. Il est austère et attentif : les Grecs lui ont donné le nom de *Démon*, nom qui exprime bien le pouvoir qu'on lui attribue. Portez maintenant vos regards sur la partie du ciel qui s'élève vers le premier cercle cardinal,<sup>[29]</sup> où les astres renaissants recommencent à fournir leur carrière accoutumée, où le soleil, humide encore, sort du sein glacé de l'océan; ses rayons affaiblis reprennent par degrés leur chaleur et leur lumière dorée : il est alors dans le temple qu'on dit vous être consacré, ô Mercure, fils de Maïa! C'est là que la nature a déposé les destinées des enfants, et suspendu l'espérance des pères. Il reste encore la maison de l'occident<sup>[30]</sup> elle précipite le ciel sous la terre ; les astres sont plongés par elle dans l'obscurité des ténèbres : elle avait vu le soleil en face, elle ne le voit plus que par derrière. Il n'est pas étonnant qu'on l'ait appelée porte de Pluton, qu'elle préside à la vie, qu'elle soit consacrée à la mort: le jour même vient mourir en cette partie du ciel; elle le dérobe successivement à la terre, elle enferme le ciel dans les prisons de la nuit. Elle préside d'ailleurs à la bonne foi et aux sages conseils. Telle est l'énergie de

cette maison, qui rappelle à elle et nous cache le soleil, qui le reçoit de nous pour le rendre à d'autres peuples, et qui perpétue le jour autour de la terre. Telles sont les observations que vous devez faire sur les temples célestes et sur leurs propriétés. Tous les astres les traversent; ils en reçoivent les influences, ils leur communiquent les leurs. Les planètes les parcourent pareillement, suivant l'ordre que la nature a déterminé; elles en font varier l'énergie lorsqu'elles se trouvent dans un domaine qui n'est pas le leur, et que, comme étrangères, elles s'arrêtent dans un domicile qui ne leur appartient pas. Mais cette matière me fournira d'autres chants, lorsque je traiterai des étoiles errantes. Il me suffit maintenant d'avoir expliqué les distinctions établies entre les diverses parties du ciel, les noms qu'on leur donne, les propriétés de chaque lieu, quels sont les dieux qui y président, et à quelle partie le premier auteur de cet art a donné le nom d'*octo topos*. L'ordre demande que j'expose maintenant les lois du mouvement des étoiles, lorsque, dans leur course errante, elles traversent ces maisons célestes.

[1] Calisto, la grande ourse.

[2] La petite ourse.

[3] La vierge.

[4] Théocrite.

[5] Emilius Macer.

[6] On l'a dit des éléphants.

[7] Il s'agit apparemment ici des arts magiques.

[8] Le sagittaire, représenté sous la forme d'un centaure.

<sup>[9]</sup> La vierge est représentée avec des ailes d'oiseau.

<sup>[10]</sup> La balance était autrefois représentée sous la figure d'une femme assise, tenant en main une balance.

<sup>[11]</sup> Les signes trigones ou triangulaires sont dits être en trine aspect.

<sup>[12]</sup> Les deux autres suites de signes trigones sont composées des gémeaux, de la balance, du verseau et de l'écrevisse, du scorpion, des poissons.

<sup>[13]</sup> Tétragones ou quadrangulaires, ou carrés; et ces signes sont dits être en quadrat aspect.

<sup>[14]</sup> Ces trois suites sont, 1° celle que le poète vient d'exposer, du bélier, de l'écrevisse, de la balance et du capricorne; 2° celle du taureau, du lion, du scorpion, du verseau; 3° enfin celle des gémeaux, de la vierge, du sagittaire et des poissons.

<sup>[15]</sup> C'est-à-dire la vierge, la balance et les poissons, ou, si l'on veut, le verseau,

<sup>[16]</sup> C'est-à-dire parce que tous ces signes sont de nature humaine

<sup>[17]</sup> C'est-à-dire jusqu'au méridien.

<sup>[18]</sup> La douzième maison des astrologues.

[19] La sixième.

[20] La huitième.

[21] La seconde.

[22] La onzième maison.

[23] La cinquième.

[24] *Démon*, en grec, signifie un *génie*, bon ou mauvais.

[25] La neuvième maison.

[26] La troisième.

[27] La dixième, ou celle du milieu du ciel.

[28] La quatrième.

[29] La première maison, celle de l'horoscope.

[30] La septième.

## NOTES DU LIVRE II.

v. 21. *Pallas utrumque*. Avant Bentley, le nom de Bacchus était ici répété, au lieu de celui de Pallas, ce qui était ridicule. Stœber regrette fort l'ancienne

leçon. Hésiode, dit-il, ne parle pas de l'olivier. Mais il ne parle pas non plus des lieux où se plaisent la vigne et les blés : c'est sans doute parce que nous n'avons pas Hésiode complet. Stœber ne croit pas qu'aucun poète ait donné à l'olivier le nom de Pallas; c'est qu'il n'a pas lu Virgile, *En.*, VII, v. 154. Ovide, *Trist.* I. IV, *El.* 5, v. 4, etc. Enfin, dit-il, selon Columelle l'olivier se plaît sur les coteaux; mais Lucrèce, V. v. 1377, et d'autres, y ajoutent les plaines.

v. 125. *Captum deducere in orbem*. Suivant Scaliger, *deducere in orbem* est ici une expression proverbiale, synonyme de *cogere in ordinem*. Selon cette explication, Manilius demanderait si ce n'est pas un attentat que de prétendre mettre l'univers à la raison, ou de vouloir le ranger à la place qui lui convient? Je m'étonne que Huet n'ait rien dit de cette interprétation, qui nous paraît au moins bien singulière.

v. 200. *Nec te prætereat*, etc. Il est aisé de s'apercevoir que toutes ces belles divisions sont appuyées sur des fondements que le souffle le plus léger peut faire écrouler. Les unes sont établies d'après les noms très arbitraires qu'il a plu aux anciens astronomes de donner aux diverses parties de ciel; les autres, d'après les postures, pareillement arbitraires, que les premiers peintres ont données aux constellations sur les globes et les planisphères. Les noms des constellations célestes ont varié en différents siècles: la lyre a été le vautour tombant, l'aigle le vautour volant; Antinoüs s'est appelé Ganymède; les serres du scorpion ont fait place à la balance. D'ailleurs les noms, les divisions des constellations ne sont pas les mêmes chez tous les peuples. Les

constellations des Arabes diffèrent des nôtres; ils ont banni du ciel toutes les figures humaines. L'Inde a ses constellations: celles des Chinois n'ont aucun rapport avec celles des autres nations. Si l'énergie d'un signe dépend de sa forme et de son nom, il s'ensuivra qu'un même signe sera favorable en Chine, défavorable dans l'Inde, bienfaisant dans un siècle, pernicieux dans l'autre.

v. 291. *Aut tria sub quinis...* Lorsque Manilius parle de divisions en quatre en quatre signes, de trois en trois, de cinq en cinq, etc., les deux signes extrêmes y sont toujours compris. Aussi du bélier aux gémeaux il y a trois signes, le bélier, le taureau, les gémeaux, etc.

v. 328. *Sic convenit ordo.* En effet, la cinquième partie de cent degrés est vingt degrés, et la dixième partie est dix degrés. A cent degrés ajoutez vingt, vous aurez cent vingt degrés, tiers de trois cent soixante, et côté du trigone et si de cent degrés vous en ôtez dix, il restera quatre vingt dix degrés, quart du trois cent soixante, et par conséquent côté du tétragone.

v. 350. *Quod linea flectitur.* Le terme *hexagone* ne se trouve pas dans le texte, la loi du mètre ne permettant pas de l'y faire entrer. Les signes hexagones sont dits être en *sextil aspect*.

v. 365. *Et quæ succedit.* Scaliger croit qu'à ce vers il ne s'agit plus de tétragone, mais des signes qui se suivent immédiatement, et qui forment les côtés du dodécagone. Pour soutenir cette interprétation, il pense que le vers 369 doit être entendu d'une alliance entre des signes de différent sexe. Il est étonnant qu'une telle idée ait pu naître dans l'esprit d'un aussi excellent critique

: la plus légère attention suffit pour se convaincre que Manilius ne commence qu'au vers 375 à parler des signes qui se touchent. Les signes qui se suivent immédiatement sont nécessairement de différent sexe, et Manilius déclare, vers 370 et suiv., que les signes dont il parle ici sont d'un même sexe. Au reste, on peut voir la note de Scaliger et la contre-note de Huet.

v. 384. *Tertius absumpto*. Suivant Scaliger, le sens de ce vers serait, que la ligne qui s'étend d'un signe au troisième signe suivant, c'est-à-dire, le côté de l'*hexagone*, ne partage pas également la circonférence du cercle. Scaliger en prend occasion d'apostropher vivement Manilius, comme coupable d'une double bévue. Mais ici la bévue est certainement du côté de Scaliger: aussi a-t-elle été fortement relevée par Bouillaud et par le savant évêque d'Avranches.

v. 399. *Observant inter sese*. On pourrait aussi traduire: *Les signes opposés se voient réciproquement d'un aspect direct dans tous leurs mouvements*. Mais nous ne nous arrêtons pas à ce vers, que nous ne croyons être de Manilius.

v. 422. *Talis erat ratio*. Tous ces différents aspects formaient une des principales branches de la prétendue science astrologique. Le discrédit où ces rêveries sont maintenant tombées nous dispense de les réfuter. Nous nous contenterons d'observer ici que les astrologues n'ont pas toujours été d'accord entre eux sur l'énergie des différents aspects. Suivant Manilius, il paraît que l'aspect le plus favorable est le trine, ensuite le quadrat, puis le sextil; mais, selon la doctrine du plus grand nombre des astrologues, le trine et le sextil

aspect sont favorables, le quadrat pernicieux. L'expression *diversis signis* du vers 422 est entendue, par Scaliger et par d'autres interprètes, des signes *contraires* ou *opposés*; et cette interprétation est la seule cause qui engage Bentley à proscrire le vers. Mais l'expression *diversis* enferme-t-elle nécessairement l'idée de contrariété, d'opposition?

v. 444. *Propriis ... figuris*. Scaliger croit que les *figures propres*, dont parle ici Manilius, sont les caractères par lesquels on a coutume de désigner les douze signes du *zodiaque*, et qu'on trouve en tête de tous les almanachs.

v. 477. *Fulgentes videt*. Scaliger et Huet trouvent ici le texte de Manilius en erreur. Le taureau, disent-ils, ne voit pas les poissons, mais la vierge; en conséquence, Huet propose une correction. Bentley pense que Manilius a mieux aimé faire ici le personnage de poète que celui d'astrologue : au lieu de dire que le taureau voit la vierge, il dit qu'il l'aime, et cela amène tout naturellement le petit épisode de Jupiter et d'Europe. Selon cette fable, Jupiter ne revêtait pas le taureau; il en était plutôt revêtu lui-même: Scaliger s'est donc trompé en regardant le *Jovi* dit vers 481 comme un ablatif pour *Jove*: c'est bien certainement un datif.

v. 519. *Humana est facies libræ*. Nous avons déjà dit que le signe de la balance était représenté sous la figure d'une femme tenant une balance. Mais, dans les signes plus reculés, il n'y avait pas de balance au ciel; les serres du scorpion en occupaient la place. Or, on pouvait demander aux astrologues si les serres du scorpion avaient une figure humaine; ou si, depuis qu'il leur avait

plu de substituer la balance aux serres, l'énergie de ce signe céleste avait pareillement varié.

v. 532. *Piscis... unda*. Par l'eau des deux poissons, Scaliger, Huet, etc., entendent le signe des poissons; Dufay celui du verseau : la leçon de Bentley lèverait toute équivoque : *et geminis, et si quos protulit unda*.

v. 542. *Erigone taurumque timet*. Comment la vierge craint-elle les assauts du taureau, si, v. 479, l'âme du taureau et éprise de la vierge? On verra pareillement, v. 549, que le scorpion évite la balance : il a certainement grand tort, puisque la balance, v. 492, l'aime tendrement. Les gémeaux, v. 557, 558, vexent ceux qui doivent le jour aux poissons, etc.; v. 483, les poissons nous sont donnés comme l'objet de la complaisance des gémeaux. Ces contrariétés sont apparemment des mystères qu'il est réservé aux seuls astrologues de percer.

v. 556. *Turba sub unius juvenis*. Par ce *jeune homme* Bentley entend la partie humaine du sagittaire : le sens serait alors que le bélier et le lion seraient conduits par le sagittaire au combat contre le verseau. Mais, 1° *turba* troupe, ne peut se dire de deux seulement. 2° Dans tout le poème de Manilius l'épithète de jeune homme est fréquemment donnée au verseau, et jamais à d'autres signes. Bentley a voulu l'appliquer au centaure, l. I, v. 712: mais sa leçon est démentie après tous les livres imprimés et manuscrits.

v. 608. *Nec longa est gratia facti*. Si quelqu'un regrettait les trois vers que nous avons supprimés après le v. 608; pour le satisfaire, nous ajoutons ici

l'interprétation qu'Huet en a donnée ; c'est la moins intolérable de celles qui sont venues à notre connaissance.

Ceux qui sont nés sous les deux trigones, c'est-à-dire sous le lion et le sagittaire, ne sont pas toujours unis avec ceux qui naissent sous le bélier, n'embrassent pas toujours leur parti : mais ils font quelquefois la guerre, quoique rarement. C'est une suite de la férocité de ces deux signes, que les circonstances présentes entraînent dans ces dissensions passagères.

v. 637. Cognata quadratis. Nous avons déjà averti que Manilius ne s'accordait pas avec le plus grand nombre des astrologues au sujet des signes tétragones. En effet, ces signes sont de différent sexe: quelle affinité peut-il y avoir entre eux? Je ne vois pas pourquoi Scaliger dit ici que de tous les aspects le quadrat est le plus favorable en fait d'amitié, parce que, dit-il les signes tétragones sont ὁμογενῆ, de même nature; et il cite Ptolémée, qui dit expressément que ces signes sont ἀνομοιογενῆ, de différente nature. Il confirme le tout par un passage qu'il attribue aux Grecs en général, et où il est dit que τὰ τετράγωνα μάχης καὶ ἐναντιότητός ἐστι δηλωτικά: c'est-à-dire, si je ne me trompe, que les tétragones pronostiquent la guerre et les dissensions. Je m'étonne qu'Huet n'ait pas relevé cette contradiction. Si les signes tétragones pronostiquent guerres et dissensions, il n'est donc pas vrai qu'on les préfère de beaucoup, *longe præferuntur*, à tous les autres aspects.

v. 660. Quotquot cardinibus. Scaliger a fait ici un léger changement à l'ordre des vers, et se félicite fort d'avoir rendu intelligible ce que personne

n'avait entendu avant lui. L'ordre de l'influence des signes, dit-il, est ainsi reparti entre quatre espèces de liens, relatifs à ceux du droit civil. L'affinité ou l'alliance est du ressort des trigones; la parenté, de celui des quatre signes cardinaux; le voisinage, ou la cohabitation est attribuée aux quatre signes simples qui suivent immédiatement les cardinaux; enfin les quatre autres signes influent sur l'hospitalité. Il n'est point du tout ici question de trigones: Manilius en parlera quelques vers plus bas, et leur attribuera une énergie, non sur l'affinité, mais sur l'amitié. Huet n'a pas négligé cette occasion de relever Scaliger. Quant aux amitiés auxquelles nous sommes portés par l'influence des trigones, Scaliger les restreint à des alliances entre des nations différentes; c'est apparemment le *majoribus intervallis* qui lui a fait naître cette idée, qui ne nous paraît pas pouvoir s'accorder avec le texte de Manilius.

v. 703. [Ultima et extremis](#). Ainsi, par exemple, les deux premiers degrés et demi du lion appartiennent au lion, les deux et demi suivants à la vierge, ceux qui suivent à la balance, et ainsi de suite jusqu'aux deux derniers et demi, qui sont attribuée à l'écrevisse.

v. 719. [Reliquis tribatur ut ordine signis](#). Firmicus, l. II, c. 15, donne sur les dodécatémoies les mêmes préceptes que Manilius; mais il ne parle pas de cette division du premier reste. On pourrait en conclure que les vers proscrits par Bentley n'existaient point dans l'exemplaire que Firmicus avait sous les yeux.

v. 731. [Dodecatemorio](#). Δωδεκατημόριον en grec, *dodecatemorium* en latin, sont de neutre il eût donc été naturel de faire *dodécatémorie* du masculin; mais l'expression « le dodécatémorie » m'a révolté; je n'ai pu prendre sur moi de l'employer.

v. 774. [Cardinibus](#). Nous les appelons cercles, quoique, à proprement parler, ce ne soient que des demi-cercles. Suivant les astrologues, ce sont des fuseaux dont les pointes se joignent aux poids nord et sud de l'horizon. Leur plus grande largeur est de trente degrés, comptés depuis le cercle cardinal, suivant l'ordre des signes. Ces fuseaux, dans la doctrine des astrologues, sont des *maisons*: il y en a douze; la maison de l'orient est la *première*, celle de l'occident la *septième*, celle du haut du ciel la *dixième*, celle du bas de ciel la *quatrième*. Manilius ne les considère ici que comme des demi-cercles : plus bas, il les considérera comme des temples ou des maisons. Les Grecs appellent ces maisons *les douze lieux*. Manilius divise ces douze lieux en deux parties, quatre cardinales et huit intermédiaires; aux huit intermédiaires il donnera le nom des *huit lieux*.

v. 792. [Dissociata fluat](#). Manilius ne pensait certainement pas que les cercles cardinaux fussent plus solides que l'axe et les cercles de la sphère, dont il a parlé dans le premier livre. Ces cercles cardinaux, d'ailleurs, ne différant point de l'horizon et de méridien, sont aussi variables que ces deux cercles; on en change perpétuellement en changeant de lieu. Comment, donc l'usage de ces cercles pourrait-il être de contenir toute la machine de l'univers

qui sans eux croulerait et s'anéantirait? C'est une imagination bizarre, mais très excusable dans un poète.

v. 810. [Atque ex occulto](#)... Firmicus, I. II, c. 22, attribue à la maison du bas du ciel les parents, le patrimoine, les richesses, les biens fonds, les meubles, et *tout ce qui concerne les biens patrimoniaux cachés ou mis en réserve*. C'est un sens que l'on peut donner au v. 810, et c'est peut-être ainsi qu'il aura été entendu par Firmicus. Si cela est, les deux vers proscrits par Bentley seraient réellement de Manilius.

v. 840. [Labentemque diem vitæ](#). Démophile, auteur grec, attribue aux cercles cardinaux les départements que Manilius dit appartenir aux intervalles, avec quelque différence cependant. Suivant lui, l'horoscope préside aux premières années, le milieu du ciel au moyen âge, le cercle ou la maison de l'occident à l'âge avancé, le bas du ciel à la mort.

v. 951. [Octo topos](#). Ce terme grec signifie les *huit lieux*: ce sont les huit maisons intermédiaires entre les quatre maisons cardinales. Les douze maisons, collectivement prises, se nomment *dodecatopos*, ou les douze lieux.

### LIVRE III.

Je prends un nouvel essor; j'ose au delà de mes forces; je ne crains pas de m'engager en des chemins où personne n'a marché avant moi. Muses, soyez mes guides; je travaille à reculer les bornes de votre empire; je veux puiser

d'autres chants dans vos fontaines intarissables. Je ne prends pas pour sujet la guerre entreprise contre le ciel, les Titans frappés de la foudre et ensevelis dans le sein de leur mère; les rois conjurés contre Troie, la destruction de cette ville célèbre, Priam portant au bûcher son fils Hector, dont il a racheté les dépouilles sanglantes; l'impudique Médée vendant le trône de son père, et déchirant son frère en morceaux; une moisson de soldats engendrés de la terre, des taureaux vomissant des flammes, un dragon veillant sans cesse; la jeunesse rendue à un vieillard; un inconnue, fruit d'un présent perfide; la naissance criminelle des enfants de Médée, et leur mort plus criminelle encore. Je ne peindrai point le long siège de la coupable Messène; les sept chefs devant Thèbes, la foudre garantissant cette ville de l'incendie, et cette même ville vaincue et saccagée parce qu'elle avait été victorieuse. Je ne montrerai pas des enfants frères de leur père et petits-fils de leur mère; les membres du fils servis sur la table du père; les astres reculant d'horreur, le jour fuyant la terre; un Perse déclarant la guerre aux ondes, et les ondes disparaissant sous la multitude de ses vaisseaux; un nouveau bras de mer creusé entre les terres, une route solide établie sur les flots. Je ne chanterai pas les conquêtes d'un grand roi,<sup>[1]</sup> faites en moins de temps qu'il en faudrait pour les célébrer dignement. L'origine du peuple romain, ses généraux, ses guerres, ses loisirs, ses succès étonnants, qui ont rangé toute la terre sous les lois d'une seule ville, ont exercé plusieurs poètes. Il est facile de naviguer, lorsque le vent est favorable un sol fertile se prête de lui-même à toute espèce de culture; il est aisé d'ajouter un nouvel éclat à l'or et à l'ivoire, la matière brute en ayant déjà par elle-même : célébrer en vers des actions héroïques, rien de plus simple, et plusieurs l'ont tenté avec succès. Mais, dans le projet d'assujettir aux lois de la poésie des choses dont les noms mêmes ne sont pas déterminés, les temps, les différentes circonstances, les effets des mouvements de l'univers, les diverses fonctions des signes célestes, leurs divisions et celles de leurs parties; que d'obstacles n'ai-je pas à craindre? Concevoir tous ces objets, première difficulté; les exprimer, difficulté plus grande encore; le faire en des termes propres au sujet, et orner l'expression des grâces de la poésie, quel embarras extrême! O vous, qui que vous soyez, qui pouvez prêter à mon travail une attention suivie, écoutez-moi, c'est la vérité que je vous annoncerai; appliquez-

vous à la comprendre. Mais ne cherchez pas ici les charmes d'une douce poésie; la matière que je traite n'est pas susceptible d'agrément, elle ne permet que l'instruction. Et si je suis quelquefois obligé d'emprunter les mots d'une langue étrangère, ce sera la faute du sujet, et non celle du poète : il est des choses qu'on ne peut mieux exprimer que par les termes qui leur ont été primitivement appliqués.

Commencez donc par vous bien pénétrer d'une doctrine de la plus grande importance : vous en retirerez les plus précieux avantages; elle vous conduira, par une route sûre, à la connaissance des décrets du destin, si vous réussissez à la graver profondément dans votre esprit. Lorsque la nature, principe de tout, dépositaire de ce qu'il y a de plus caché, a formé des masses immenses<sup>[2]</sup> qui servissent d'enceinte à l'univers; qu'elle y a placé des astres innombrables qui environnent la terre, partout suspendue au milieu de ce vaste espace; qu'elle a composé un seul corps de ces membres divers, et qu'elle les a unis par les liens d'un ordre constant et immuable; qu'elle a ordonné à l'air, à la terre, au feu et à l'eau de se fournir des aliments réciproques, afin que la concorde régnât entre tant d'agents opposés, que le monde se maintint dans une parfaite harmonie, que tout sans exception fût soumis à l'empire de la raison souveraine, et que toutes les parties de l'univers fussent régies par l'univers même; elle a réglé que la vie et les destinées des hommes dépendraient des signes célestes, qui seraient les arbitres du succès de nos entreprises, de notre vie, de notre réputation; que, sans jamais se lasser, ils fourniraient une carrière éternelle; que, placés au milieu et comme au cœur du ciel, ils auraient un pouvoir souvent supérieur à celui du soleil, de la lune et des planètes, à l'action desquels ils seraient cependant obligés de céder à leur tour. La nature leur a confié la direction des choses humaines, elle a attribué à chacun d'eux un domaine particulier; elle a voulu que la somme de nos destinées fût toujours dépendante d'un seul et même ordre de *sorts*. En effet, tout ce qu'on peut imaginer, tous les travaux, toutes les professions, tous les ails, tous les événements qui peuvent remplir la vie des hommes, la nature les a rassemblés et divisés en autant de classes qu'elle avait placé de signes au ciel : elle a attribué à chaque classe des propriétés et des fonctions

particulières; elle a ainsi distribué autour du ciel toutes les circonstances de la vie de chaque homme dans un ordre tellement réglé, que chaque classe, toujours limitrophe des mêmes classes, ne pût jamais changer de voisinage. Ces douze sorts répondent aux douze signes, non qu'ils soient éternellement assujettis à la même partie du ciel, et que, pour connaître leur action à la naissance de chaque homme, il faille les chercher aux mêmes degrés des mêmes signes : mais, à l'instant de chaque naissance, ils occupent un lieu déterminé, ils passent d'un signe dans un autre, et chacun d'eux les parcourt ainsi successivement tous, de manière qu'aux divers instants de plusieurs naissances successives la forme du ciel se trouve changée, sans qu'il en résulte aucune irrégularité dans les mouvements célestes. Mais dès que la classe des sorts, qui doit occuper le premier rang, a été placée au lieu qui lui convient à l'instant d'une naissance, les autres se succèdent sans interruption, et sont attribués par ordre aux signes suivants. L'ordre dépend de la place du premier sort, les autres suivent jusqu'à ce que le cercle soit complet. Or, suivant que les sept astres errants concourront d'une manière avantageuse ou défavorable avec ces sorts, distribués dans toute l'étendue des signes et arbitres de tous les événements de notre vie, ou selon que la puissance divine combinera leur position avec celle des cercles cardinaux, notre destinée sera douce ou malheureuse, nos entreprises couronnées d'ut, bon ou d'un mauvais succès. Il est nécessaire que j'entre dans un détail raisonné sur ces sorts, que j'en développe la nature et l'objet, afin qu'on puisse en connaître la position dans le ciel, les noms et les propriétés.

Le premier sort a été attribué à la *fortune* ; les astronomes l'ont ainsi nommé, parce qu'il renferme tout ce qui peut contribuer à établir et à soutenir une maison, le nombre d'esclaves et les terres que l'on possédera à la campagne, les palais, les grands édifices que l'on fera construire, pourvu cependant que les étoiles errantes de la voûte céleste favorisent le pronostic. Le sort suivant est celui de la *milice*; dans cette seule classe ou comprend tout ce qui concerne l'art militaire, et tout ce qui doit arriver à ceux qui séjournent dans des villes étrangères. La troisième classe roule sur les *occupations civiles*; c'est une autre espèce de milice : tous les actes entre citoyens y ressortissent; elle

renferme les liens dépendant de la bonne foi, elle forme les amitiés, elle engage à rendre des services trop souvent méconnus, elle fait envisager les précieux avantages d'un caractère doux et complaisant; mais il faut que le ciel en favorise l'activité par un concours heureux de planètes. La nature a placé au quatrième rang tout ce qui concerne les *jugements* et tout ce qui a rapport au barreau: l'avocat, qui fait valoir le talent de la parole; le plaideur, qui fonde ses espérances sur l'éloquence de son défenseur; le jurisconsulte, qui de la tribune développe au peuple les lois établies; qui, après avoir examiné les pièces d'un procès, en annonce l'issue d'un seul de ses regards; qui, dans ses décisions, ne se propose que le triomphe de la vérité. En un mot, tout don de la parole qui se rattache à l'exécution des lois doit être rapporté à cette seule classe, et en éprouvera les influences, mais suivant ce qu'en décideront les astres qui domineront alors. La cinquième classe, appropriée au *mariage*, comprend aussi ceux qui sont unis par les liens de la société et de l'hospitalité, ou par les nœuds d'une tendre amitié. De la sixième classe dépendent les *richesses* et leur conservation : nous y apprenons, d'un côté, quelle sera la quantité des biens dont nous jouirons ; de l'autre, combien de temps nous les posséderons; tout cela étant toujours subordonné à l'action des astres et à leur position dans les temples célestes. Le septième sort est effrayant par les *périls* extrêmes dont il nous menace, si les positions défavorables des planètes concourent à nous les faire essuyer. La huitième classe, celle de la *noblesse*, nous donne les dignités, les honneurs, la réputation, une haute naissance, et le magnifique éclat de la faveur. La neuvième place est assignée au sort incertain des *enfants*, aux inquiétudes paternelles, et généralement à tous les soins qu'on se donne pour les élever. La classe suivante comprend la conduite de la vie; nous y puisons nos mœurs, nous y apprenons quels exemples nous devons à notre *famille*, et dans quel ordre nos esclaves doivent s'acquitter auprès de nous des emplois qui leur sont confiés. Le onzième sort est le plus important de tous; c'est par lui que nous conservons notre vie et nos forces : il préside à la *santé*, les maladies nous épargnent et nous accablent, suivant l'impression que les astres communiquent au monde. C'est ce sort qu'il faut consulter sur le choix des remèdes et sur le temps d'en faire usage; c'est quand il est favorable que les sucs salutaires des plantes doivent le plus

sûrement nous rappeler à la vie. La succession des sorts se termine enfin par celui qui nous fait obtenir l'objet de nos *vœux* il renferme tout ce qui peut contribuer au succès de nos résolutions, et des démarches que l'on fait tant pour soi que pour les siens, soit que, pour réussir, il faille employer les assiduités, recourir même à toute sorte de flatteries; soit qu'on doive tenter, devant les tribunaux, le hasard d'un procès épineux; soit que, porté sur l'aile des vents, on poursuive sur les flots la fortune; soit qu'on désire que la semence confiée à Cérès devienne une riche moisson, et que Bacchus fasse couler de nos cuves des ruisseaux abondants d'un vin délicieux: cette classe nous fera connaître les jours et les instants les plus favorables, à la condition, toujours nécessaire, d'une position heureuse des planètes dans les signes célestes. J'expliquerai plus tard, dans un ordre convenable, les influences bonnes et mauvaises de ces étoiles errantes, lorsque je traiterai de leur efficacité maintenant je considère les objets comme isolés : c'est, je pense, le seul moyen d'éviter la confusion

J'ai donc expliqué dans mes vers les noms et les vertus de tous ces sorts, rangés dans un ordre constant et immuable (les Grecs les nomment *athla*, parce qu'ils renferment tous les événements de la vie humaine, répartis en douze classes) : il me reste à déterminer comment et en quel temps ils se combinent avec les douze signes. En effet, ils n'ont point de place fixe dans le ciel; ils n'occupent pas les mêmes lieux à la naissance de chaque enfant : chacun d'eux, sujet à des déplacements continuels, répond tantôt à un signe, tantôt à un autre, de manière cependant que l'ordre originellement établi entre eux demeure invariable. Si donc vous voulez ne vous pas tromper dans la figure d'une nativité, sur laquelle vous avez à placer chaque sort au signe qui lui convient, cherchez d'abord le lieu que la *fortune* doit occuper dans le ciel. Dès que ce sort sera convenablement placé, vous attribuerez par ordre les autres sorts aux signes suivants, et tous occuperont alors les lieux qui leur appartiennent. Mais, pour ne pas errer comme à l'aventure dans la détermination du lieu de la fortune, voici deux moyens certains de la distinguer. Connaissez bien l'instant de la naissance de l'enfant, et l'état du ciel à cet instant, et placez les planètes aux degrés des signes qu'elles occupaient. Si le

soleil est plus élevé que le cercle cardinal de l'orient et que celui qui plonge les astres sous les eaux, prononcez infailliblement que l'enfant est né pendant le jour. Mais si le soleil, plus bas que les deux cercles qui soutiennent le ciel à droite et à gauche, est dans un des six signes abaissés sous l'horizon, la naissance aura eu lieu durant la nuit. Cette distinction faite avec toute la précision possible, si c'est le jour qui a reçu l'enfant au sortir du sein maternel, comptez combien il se trouve de degrés depuis le soleil jusqu'à la lune, en suivant l'ordre des signes; portez ces degrés dans le même ordre sur le cercle des signes, en partant du cercle de l'orient, que, dans l'exacte division du ciel, nous nommons horoscope : le point du cercle des signes où le nombre s'arrêtera sera le lieu de la fortune. Vous attribuerez consécutivement les autres sorts aux autres signes, en suivant toujours l'ordre de ceux-ci. Mais si la nuit couvrait la terre de ses sombres ailes au moment où l'enfant quitta le sein de sa mère, changez de marche, puisque la nature a changé de face. Consultez alors la lune; elle imite l'éclat de son frère, et la nuit est spécialement soumise à son empire: autant il y a de signes et de degrés entre elle et le soleil, autant il en faut compter en deçà du brillant horoscope, jusqu'au lieu que doit occuper la fortune : les autres sorts seront successivement placés dans l'ordre établi par la nature pour la suite des signes *célestes*.

Vous me ferez peut-être une question qui mérite une attention sérieuse. Comment, à l'instant d'une naissance, déterminera-t-on le point qui, se levant alors, doit être reconnu pour horoscope? Si ce point n'est pas donné avec la plus grande précision, les fondements de notre science s'écroulent, l'ordre établi dans le ciel devient inutile. Tout, en effet, dépend des cercles cardinaux: s'ils sont mal déterminés, vous donnez au ciel une disposition qu'il n'a pas; le point d'où il faut tout compter devient incertain, et ce déplacement en occasionne un dans tous les signes célestes. Mais l'opération nécessaire pour éviter l'erreur est aussi difficile qu'elle est importante, puisqu'il s'agit de représenter le ciel sans cesse emporté par un mouvement circulaire, et parcourant sans interruption tous les signes; de s'assurer qu'on en a saisi la disposition actuelle, de déterminer dans cette vaste étendue la position d'un point indivisible, de reconnaître avec certitude les parties qui sont à l'orient, au

sommet de la voûte céleste, à l'occident; celle enfin qui est descendue au plus bas du ciel.

La méthode ordinaire ne m'est point inconnue: on compte deux heures pour la durée du lever de chaque signe; comme ils sont tous égaux, on suppose qu'ils emploient des temps égaux monter au-dessus de l'horizon. On compte donc les heures écoulées depuis le lever du soleil, et l'on distribue ces heures sur le cercle des signes célestes, jusqu' ce qu'on soit parvenu au moment de la naissance de l'enfant: le point où la somme sera épuisée sera celui qui se lève en ce même moment. Mais le cercle des signes est oblique relativement au mouvement du ciel; d'où il arrive que quelques signes se lèvent très obliquement, tandis que l'ascension des autres est beaucoup plus droite: cette différence dépend de ce que les uns sont plus voisins, les autres plus éloignés de nous. A peine l'écrevisse permet-elle que le jour finisse, à peine l'hiver souffre-t-il qu'il commence : ici le cercle diurne du soleil est aussi court qu'il est long en été : la balance et le bélier nous donnent des jours égaux aux nuits. On voit donc une opposition entre les signes extrêmes et ceux du milieu, entre les plus élevés et ceux qui le sont moins; et la durée de la nuit ne varie pas moins que celle du jour: on remarque seulement que la différence de l'un et de l'autre est la même dans les mois opposés. Pour peu qu'on réfléchisse sur ces variations, sur ces inégalités des jours et des nuits, est-il possible de se persuader que les signes célestes emploient tous le même temps à monter sur l'horizon? Ajoutez à cela que la durée des heures n'est pas la même; celle qui suit est plus ou moins longue que celle qui a précédé puisque les jours sont inégaux, leurs parties doivent être sujettes à la même inégalité, tantôt croître et tantôt décroître. Cependant, quelle que puisse être à chaque instant la disposition du ciel, six signes sont constamment au-dessus de l'horizon, six sont au-dessous. Cela ne peut se concilier avec l'attribution de deux heures au lever de chaque signe, ces heures étant dans leur durée si différentes les unes des autres, et douze d'entre elles formant constamment un jour. Cette correspondance des heures avec les signes paraît d'abord raisonnable : veut-on en faire l'application, on en découvre l'insuffisance.

Vous ne parviendrez jamais à suivre les traces de la vérité, si, après avoir divisé le jour et la nuit en heures égales, vous ne déterminez la durée de ces heures dans les différentes saisons, et si, pour cet effet, vous ne choisissez des heures régulièrement égales, qui puissent servir comme de module pour mesurer et les plus longs jours et les plus courtes nuits. C'est ce qu'on trouve pour la balance, lorsque les nuits commencent à surpasser les jours, ou lorsqu'au cœur du printemps la durée du jour commence à dépasser celle de la nuit. C'est alors seulement que le jour et la nuit, égaux entre eux, contiennent chacun douze heures égales, le soleil parcourant le milieu du ciel. Lorsque cet astre, repoussé dans les signes méridionaux par les glaces de l'hiver, brille dans le huitième degré du capricorne à double forme, le jour, ayant alors la plus courte durée qu'il puisse avoir, ne contient que neuf heures équinoxiales et demie; et la nuit, qui semble oublier qu'elle nous redoit le jour, outre quatorze heures pareilles, contient encore une demi-heure, pour compléter le nombre de vingt-quatre. Ainsi les douze heures qu'on a coutume de compter se trouvent compensées de part et d'autre, et l'on retrouve au total la somme que la nature a prescrite pour la durée d'un jour entier. Les nuits diminuent ensuite et les jours croissent, jusqu'à ce qu'ils subissent une inégalité semblable au signe de la brûlante écrevisse : alors les heures sont les mêmes qu'en hiver, mais en sens contraire; celles du jour égalent en durée celles des nuits d'hiver, et les nuits ne sont pas plus longues que ne l'étaient alors les jours; et cette supériorité alternative dépend des divers lieux que le soleil occupe dans le cercle des signes. La science des astres nous fournit des preuves démonstratives de cette doctrine; je les exposerai dans la suite de cet ouvrage. Telle est donc la mesure des jours et des nuits dans les contrées que le Nil arrose, après avoir été grossi par les torrents dont il reçoit en été les eaux : ce fleuve imite les astres du ciel, en se dégorgeant par sept embouchures dans la mer, dont il fait refluer les flots.

Je vais maintenant expliquer combien chaque signe a de stades,<sup>[3]</sup> et combien il emploie du temps à se lever ou à se coucher. Le sujet est intéressant, et je serai, concis; prêtez-moi une sérieuse attention, si vous ne voulez pas que la vérité vous échappe. Le noble signe du bélier, qui précède tous les autres,

s'approprié quarante stades à son lever, le double de ce nombre à son coucher son lever dure une heure et un tiers; la durée de son coucher est une fois plus longue. Chacun des signes suivants a pour son lever huit stades de plus que celui qui le précède; il en perd huit, lorsqu'il descend sous les ombres glacées de la nuit. Le temps du lever doit être, à chaque signe, augmenté d'un quart d'heure, et de la quinzième partie de ce quart d'heure. Tels sont les accroissements qui ont lieu pour le lever des signes jusqu'à celui de la balance les diminutions sur la durée des couchers suivent la même progression. Quant aux signes qui suivent la balance, il faut renverser l'ordre : les variations sont les mêmes, mais suivant une marche opposée. Autant nous avons compté d'heures et de stades pour que le bélier montât sur l'horizon, autant la balance en emploiera pour descendre au-dessous; et l'espace ou le temps que le bélier met à se coucher est précisément celui qu'il faut attribuer au lever de la balance. Les cinq signes suivants se règlent sur la même marche. Lorsque vous vous serez bien pénétré de ces principes, il vous sera facile de déterminer à chaque instant le point de l'horoscope, puisqu'alors vous connaîtrez le temps qu'il faut attribuer à la durée du lever de chaque signe, et la quantité de signes et de parties de signes qui répond à l'heure proposée, en commençant à compter depuis le degré du signe où est alors le soleil, ainsi que je l'ai expliqué plus haut.

Mais de plus la longueur des jours et des nuits n'est point partout la même; la variation des temps est sujette à différentes lois; l'état du ciel est le même, et la durée des jours est fort inégale. Dans les contrées situées sous la toison du bélier de Phryxus, ou sous les serres du scorpion et les bassins uniformes de la balance, chaque signe emploie constamment deux heures à se lever, parce que toutes les parties du cercle des signes se meuvent dans une direction perpendiculaire à l'horizon, et qu'elles roulent uniformément sur l'axe du monde. Là les jours et les sombres nuits sont toujours dans un parfait accord; l'égalité des temps n'est jamais troublée. Sous tous les signes on a l'automne, sous tous les signes on jouit du printemps, parce que Phébus y parcourt d'un pas égal une même carrière. Dans quelque signe qu'il se trouve, qu'il brûle l'écrevisse de ses feux, ou qu'il soit dans le signe opposé, il n'en résulte

aucune variation. Le cercle des signes s'étend obliquement, si est vrai, sur les trois cercles du milieu du ciel,<sup>[4]</sup> mais toutes ses parties s'élèvent dans des directions uniformes et parallèles, et conservent ces directions tant au-dessus qu'au-dessous de l'horizon; les intervalles de temps entre leurs levers respectifs sont proportionnels à leurs distances réciproques ; et le ciel, exactement divisé, montre et cache uniformément toutes les parties qui le composent. Mais écarterez-vous de cette partie de la terre, et, portant vos pas vers l'un des pôles, avancez sur la convexité de notre globe, auquel la nature a donné dans tous les sens une figure sphérique, et qu'elle a suspendu au centre du monde: à chaque pas que vous ferez en gravissant cette circonférence, montant toujours et descendant en même temps, une partie de la terre se dérobera, une autre s'offrira à votre vue : or cette inclinaison, cette pente de notre globe influera sur la position du ciel, qui s'inclinera pareillement ; les signes qui montaient directement sur l'horizon s'y élèveront obliquement : ce cercle qui les porte, et qui, semblable à un baudrier, entourait également le ciel des deux côtés, prendra une forme moins régulière en apparence. La position en est cependant toujours la même; c'est nous qui avons changé de place. Il doit résulter de là une variation sensible dans les temps, et l'égalité des jours ne peut plus subsister, puisque les signes plus ou moins inclinés suivent maintenant des routes obliques à l'horizon, puisque ces routes sont les unes plus voisines, les autres plus éloignées de nous. La durée de la présence des signes sur l'horizon est proportionnée à leur distance : les plus voisins de nous décrivent de plus grands arcs visibles; les plus éloignés sont plus tôt plongés dans les ombres de la nuit. Plus on approchera des ourses glacées, plus les signes d'hiver se déroberont à la vue, levés à peine, ils descendront déjà sous l'horizon. Si l'on avance plus loin, des signes entiers disparaîtront; et chacun amènera trente nuits consécutives, qui ne seront interrompues par aucun jour. Ainsi la durée des jours décroît peu à peu; ils sont enfin anéantis par la destruction des heures qui les composaient. Les signes lumineux disparaissent par degrés; le temps pendant lequel ils étaient visibles se déroband par parties, ils descendent successivement sous la convexité de la terre; on les chercherait en vain sur l'horizon. Phébus disparaît avec eux, les ténèbres prennent plus de consistance, jusqu'à ce moment où l'année devient

défectueuse par la suppression de plusieurs mois. Si la nature permet à l'homme d'habiter sous le pôle, sous ce sommet du monde, que l'axe glacé soutient et unit par des liens inflexibles, au milieu de neiges éternelles, dans ce climat rigoureux, voisin de la fille de Lycaon, changée en ourse, le ciel lui paraîtra se tenir debout; sa circonférence sera emportée, comme celle de la toupie, par un tournoiement continu: six signes formant un demi-cercle obliquement placé seront perpétuellement sur l'horizon, sous pouvoir jamais cesser d'être visibles; tous leurs points traceront dans le ciel des cercles parallèles à l'horizon. Un seul jour, égal en durée à six mois, répandra pendant la moitié de l'année une lumière non interrompue, parce que le soleil ne se couchera pas tant que son char parcourra les six signes élevés: il paraîtra comme voltiger sans cesse autour de l'axe du monde. Mais dès qu'il commencera à descendre de l'équateur vers les six signes abaissés sous l'horizon, et qu'il promènera ses coursiers dans la partie la moins élevée du cercle des signes, une seule nuit prolongera les ténèbres de ceux qui habitent sous le pôle durant un égal nombre de mois. Car quiconque est placé dans l'axe d'une sphère ne peut jamais voir que la moitié de cette sphère; la partie inférieure lui est nécessairement cachée, parce que ses rayons visuels ne peuvent comprendre toute la sphère, divisée par son renflement même en deux hémisphères. De même, lorsque le soleil se promène dans les six signes inférieurs, il n'est pas possible de le voir si l'un est sous le pôle, jusqu'à ce qu'ayant parcouru ces six signes pendant autant de mois, il revienne au point d'où il était parti, remonte vers les ourses, ramène la lumière, et chasse devant lui les ténèbres. Un seul jour, une seule nuit, séparés par la distinction des deux hémisphères, forment en ce lieu la division de toute l'année.

Nous avons démontré que les jours et les nuits ne sont point égaux partout; nous avons exposé les degrés et les causes de ces inégalités : il nous reste à exposer les moyens de déterminer, pour quelque contrée que ce soit, le nombre d'heures que chaque signe emploie à se lever ou à se coucher, afin qu'on connaisse l'heure précise à laquelle chaque degré de ces signes est au point de l'orient, et que le doute ne nous conduise point à déterminer faussement l'horoscope. Voici une loi générale à laquelle on peut s'arrêter: car

d'assigner des nombres exacts, des temps précis pour chaque lieu, c'est ce que la trop grande différence d'obliquité des mouvements célestes ne peut permettre. Je propose la loi; chacun suivra la route que je vais tracer, fera lui-même l'application, mais me sera redevable de la méthode. En quelque lieu de la terre qu'on se propose de résoudre ce problème, il faut d'abord déterminer le nombre d'heures égales comprises dans la durée du plus long jour et de la plus courte nuit de l'été. La sixième partie du nombre d'heures que contient le plus long jour doit être attribuée au lion, qui se présente au sortir du temple de l'écrevisse. Partagez de même en six la durée de la plus courte nuit, et assignez une de ces parties au temps que le taureau emploie à s'élever à reculons au-dessus de l'horizon. Prenez ensuite la différence entre la durée du lever du taureau, et celle qui aura été assignée au lever du lion de Némée, et partagez-la en trois. A la première de ces deux durées ajoutez successivement un tiers de la différence, et vous aurez d'abord la durée du lever des gémeaux, puis celle de l'écrevisse, enfin celle du lion, qui se trouvera la même que celle qu'on avait obtenue d'abord, en prenant la sixième partie du plus long jour. L'addition consécutive du même tiers donnera la durée du lever de la vierge: Mais il faut remarquer que cette addition doit toujours être faite à la durée entière du lever du signe qui précède immédiatement, de manière que les durées aillent toujours en croissant. Cet accroissement ayant eu lieu jusqu'à la balance, les durées décroîtront ensuite dans la même proportion. Or, autant chaque signe met de temps à monter au-dessus de l'horizon, autant le signe qui lui est diamétralement opposé en doit employer pour se plonger entièrement dans l'ombre. Cette méthode générale du calcul des heures doit aussi s'appliquer à celui des stades que chaque signe parcourt en se levant et en se couchant. Les stades sont au nombre de sept cent vingt. Otez de cette somme une partie proportionnelle à celle que le soleil a réservée sur vingt-quatre heures, pour en former la nuit d'été, lorsqu'un plus haut du ciel il détermine le solstice. Ce qui reste après la soustraction étant divisé en six parties égales, attribuez une de ces parties au signe brûlant du lion; la sixième partie de ce qui a été retranché, comme répondant à la plus courte nuit, sera donnée au taureau. Le nombre de stades dont le lever du lion surpasse celui du taureau, ou la différence du nombre des stades attribués à ces deux signes,

doit être partagée en trois tiers, dont un sers ajouté au nombre du taureau, pour avoir celui des gémeaux. Une pareille augmentation, toujours faite au nombre complet des stades d'un signe, donnera les stades des signes immédiatement suivants, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au point équinoxial de la balance. Il faut alors diminuer dans la même proportion le nombre des stades, jusqu'à ce qu'on ait atteint le bélier. Les accroissements et les diminutions de la durée du coucher de tous les signes sont les mêmes, mais dans un ordre inverse du précédent. Par cette méthode on connaîtra le nombre des stades de chaque signe, et le temps que chacun emploie à se lever. Combinant tout cela avec l'heure courante, on n'aura aucune erreur à craindre dans la détermination du point de l'horoscope, puisqu'on pourra attribuer à chaque signe le temps qui lui convient, en commençant à compter du lieu que le soleil occupe.

Je vais maintenant expliquer d'une manière claire et concise un objet fort important, le progrès de l'accroissement des jours pendant les mois de l'hiver. Cet accroissement, en effet, n'est pas le même sous chacun des trois signes que le soleil parcourt, jusqu'à ce qu'ayant atteint la brillante toison du bélier, il réduise le jour et la nuit sous le joug de la plus parfaite égalité. Il faut d'abord déterminer la durée du jour le plus court et celle de la nuit la plus longue, telles qu'elles nous sont données par le signe du capricorne. La quantité dont la plus longue nuit excédera la nuit moyenne, ou celle dont le jour moyeu surpassera le plus court, doit être divisée en trois, et le tiers de l'excès sera attribué au second signe d'hiver, qui, s'étant approprié cet accroissement, doit excéder d'un demi-tiers le premier signe, et être surpassé lui-même d'une pareille quantité par le troisième. C'est ainsi qu'il faut distribuer l'accroissement des jours [sur les trois signes d'hiver, de manière que l'application de chaque excès à un signe suivant soit toujours faite au nombre entier du signe précédent.] Par exemple, qu'au solstice d'hiver la nuit soit trop longue de trois heures, le capricorne diminuera cet excès d'une demi-heure; le verseau, pour sa part, en retranchera une heure, outre la diminution déjà faite sous le signe précédent enfin les poissons opéreront une réduction nouvelle, égale à la somme des diminutions faites par les deux autres signes; et après, avoir anéanti l'excès

des trois heures, ils remettront au bélier le soin d'ouvrir le printemps par l'égalité du jour et de la nuit. La trop longue durée de la nuit diminue donc d'abord d'une sixième partie; la diminution est double sous le second signe, triple sous le dernier. Ainsi les jours recouvrent ce qui leur manquait; les nuits leur ont restitué les heures qu'elles avaient empiétées sur eux. Après l'équinoxe, elles continuent de céder aux jours une partie de leur durée, mais en suivant une marche inverse. Le bélier diminue la durée de la nuit autant qu'elle avait été déjà diminuée par les poissons; le taureau lui enlève encore une heure, et, pour mettre le comble à tous ces échecs, les gémeaux y ajoutent encore une demi-heure. Ainsi donc entre ces six signes<sup>[5]</sup> l'action du premier est égale à celle du dernier : il faut en dire autant des deux signes qui les touchent immédiatement: enfin cette égalité d'action a pareillement lieu entre les signes du milieu, et ceux-ci contribuent plus que tous les autres à faire varier l'inégalité du jour et de la nuit. Tel est l'ordre suivant lequel les nuits décroissent et les jours augmentent après le solstice d'hiver. Mais quand le soleil atteint le signe de la lente écrevisse, tout change de face; la nuit d'été n'est pas plus longue que le jour d'hiver, et la longue durée du jour égale celle de la nuit de l'autre saison : le jour diminue ensuite, par la même loi qu'il a suivie en augmentant.

Voici une autre méthode pour déterminer le point du cercle des signes qui, s'élevant du sein de l'Océan, commence à reparaître sur l'horizon. Il faut d'abord déterminer l'heure du jour,<sup>[6]</sup> si la nativité est diurne, et multiplier cette heure par quinze, vu qu'à chaque heure il s'élève au-dessus de l'horizon quinze degrés du cercle des signes. Ajoutez au produit le nombre des degrés que le soleil a parcourus dans le signe où il se trouve. De la somme qui en résultera vous attribuerez trente degrés à chaque signe, en commençant par celui où est alors le soleil, et en suivant d'ailleurs l'ordre même des signes où la somme se trouvera épuisée; le degré au delà duquel il ne restera rien à compter sera le signe et le degré qui se lève actuellement. Il faut suivre le même procédé ou travers des feux de la nuit. Lorsque vous aurez déterminé comme auparavant la somme convenable, vous en distribuerez les degrés, trente par trente, sur chaque signe, jusqu'à ce qu'elle soit épuisée: le degré où

la distribution finira sera celui qui vient de naître sur l'horizon avec le corps de l'enfant: l'un et l'autre ont commencé à paraître au même instant de la nuit. C'est par ces méthodes que vous pouvez déterminer entre les signes célestes la partie qui naît à tout instant donné, ou le point ascendant de l'horoscope. Connaissant ainsi avec certitude ce premier point cardinal, vous ne pourrez vous tromper ni sur celui qui occupe le faite de la voûte céleste, ni sur celui de l'occident; et le bas du ciel, qui en est comme le fondement, sera pareillement déterminé. Vous assignerez à chaque partie les propriétés et la classe de sorts qui lui conviennent.

Je vais maintenant donner une idée générale du rapport qui existe entre le temps et les signes célestes. Chaque signe s'approprie des années, des mois, des jours, des heures; et c'est sur ces parties du temps qu'il exerce principalement son énergie. Le soleil, parcourant le cercle des signes, détermine l'année; donc la première année de la vie appartient au signe où est le soleil à l'instant de la naissance, la seconde année au signe suivant, et ainsi de suite, selon l'ordre naturel des signes. La lune, fournissant sa carrière en un mois, règle de même la présidence des mois. Le signe où est l'horoscope prend sous sa protection le premier jour et la première heure; il abandonne les jours et les heures suivantes aux signes qui lui succèdent. C'est la nature qui a voulu que les années, les mois, les jours, les heures même fussent ainsi distribués entre les signes, afin que tous les instants de notre vie fessent dépendants des astres, que la succession des parties de ce temps fût relative à celle des étoiles, et que ces parties acquissent par cette combinaison l'énergie de tous les signes successifs. De cet ordre naît la vicissitude étonnante des choses de ce monde, cet enchaînement de biens et de maux, cette alternative de larmes et de plaisir, cette inconstance de la fortune, qui semble ne tenir à rien, tant elle est sujette à varier, qui enfin ne se fixe nulle part les révolutions continuelles : que ses caprices nous font essuyer lui ont fait, avec raison, perdre tout crédit. Une année ne ressemble point à une année, un mois diffère d'un autre mois, le jour succède au jour et n'est jamais le même, une heure enfin n'est pas semblable à l'heure qui l'a précédée. C'est que les parties du temps qui composent la durée de cette courte vie

s'approprient différents signes, aux impulsions desquels elles sont obligées d'obéir en conséquence elles nous communiquent des forces, et nous menacent d'accidents analogues aux propriétés des astres qui nous dominent successivement.

Comme on commence à compter les heures du jour lorsque le soleil est au cercle de l'orient, quelques astronomes ont pensé que ces supputations de temps correspondants aux signes devaient pareillement commencer par ce même cercle; que de ce seul et unique point devait partir la distribution des années, des mois, des jours et des heures, entre le signe ascendant et ceux qui le suivent. En effet, disent-ils, quoique toutes ces périodes aient une même origine, elles ne marcheront pas toujours de front; les unes s'achèvent plus promptement, les autres ont une plus longue durée un signe est rencontré deux fois en un jour par la même heure, et une fois en un mois par le même jour; un seul mois peut lui correspondre dans le cours d'une année; enfin la période des années n'est complète qu'après douze révolutions du soleil. Il est difficile que tout cela se combine de manière que l'année et le mois appartiennent au même signe. [Il arrivera de là que, l'année appartenant à un signe heureux,] le mois sera dominé par un signe fâcheux : si le mois est gouverné par un signe favorable, le jour sera présidé par un signe pernicieux; le jour ne promet que du bonheur, mais il contiendra des heures funestes. C'est ainsi qu'on ne peut trouver un rapport constant entre les signes et les années, les années et les mois, les mois et les jours, les jours et toutes les heures qui les composent. De ces parties du temps, les unes s'écoulent plus vite, les autres plus lentement. Le temps que l'on désire manque à ceux-ci, se présente à ceux-là; il arrive, il disparaît alternativement; il fait place à un autre temps Il est soumis à des variations journalières et perpétuelles.

Nous avons traité des différents rapports qu'on pouvait observer entre les parties du temps et les divers événements de la vie; j'ai montré à quel signe il fallait rapporter les années, les mois, les jours et les heures. L'objet qui doit maintenant nous occuper roulera sur la durée totale de la vie, et sur le nombre d'années que promet chaque signe. Faites attention à cette doctrine, et tenez

un compte exact du nombre d'années attribué à chaque signe, si vous voulez déterminer par les astres quel sera le ternie de la vie. Le bélier donne dix ans, et une onzième année diminuée d'un tiers. A cette durée, taureau céleste, vous ajoutez deux ans: mais autant vous l'emportez sur le bélier, autant les gémeaux l'emportent sur vous. Quant à vous, écrevisse du ciel, vous prolongez la vie jusqu'à deux fois huit ans et deux tiers. Mais vous, lion de Némée, vous doublez le nombre neuf et vous lui ajoutez huit mois. Erigone à deux fois dix ans joint deux tiers d'année. La balance accorde à la durée de la vie autant d'années que la vierge. La libéralité du scorpion est la même que celle du lion. Le sagittaire règle la sienne sur celle de l'écrevisse. Pour vous, ô capricorne, vous donneriez trois fois cinq ans de vie, si l'on ajoutait quatre mois à ce que vous promettez. Le verseau, après avoir triplé quatre ans, ajoutera encore huit mois. Les poissons et le bélier sont voisins, leurs forces sont égales; ils procureront deux lustres et huit mois entiers de vie.

Mais, pour connaître la durée de la vie des hommes, il ne suffit pas de savoir combien d'années sont promises par chaque signe céleste : les maisons, les parties du ciel ont aussi leurs fonctions dans ce pronostic; elles ajoutent des années à la vie, avec des restrictions cependant, relatives aux lieux qu'occupent alors les étoiles errantes. Mais pour le moment je ne parlerai que de l'énergie des temples célestes; je traiterai ailleurs en détail des autres circonstances, et des effets que leurs combinaisons produisent. Lorsque l'on aura commencé par bien établir les fondements de ces opérations, l'on n'aura plus à craindre le désordre que pourrait occasionner le mélange des différentes parties qui viendraient cc croiser. Si la lune est favorablement placée dans la première maison,<sup>[7]</sup> dans cette maison cardinale qui rend le ciel à la terre, et qu'à l'heure de la naissance de l'enfant elle renaisse elle-même à l'orient, huit fois dix années, moins deux ans, constitueront la durée de la vie. Il faut retrancher trois ans de cette durée, si la lune est au haut du ciel.<sup>[8]</sup> La seule maison occidentale<sup>[9]</sup> donnerait libéralement à l'enfant nouveau-né quatre-vingts ans de vie, s'il ne manquait une olympiade<sup>[10]</sup> à ce nombre. Le bas du ciel, maison fondamentale<sup>[11]</sup> de l'univers, s'approprie deux fois trente ans,

avec un surcroît de deux fois six mois. La maison qui forme l'angle le plus à droite du premier trigone<sup>[12]</sup> accorde soixante ans, augmentés de deux fois quatre; et celle qui occupe la gauche de ce même trigone,<sup>[13]</sup> et qui suit les trois temples dont il se compose, ajoute trois ans au double de trente. La maison qui se trouve à la troisième place au-dessus du cercle de l'orient,<sup>[14]</sup> et qui est contiguë au haut du ciel, retranche trois de trois fois vingt ans. Celle qui est abaissée d'autant au-dessous du même cercle<sup>[15]</sup> borne sa bienfaisance à cinquante hivers. La maison immédiatement placée sous l'horoscope<sup>[16]</sup> détermine pour la durée de la vie quatre fois dix révolutions du soleil, y ajoute deux autres révolutions, et ne permet pas d'aller au delà. Mais celle qui précède la maison cardinale de l'orient<sup>[17]</sup> accordera seulement vingt-trois ans de vie à l'enfant; il sera enlevé dans la fleur de la jeunesse, ayant à peine commencé à en goûter les douceurs. Le temple qui est au-dessus de l'occident<sup>[18]</sup> bornera la vie à dix ans, augmentés de trois années; celui qui est au dessous<sup>[19]</sup> sera funeste à l'enfant; une mort prématurée terminera ses jours après douze années de vie.

Il faut surtout graver profondément dans sa mémoire quelle est l'activité de ces signes qui, opposés les uns aux autres, divisent le ciel en quatre parties égales. On les appelle *tropiques*, parce que c'est sur eux que roulent les quatre saisons de l'année; ils en désunissent les nœuds, ils font prendre au ciel une disposition nouvelle, en faisant varier les parties fondamentales qui le soutiennent; ils amènent avec eux un nouvel ordre de travaux; la nature change de face.

L'écrevisse lance ses feux du sommet de la zone brûlante de l'été; elle nous procure les plus longs jours; ils décroissent, mais très peu, et ce qui est retranché de la durée du jour est ajouté à celle de la nuit; la somme de l'un et de l'autre reste constamment la même. Alors le moissonneur s'empresse de séparer le grain de la tige fragile qui le soutenait ; on se livre à différents exercices du corps, à toute espèce de jeux gymniques : la mer attiédie entretient ses eaux dans un calme favorable. D'un autre côté, Mars déploie l'étendard sanglant de la guerre; les glaces ne servent plus de rempart à la

Scythie; la Germanie, n'étant plus défendue par ses marais desséchés, cherche des contrées où elle ne puisse être attaquée; le Nil enflé inonde les plaines. Tel est l'état de la nature, lorsque Phébus ayant atteint l'écrevisse, y forme le solstice, et roule dans la partie la plus élevée de l'Olympe.

Le capricorne, dans la partie opposée, préside à l'hiver engourdi : sous lui, les jours sont les plus courts et les nuits les plus longues de l'année; le jour croit cependant, et la longueur de la nuit diminue; il compense sur la durée de l'année ce qu'il retranche sur la durée de l'autre. Dans cette saison, le froid durcit nos campagnes, la mer est interdite, les camps sont silencieux; les rochers, couverts de frimas, ne peuvent supporter la rigueur de l'hiver; et la nature, sans action, languit dans l'inertie.

Les deux signes qui égalent le jour à la nuit produisent des effets assez analogues entre eux, et se ressemblent par leur efficacité. Le bélier arrête le soleil au milieu de la carrière que cet astre parcourt pour regagner l'écrevisse : il divise le ciel de manière à ce qu'une parfaite harmonie règne entre le temps de la lumière et celui des ténèbres. Il change la face de la nature: comme, durant l'hiver, le jour a toujours été moindre que la nuit, il lui ordonne de prendre le dessus, et à la nuit de plier sous le jour, jusqu'à ce que l'un et l'autre aient atteint le signe de l'ardente écrevisse. Alors la mer commence à calmer ses flots soulevés; la terre, ouvrant son sein, ose produire toutes sortes de fleurs; les troupeaux, les oiseaux de toute espèce, épars dans les riches campagnes, y goûtent les plaisirs de l'amour, et se hâtent de se reproduire; la forêt retentit d'harmonieux concerts, et les feuilles verdoyantes renaissent de toutes parts : tant la nature a retrouvé de forces, au sortir de son engourdissement !

A l'opposite du bélier brille la balance, qui a des propriétés semblables, et réunit la nuit et le jour par les liens de l'égalité. Mais à ce changement de saison, c'est la nuit qui, précédemment plus courte que le jour, commence à prendre le dessus; et elle le conserve jusqu'au commencement de l'hiver. Dans cette saison, Bacchus se détache de l'ormeau fatigué; nos cuves voient

écumer la liqueur précieuse exprimée du raisin; on confie les dons de Cérés aux sillons; le sein de la terre, ouvert par la douce température de l'automne, est disposé à les recevoir.

Ces quatre signes sont de la plus grande importance en astronomie; comme ils changent les saisons, ils déterminent aussi des vicissitudes surprenantes dans le cours des choses humaines rien ne peut alors demeurer dans l'état antérieur. Mais ces révolutions et ces changements de saisons n'appartiennent pas à la totalité de ces signes, à toutes les parties qui les composent. Lorsque le bélier et la balance nous ramènent le printemps et l'automne, il n'y a, sous chacun de ces signes, qu'un seul jour égal à une seule nuit. De même il n'y a qu'un seul plus long jour sous le signe de l'écrevisse, et sous celui du capricorne une seule nuit égale à ce plus long jour. Les jours et les nuits qui suivent ont déjà reçu quelque accroissement ou subi quelque diminution. Il n'y a donc, dans les signes tropiques, qu'un seul degré à considérer, degré capable de changer la face de la nature, d'opérer la succession des saisons, de rendre nos démarches inutiles, de faire échouer nos projets, de faire attirer des circonstances tantôt contraires, tantôt favorables à nos desseins. Cette énergie est attribuée par quelques astronomes<sup>[20]</sup> au huitième, par d'autres<sup>[21]</sup> au dixième degré des signes. Il en est même<sup>[22]</sup> qui pensent que le premier degré est le véritable siège du changement des saisons, et de toutes les vicissitudes qui en sont la suite.

<sup>[1]</sup> Alexandre le Grand.

<sup>[2]</sup> Les signes et les constellations célestes.

<sup>[3]</sup> Le stade, dans la doctrine de Manilius, est un arc de l'écliptique, qui emploie deux minutes de temps à monter au-dessus de l'horizon ou à descendre au-dessous.

<sup>[4]</sup> L'équateur et les deux tropiques.

<sup>[5]</sup> Les six signes depuis le capricorne jusqu'aux gémeaux.

<sup>[6]</sup> C'est-à-dire, le nombre d'heures écoulées depuis le lever précédent du soleil.

<sup>[7]</sup> C'est-à-dire, si son influence n'est pas contrariée par un aspect malin de quelque autre planète, ou par une position défavorable du sort de la fortune, ou de quelque autre sort.

<sup>[8]</sup> Dans la dixième maison.

<sup>[9]</sup> La septième maison.

<sup>[10]</sup> Quatre ans.

<sup>[11]</sup> La quatrième maison.

<sup>[12]</sup> C'est celle qui précède le haut du ciel, ou la neuvième.

<sup>[13]</sup> La cinquième maison.

<sup>[14]</sup> La onzième.

<sup>[15]</sup> La troisième.

<sup>[16]</sup> La seconde.

[\[17\]](#) La douzième.

[\[18\]](#) La huitième.

[\[19\]](#) La sixième.

[\[20\]](#) C'était le sentiment des Chaldéens.

[\[21\]](#) On ne connaît plus personne qui ait été de cet avis.

[\[22\]](#) Les Egyptiens, Hipparque, Ptolémée, et généralement tous ceux qui sont venus depuis.

## NOTES DU LIVRE III.

v. 66. Fati ratio... Les sorts sont au nombre de douze, ainsi que les maisons célestes. D'ailleurs les astrologues mettent une grande différence entre l'énergie des uns et des autres. Celle des maisons s'étend principalement sur tout ce qui est intérieur en quelque sorte à l'homme, sur sa naissance, le cours de sa vie, les bonnes ou les mauvaises qualités de son âme, sa santé, ses maladies, sa mort, etc. Les sorts, au contraire, exercent leur action sur ce qui nous est extérieur, sur les richesses, sur les voyages, sur les amis, sur les esclaves, sur les enfants, sur les périls, etc. De plus, les maisons ont toujours une place fixe : l'horoscope, qui est la première, ne quitte pas l'orient: la fortune, premier sort, se trouve indifféremment à l'orient, à l'occident, au plus haut, au plus bas du ciel, comme on le verra par la suite. Au reste, les douze signes du zodiaque, les douze maisons célestes dont il a été parlé vers la fin du livre précédent, et les douze sorts dont il s'agit maintenant, ont chacun leur influence propre et déterminée quant à son objet mais, suivant la doctrine des astrologues, l'application bonne ou mauvaise de ces influences dépend de la position favorable ou défavorable des planètes dans les signes, dans les maisons, dans les sorts. Cette énergie même des planètes est diversifiée en mille manières par leurs aspects réciproques, trine, quadrat, sextil,

d'opposition, de conjonction. Manilius promet souvent de traiter de ces objets : il ne l'a pas fait, ou ce qu'il en a dit est perdu. Le mal n'est pas grand, quant au fond de la doctrine : mais cette doctrine aurait été entrecoupée de descriptions et d'épisodes, que nous ne pouvons trop regretter.

v. 102. [Athla vocant Graii.](#) *Athla* signifie *travaux, combats, prix des travaux, lice*, etc. Manilius est le seul d'entre les Latins qui se soit servi de ce terme : il en a donné lui-même, vers 67, 68, 69, la définition la plus claire qu'on puisse désirer. On croit communément que par ce terme Manilius a voulu faire allusion aux douze travaux d'Hercule. Nous avons donné à ces *athla* le nom de *sorts*; on aurait pu les désigner aussi par ceux de *lois, chances*, etc.

v. 170. [Duplici... ratione.](#) Ces deux moyens, dans le fond, reviennent au même. Soit le soleil en 11 degrés 49 minutes du taureau, la lune en 26 degrés 31 minutes de la vierge, et que l'horoscope, ou le point de l'écliptique qui se lève, soit le 21<sup>e</sup> degré des gémeaux. De 11 degrés 49 minutes du taureau, lieu du soleil, jusqu'à 26 degrés 31 minutes de la vierge, lieu de la lune, il y a 134 degrés 42 minutes. Comptez 134 degrés 42 minutes sur l'écliptique, en partant du 21<sup>e</sup> degré des gémeaux, lieu de l'horoscope, la distribution se terminera sur 5 degrés 42 minutes du scorpion; c'est le lieu de la fortune; les 30 degrés suivants constitueront le premier sort. Cette nativité est diurne ; supposons la nocturne. Du lieu de la lune à celui de soleil il y a 225 degrés 18 minutes. Portez ces 225 degrés 18 minutes sur l'écliptique, contre l'ordre des signes, en commençant la distribution au 21<sup>e</sup> degré des gémeaux, lieu de l'horoscope :

elle donnera comme auparavant le lieu de la fortune en 5 degrés 42 minutes du scorpion.

v. 223 .*Signum dicatur oriri*. On pourrait traduire moins littéralement, mais plus clairement : Comptes les heures écoulées depuis le lever du soleil jusqu'au moment de la naissance de l'enfant, et réduisez-les en degrés, à raison de quinze degrés par heure, Distribuez ces degrés sur le cercle des signes, en commençant au point où est alors le soleil, et en suivant l'ordre des signes; le point où finira la distribution sera celui de l'horoscope.

v. 337. *Adde quod*. Les anciens divisaient constamment le jour en douze heures, et la nuit pareillement en douze heures ; donc leurs heures ne pouvaient être égales que sous l'équateur.

v. 243. *Cum spatium non sit*. Si le jour et la nuit, pris ici pour le temps que le soleil est au-dessus ou au-dessous de l'horizon, sont dans toutes les saisons de l'année divisés l'un et l'autre en douze heures, il est manifeste que les heures du jour seront beaucoup plus longues en été qu'en hiver : ce sera le contraire pour les heures de la nuit. Cette inégalité est d'autant plus sensible, qu'on s'écarte plus de la ligne équinoxiale, sous laquelle les jours et les nuits ont une égalité constante, comme Manilius le remarquera dans la suite. Au temps des équinoxes, les jours sont partout égaux aux nuits. Plus on s'écarte des équinoxes, plus les heures du jour et de la nuit deviennent inégales. Or des heures inégales ne peuvent être une mesure constante et non équivoque de quelque durée que ce puisse être.

v. 273. *Per septem fauces*... L'exemple rapporté par Manilius convient à Cnide, patrie d'Eudoxe, et non aux bouches du Nil. Le plus long jour à Alexandrie n'est que de quatorze heures, abstraction faite de la réfraction, que les anciens ne connaissaient pas; et la plus courte nuit est de dix heures. Mais il ne faut pas exiger d'un poète une si grande précision. Manilius, d'une part, copiait Eudoxe; de l'autre, il ne voulait pas laisser échapper l'occasion de comparer les sept bouches du Nil aux sept planètes.

V. 285. *Ad libræ sidus*. Ceci doit s'entendre jusqu'à la balance exclusivement; car la durée du lever et du coucher de la balance est bien précisément la même que celle du lever et du coucher de la vierge. Il en est de même du bélier à l'égard des poissons. Au reste, tous ces préceptes de Manilius sont simples, mais ils ne donnent que des à peu près.

v. 304. *Chelarumque fides*. Le scorpion avait primitivement soixante degrés d'étendue et composait deux signes, dont le premier était nommé *chelæ*, ou les serres: on lui a depuis substitué la balance; mais on a continué de le désigner souvent par l'ancien terme, *chelæ*. Ainsi les serres du scorpion et la balance ne sont qu'un même signe.

v. 305. *Binas per horas*. Cela n'est pas de la plus grande précision. Même sous la ligne, les signes voisins des points équinoxiaux mettent moins de deux heures à se lever; au contraire, ceux qui sont dans le voisinage des points solsticiaux en mettent davantage. Mais la différence n'est pas si sensible que sous les hautes latitudes.

V. 318. *Ac bene diviso mundus.* Les astronomes distinguent trois sortes de sphères, ou plutôt trois différentes positions de la sphère: la droite, l'oblique et la parallèle. Ces dénominations sont relatives à la différente position respective de l'horizon et de l'équateur. Sous la ligne équinoxiale, l'équateur et tous les cercles qui lui sont parallèles s'élèvent et s'abaissent perpendiculairement, ou à angles droits, au-dessus et au-dessous du plan de l'horizon, qui les coupe tous en deux parties égales. Ceux qui habitent sous cette ligne sont dits avoir la sphère *droite*: c'est cette position dais sphère que Manilius décrit depuis le v. 303 jusqu'au v. 318. Le v. 319 et les suivants, jusqu'au v. 351, contiennent la description de la sphère *oblique*; c'est celle sous laquelle le plan de l'horizon coupe obliquement les cercles parallèles à l'équateur, et les divise en deux parties inégales. Cette inégalité est d'autant plus grande, qu'on s'éloigne plus de l'équateur. Quelques-uns de ces cercles même n'atteignent pas l'horizon, et restent perpétuellement au-dessus ou au-dessous du plan de ce cercle. Enfin, sous les pôles mêmes on aurait la sphère *parallèle*, c'est-à-dire que l'équateur étant confondu avec l'horizon, tous les cercles parallèles à l'équateur seraient aussi parallèles à l'horizon : tous leurs points resteraient perpétuellement ou au-dessus ou au-dessous du plan de ce cercle. Manilius décrit les propriétés de la sphère parallèle depuis le v. 352 jusqu'au v. 380.

v. 372. *Neque enim circumvenit illum.* Manilius suppose un axe; donc il suppose la sphère roulant sur cet axe. L'œil étant dans l'axe ne peut jamais voir que le même hémisphère. Si l'œil était hors de l'axe l'hémisphère visible

varierait; l'œil verrait, successivement, plus de la moitié de la sphère : il la verrait même toute entière, s'il était placé dans le plan de l'équateur de cette sphère.

v. 409. Usque ad chelas. Jusqu'à la balance exclusivement. La durée du lever de la balance est égale à celle du lever de la vierge, comme celle du bélier est égale à celle des poissons, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Pour éclaircir tout ceci par un exemple, voyons combien le lever et le coucher des signes doit durer à Paris, suivant la doctrine de Manilius. Le plus long jour d'été est de 16 heures, et la plus courte nuit de 8. La sixième partie de 12 heures est 2 heures 40 minutes, et la sixième partie de 8 heures est une heure 20 minutes : donc la durée du lever du lion est de 2 heures 45 minutes, et celle du lever de du taureau de 1 heure 20 minutes. La différence entre ces deux durées est de 1 heure 20 minutes, dont le tiers est 26 minutes  $\frac{2}{3}$  : donc la durée du lever des gémeaux excédera celle du taureau de 20 minutes  $\frac{2}{3}$ . Un excès semblable donnera la durée du lever de l'écrevisse, du lion et de la vierge, si on l'ajoute successivement à la durés du signe immédiatement précédent ; et par une marche semblable on aura l'excès de la durée du lever du taureau sur celle du bélier. Cette durée sera donc de 52 minutes  $\frac{2}{3}$  pour le bélier, de 1 heure 20 minutes pour le taureau, de & heure 46 minutes  $\frac{2}{3}$  pour les gémeaux, de 2 heures 13 minutes  $\frac{1}{3}$  pour l'écrevisse, de 2 heures 40 minutes pour le lion, de 3 heures 6 minutes  $\frac{2}{3}$  pour la vierge et pour la balance. Après la balance, on suit la même marche, mais en rétrogradant; c'est-à-dire que la

durée des levers diminue, de la balance aux poissons, dans la même proportion qu'elle avait augmenté du bélier à la vierge: le lever du scorpion dure autant que celui du lion, celui du sagittaire autant que celui de l'écrevisse, et ainsi des autres. La durée du coucher est égale à la durée du lever de chaque signe diamétralement opposé. Le bélier met autant de temps à se coucher que la balance à se lever: le coucher du taureau dure autant que le lever du scorpion, etc. Telle est la doctrine de Manilius : on conçoit qu'une telle méthode, quelque ingénieuse qu'elle puisse paraître, ne peut donner que des approximations plus ou moins grossières. Dans la réalité, le lever du bélier dure à Paris 58 minutes; celui du taureau, 1 heure 14 minutes; celui des gémeaux, 1 heure 49 minutes; celui de l'écrevisse, 2 heures 28 minutes; celui du lion, 2 heures 45 minutes; et celui de la vierge, 2 heures 45 mn.

v. 449. [\*Vincatur et ipsum Extremo\*](#). Ainsi à Paris l'excès de la plus longue nuit sur la nuit moyenne est de 4 heures, dont le tiers est une heure vingt minutes : la durée de la nuit sera diminuée d'une heure vingt minutes par le verseau, second signe d'hiver; de quarante minutes par le capricorne, premier signe; et de deux heures pour les poissons, troisième signe de la même saison. Ce n'est encore ici qu'une approximation.

v. 480. [\*Redditur orbi\*](#). La méthode que propose ici Manilius est bien précisément la même que celle qu'il a proposée ci-dessus, v. 217 et suiv., et qu'il a ensuite victorieusement réfutée. Scaliger a fait cette remarque avant nous.

v. 547. *Si fortuna*... Tout ceci met les astrologues fort au large; ils auront prédit à quelqu'un une année fort heureuse, et cependant elle sera traversée par un événement des plus funestes : c'est que l'activité favorable de l'année aura été anéantie par l'influence pernicieuse du mois, du jour ou de l'heure; ou c'est qu'au lieu de commencer les supputations par l'horoscope, on les aura fait partir du soleil ou de la lune, etc.

#### LIVRE IV.

Pourquoi consumons-nous en tant de vains projets tous les moments de notre vie ? Tourmentés sans cesse par la crainte ou par d'aveugles désirs, en proie à des passions inquiètes qui hâtent notre vieillesse, nous cherchons le bonheur, et nous suivons une route qui nous en éloigne : nos vœux immodérés nous empêchent d'être heureux : nous nous proposons toujours de vivre, et nous ne vivons jamais. Plus on accumule de richesses, et plus on est réellement pauvre : ce que l'on a ne touche point ; on se porte tout entier vers ce que l'on n'a pas. La nature se contente de peu : pourquoi, par d'insatiables désirs, nous précipitons-nous vers notre ruine? L'opulence nous inspire l'amour du luxe ; le luxe conduit à des moyens illégitimes de s'enrichir; et l'unique fruit de nos richesses est de les prodiguer en de folles dépenses. O hommes, renoncez à ces soins inutiles, à ces inquiétudes superflues; cessez de murmurer en vain contre les décrets du ciel. Le destin règle tout, tout est soumis à ses lois immuables; tous les événements sont irrévocablement liés aux temps qui doivent les produire. L'instant qui nous voit naître a déterminé celui de notre mort; notre fin dépend du premier moment de notre existence. De ce même principe découlent les richesses, les dignités, souvent même la pauvreté, les succès dans les arts, les mœurs, les défauts, les malheurs, la perte ou l'augmentation des biens. Ce que le destin nous prépare ne peut nous

manquer ; nous n'acquerrons jamais ce qu'il nous refuse. En vain essaierions-nous de prévenir par nos désirs les faveurs ou les menaces de la fortune : il faut que chacun se soumette au sort qui lui est réservé. Et si le destin ne disposait pas souverainement de la vie et de la mort, Énée aurait-il survécu à l'embrassement de Troie ? Cette ville, ne subsistant plus que dans un seul homme, se se-rai-elle relevée de ses cendres, victorieuse et triomphante? Une louve se serait-elle présentée pour allaiter deux enfants exposés? Quelques pauvres cabanes auraient-elles été le berceau de Rome? Des pâtres réunis auraient-ils converti leurs viles chaumières en ces forteresses qui défendent le mont Capitolin ; et Jupiter se serait-il restreint à habiter le Capitole, pour en faire la capitale de l'univers? Une nation vaincue serait-elle devenue victorieuse du monde entier ? Mucius, après avoir éteint le feu sacré sous les flots de sang qui sortaient de sa plaie, serait-il rentré triomphant dans Rome ? Horace seul eût-il défendu le passage d'un pont et les approches de la ville contre une armée entière? Une jeune Romaine<sup>[1]</sup> eût-elle osé violer un traité? Trois frères auraient-ils succombé sous le courage d'un seul? Jamais armée ne remporta une victoire aussi importante; le salut de Rome dépendait d'un homme ; sans lui cette ville, destinée à être reine de l'univers, passait sous le joug. Rappellerai-je ici la journée de Cannes; l'ennemi sous nos murs; Varron, grand dans sa fuite, parce qu'il croit qu'il est possible de vivre même après la déroute de Thrasimène ; Fabius, célèbre par sa sage lenteur ; la fière Carthage vaincue et soumise à nos lois ; [Annibal, que nous espérions charger de chaînes, ne s'y déroband que par une mort volontaire ; juste punition de la fuite qui l'avait soustrait à notre joug?] Joignez à cela les guerres soutenues contre l'Italie, Rome armée contre ses alliés : ajoutez-y les guerres civiles, Marius surpassant Cinna, César l'emportant sur Marius ; ce même Marius passant de six consulats à l'exil, et de l'exil à un septième consulat, réfugié sur les ruines de Carthage, qui lui offrent un tableau fidèle de son propre désastre, et ne sortant de ces décombres que pour recouvrer le pouvoir souverain. La fortune seule n'aurait pu frapper ces coups, si le destin ne l'avait décrété. Quelle apparence, ô grand Pompée, qu'après vos victoires sur Mithridate, après avoir rétabli la sûreté des mers, après trois triomphes mérités aux extrémités du monde, lorsque, pour être grand, il suffisait d'un de vos regards, on dût vous

voir périr sur les bords du Nil, et que, pour votre bûcher funéraire, il fallût employer les misérables débris d'une barque échouée? Quelle autre cause que l'ordre du destin eût pu produire cette étonnante révolution? Ce héros même, descendu des cieux où il est remonté, ce héros, qui, après avoir par ses victoires terminé les guerres civiles, s'occupait du soin de protéger les droits du sénat, ne put éviter le triste sort qui lui avait été si souvent prédit. Le sénat entier était présent : César tenait à la main l'avis de la conspiration et la liste des conjurés; il effaça leurs noms de son sang : il fallait que l'arrêt du destin eût son entier effet. Rappellerai-je tant de villes détruites et de rois renversés du trône ; Crésus mourant sur un bûcher ; le corps de Priam séparé de sa tête et abandonné sur le rivage, sans que Troie embrasée puisse lui tenir lieu du bûcher funéraire ; la puissance de Xerxès éprouvant un naufrage plus grand que l'immensité même de la mer; le fils d'une esclave,<sup>[2]</sup> devenu roi des Romains ; le feu sacré sauvé d'un incendie qui consume un temple, mais respecte la piété d'un seul homme?<sup>[3]</sup> Combien de personnes, jouissant d'une santé robuste, sont surprises par une mort imprévue? Combien d'autres échappent à une mort prochaine, qui semble se fuir elle-même, et s'écarter du bûcher déjà prêt? Quelques-uns même sont sortis vivants de la tombe où ils étaient ensevelis : ceux-ci ont eu en quelque sorte une double vie ; ceux-là peuvent dire à peine qu'ils aient joui d'une seule. Une infirmité légère conduit au tombeau ; on réchappe d'une maladie dangereuse : tout l'art du médecin échoue, le raisonnement devient inutile ; le soin qu'on prend du malade a de pernicioeux effets, la négligence a d'heureuses suites ; souvent, au contraire, le délai entraîne de fâcheuses conséquences. La nourriture la plus saine devient nuisible, et les poisons rappellent à la vie. Les enfants dégénèrent de leurs ancêtres, ils les surpassent quelquefois ; d'autres fois ils les égalent. La fortune oublie celui-ci; elle comble celui-là de ses faveurs. L'un, aveuglé par l'amour, brave la fureur des flots, il sera la cause du désastre de Troie; l'autre sera destiné à dicter des lois. D'autre part je vois des fils assassiner leur père, des pères égorger leurs enfants, des frères armés contre leurs frères, et se baignant dans leur sang. Ces forfaits doivent-ils être attribués aux hommes? Non, mais au destin qui les entraîne, qui les force à se punir, à se déchirer eux-mêmes. Si tous les siècles ne produisent point des Décus, des Camille, un

Caton qui, vaincu, garde un cœur invincible; ce n'est pas que le germe de ces héros n'existe point dans la nature ; mais la loi du destin s'oppose à leur production. Ce n'est point la pauvreté qui décide de la brièveté de la vie; de longs et heureux jours ne s'achètent pas avec des richesses immenses : la fortune se plaît à faire sortir la mort et le deuil du palais le plus somptueux, elle dresse le bûcher des souverains, elle leur ordonne de mourir. Quelle autorité que celle qui commande aux rois mêmes! Bien plus, la vertu est souvent malheureuse, tandis que le crime prospère; des démarches inconsidérées réussissent où la prudence échoue : la fortune ne pèse rien, elle est sans égards pour le mérite : toujours inconstante, elle erre çà et là, et ne reconnaît d'autre règle que ses caprices. C'est qu'il est un autre pouvoir plus fort qui nous gouverne, qui nous subjugue, qui nous force d'obéir à ses lois, qui, donnant la naissance aux hommes, détermine en même temps la durée de leur vie et les vicissitudes de leur fortune. Il produit souvent un bizarre assemblage de membres humains et de membres d'animaux bruts : la cause de ce monstrueux mélange n'est pas dans les principes de la génération : qu'y a-t-il de commun entre nous et les bêtes? et peut-on dire qu'une telle production soit la juste peine d'un coupable adultère? C'est le ciel même qui produit ces formes étranges; de telles difformités sont l'œuvre des astres. [Enfin comment pourrait-on développer les lois du destin, si elles n'existaient pas ? comment prédirait-on avec certitude le temps et les circonstances des événements futurs?]

Ne concluez cependant pas que nous ouvrons la porte au crime, ou que nous privons la vertu des récompenses qui lui sont dues. En effet, ferons-nous servir les plantes vénéneuses à notre nourriture, parce que leur production n'est pas un effet de notre libre volonté, mais une suite nécessaire de la qualité de leur semence? Userons-nous moins volontiers des aliments sains et agréables, parce que c'est la nature, et non un libre choix, qui les a produits? De même nous devons d'autant plus estimer la vertu, qu'elle est un don de la bonté du ciel ; et d'autant plus haïr les scélérats, qu'ils ne sont nés que pour commettre des crimes, et les expier par de justes supplices. Le crime est toujours crime, quelle que soit son origine : si le destin y pousse un malheureux, il a aussi

déterminé qu'il en subirait le châtement. Ceci bien établi, il me reste à exposer avec ordre par quels degrés celui qui veut prévoir les événements futurs peut s'élever à la connaissance de la vertu et des propriétés des astres.

Je vais d'abord parler des mœurs, des affections, des inclinations, des professions vers lesquelles nous entraînent les signes célestes. Le bélier, dont la riche toison produit une laine abondante, espère toujours en réparer la perte ; toujours placé entre une fortune brillante et une ruine instantanée, il ne s'enrichira que pour s'appauvrir, et son bonheur sera le signal de sa chute. D'un côté, ses tendres agneaux seront conduits à la boucherie; de l'autre, ses toisons formeront le fonds de mille commerces lucratifs; on rassemblera les laines en pelotons, le cardeur les épurera, le fuseau en formera des fils déliés, l'ouvrier en façonnera des étoffes, le négociant les achètera, et en fabriquera des habits, objet de première nécessité pour toutes les nations; ces habits revendus produiront un nouveau profit; et tous ces usages précieux sont indépendants du luxe. Pallas elle-même n'a pas dédaigné de travailler la laine, et regarda comme un triomphe glorieux et digne d'elle celui qu'elle remporta sur Arachné. Telles sont les occupations que le bélier destine à ceux qui naîtront sous lui. Mais il leur donnera aussi de la timidité, ils se détermineront difficilement ; ils seront toujours portés à se faire valoir, à se louer eux-mêmes.

Le taureau prescrira l'agriculture aux laborieux cultivateurs; il les verra s'adonner aux travaux de la campagne; les fruits de la terre, et non de fades éloges, seront la juste récompense de leurs peines. Le taureau céleste baisse la tête, et semble y appeler le joug. Lorsqu'il porte entre ses cornes le globe de Phébus, il ordonne de ne laisser aucun repos à la terre : modèle de travail, il veut qu'on reprenne la culture des terres laissées en repos : on ne le voit pas couché mollement dans les sillons; il ne se roule pas sur la poussière. C'est lui qui forma les Serranus et les Curius; lui qui fit offrir les faisceaux à des laboureurs, et enlever un dictateur à la charrue traînée par un taureau. Il donne à ceux qu'il voit naître l'amour de la gloire, un caractère taciturne, un corps pesant et robuste : le dieu de l'amour établit volontiers sur leur front le trône de son empire.

Les gémeaux président à des occupations plus douces, et font couler la vie plus agréablement : on la passe à chanter, à former des concerts; on accompagne de la voix les tendres sons de la lyre ou du chalumeau ; les plaisirs même paraissent quelquefois un travail. Point de trompettes, point d'instruments de guerre ; on écarte toute idée d'une triste vieillesse : du repos et une jeunesse éternelle passée dans les bras de l'amour, tel est le vœu de ceux qui naissent sous les gémeaux. Ils se frayent aussi un chemin jusqu'à la connaissance des astres; et, continuant à parcourir le cercle des sciences, ils étudient les nombres et les mesures, et laissent bien loin derrière eux l'étude du ciel. La nature, moins vaste que leur génie, se prête à toutes leurs recherches, tant sont variées les connaissances dont ce signe inspire le goût !

L'écrevisse, placée dans le cercle brûlant de l'été, et que le soleil, revenu à son point le plus élevé, inonde de ses feux, est comme à la cime du monde, et nous renvoie de là une éblouissante lumière. Ferme en ses desseins, et ne se laissant pas facilement pénétrer, elle est féconde en ressources, et elle ouvre différentes voies à la richesse, soit en liant avec l'étranger un commerce lucratif, soit en confiant sa fortune aux vents, si elle prévoit qu'une disette prochaine fera renchérir les denrées, et permettra de revendre au monde les biens du monde même; soit en établissant divers genres de négoce entre des nations inconnues, en demandant de nouveaux tributs à un autre ciel, et en amassant une ample fortune par le prompt débit de ces marchandises. On parcourt les mers, et, aspirant à une prompte échéance, on vend le temps de manière à doubler bientôt le principal par des intérêts usuraires. On a, sous ce signe, l'esprit subtil et ardent pour ses intérêts.

Qui ne connaît la nature du terrible lion, et les occupations qu'il prescrit à ceux à la naissance desquels il préside? Celui-là déclare une guerre sanglante aux bêtes fauves, les poursuit sans relâche, se charge de leurs dépouilles, vit de leur chair. Celui-ci se plaît à décorer les colonnes de son palais de la peau des animaux féroces : il suspend sa proie aux murs de ses habitations, il répand dans la forêt le silence et la terreur ; il vit aussi de sa chasse. Il en est d'autres

dont les inclinations sont les mêmes ; l'enceinte des murailles ne leur est point un obstacle ; ils font la guerre aux bêtes dans les villes mêmes; ils en exposent les membres sanglants au devant de leurs boutiques, offrant ainsi un aliment au luxe de leurs concitoyens, et se faisant un commerce lucratif de la dépravation des mœurs. Ils sont d'ailleurs aussi faciles à s'apaiser que prompts à s'emporter; ils sont intègres, et incapables de déguisement.

Erigone, retenue par un des quatre nœuds du cercle des signes, préside à l'enseignement : elle formera par l'étude les mœurs de ceux dont elle a éclairé la naissance ; ils perfectionneront leur esprit par la pratique des beaux-arts; ils seront moins curieux de multiplier leurs revenus, que de pénétrer les causes et les propriétés des choses naturelles. Ce signe donnera le talent de la parole et le sceptre de l'éloquence; il ouvrira les yeux de l'esprit pour distinguer tous les effets, si épaisses que soient les ténèbres qui nous en voilent les causes. Il procurera aussi le talent d'écrire avec célérité; une lettre tiendra lieu d'un mot; la main sera plus prompte que la langue ; un petit nombre de notes représentera les longues phrases d'un orateur véhément. Celui qui naît sous ce signe sera ingénieux : mais, durant sa jeunesse, son extrême modestie nuira beaucoup au succès des grands talents qu'il aura reçus de la nature. Il n'aura pas la fécondité en partage : peut-on l'avoir sous l'empire d'une vierge?

La balance, rétablissant le jour et la nuit dans un juste équilibre, lorsque nous jouissons des nouveaux dons de Bacchus parvenus à leur maturité, enseignera l'usage des poids et des mesures. Qui naîtra sous elle deviendra l'émule de ce Palamède qui le premier appliqua les nombres aux choses, distingua les sommes par des noms, et réduisit le tout à des mesures et à des figures, déterminées. Ce signe donne aussi le talent d'interpréter le livre des lois, d'approfondir tout ce qui en traite, de déchiffrer les écrits qui s'y rapportent, si abrégés qu'en puissent être les caractères. C'est par lui qu'on connaît ce qui est licite, et les peines que la loi impose à ce qui ne l'est pas ; on devient, pour ainsi dire, un préteur perpétuel, toujours en état de juger dans son cabinet les causes des citoyens. Sous ce signe était sans doute né Servius Sulpitius, qui, expliquant les lois, paraissait moins un interprète qu'un législateur. Enfin tout

ce qui est mis en litige, et ne peut être décidé sans quelque autorité, lésera par l'aiguille de la balance.

Le scorpion, terrible par le dangereux aiguillon de sa queue, avec laquelle, tout en conduisant dans le ciel le char de Phébus, il ouvre le sein de la terre et enrichit les sillons de nouvelles semences, rend l'homme ardent pour la guerre, et lui inspire un courage martial : mais ce même homme se plaît à répandre le sang ; il aime le carnage encore plus que le butin. Il ne dépose pas les armes, même pendant la paix : les bois sont alors son champ de bataille; il parcourt les forêts, et fait une guerre continuelle tantôt contre les hommes, tantôt contre les bêtes féroces. D'autres se dévouent à la mort et aux périls de l'arène : ils cherchent encore des ennemis, quand la guerre terminée ne leur en offre plus. Il en est enfin qui se plaisent à des simulacres de batailles, à des jeux imitant les combats, tant est grande leur ardeur pour la guerre. Au sein de la paix, ils apprennent à manier les armes, et font leur étude, de tout ce qui touche à l'art militaire.

Quant à ceux auxquels il est donné de naître sous le sagittaire à double forme, ils se plaisent à faire voler un char, à dompter la fougue des chevaux, à suivre des troupeaux paissant dans de vastes prairies, à donner à toute espèce de quadrupèdes des maîtres qui les rendent traitables, à calmer la fureur du tigre, à apprivoiser le lion, à se faire entendre de l'éléphant, et à dresser habilement cette masse énorme à nous donner des spectacles variés. Ce signe, étant un buste humain placé au-dessus des membres d'un quadrupède, doit assurer à l'homme l'empire sur les brutes ; et comme il bande un arc armé d'une flèche prête à partir, il donne de la force aux muscles, de la vivacité au génie, de l'agilité aux membres, à tout l'homme une vigueur infatigable.

Quant à vous, ô capricorne, Vesta entretient vos feux dans son sanctuaire : de là les goûts et les inclinations que vous inspirez. Tous les arts où le feu entre comme agent nécessaire, tous les métiers qui exigent l'entretien d'un feu continu, sont de votre ressort. Vous enseignez à fouiller les mines, à arracher les métaux des entrailles de la terre. L'art de mettre l'or et l'argent en œuvre, la

fusion du fer et de l'airain dans des creusets ardents, le secret de donner, à l'aide du feu, une dernière préparation aux dons de Cérès, sont autant de présents que nous tenons de votre libéralité. Vous donnez aussi du goût pour les habits, et pour les marchandises dont le froid accélère le débit. C'est que vous présidez toujours aux frimas : trouvant les nuits parvenues à leur plus grande longueur, vous faites renaître l'année, en augmentant la durée des jours. De là viennent l'incertitude des choses humaines, l'inconstance des entreprises, l'irrésolution des esprits. La partie postérieure de ce signe, terminée en poisson, promet une vieillesse plus heureuse : la partie antérieure porte à la passion de l'amour; on n'épargne pas même le crime pour la satisfaire.

Ce jeune homme qui, de son urne inclinée, fait couler une fontaine intarissable, le verseau donne des inclinations analogues à son occupation. On découvre alors des veines d'eau cachées sous terre, on les convertit en ruisseaux apparents, on les dénature en les faisant jaillir jusqu'aux astres; le luxe affronte la mer, à laquelle il assigne de nouvelles limites; il creuse des lacs et des fleuves factices ; il fait couler sur le toit des maisons des ruisseaux dont la source est lointaine. On doit à ce signe une infinité d'arts qui ont l'eau pour agent. Il produit aussi ces rares génies qui pénètrent la sphère céleste, en expliquent les mouvements, en annoncent les variations, et les réduisent à des périodes déterminées. Ceux qui naissent sous ce signe ont un caractère doux, des mœurs faciles, une âme noble ; ils dépensent volontiers ; ils De connaissent jamais ni la disette, ni la trop grande abondance : telles sont aussi les propriétés de l'urne du verseau.

Ceux qui voient le jour sous les poissons, dernier signe céleste, aimeront les hasards de la mer; ils confieront leur vie aux ondes; ils construiront ou armeront des vaisseaux ; ils prépareront tout ce qui est nécessaire à la navigation. Ce penchant embrasse une infinité d'arts, et à peine trouverait-on assez de noms pour les faire connaître ; il y en a autant que de parties dans un navire. Ajoutez-y l'art de gouverner un vaisseau ; un bon pilote connaît nécessairement les astres ; le ciel est la règle de ses opérations maritimes : il

ne doit pas ignorer la position des terres, des fleuves et des ports, non plus que la direction des vents. Ici il communique rapidement au gouvernail les mouvements nécessaires pour diriger la marche du navire et pour fendre directement les flots : là il manie l'aviron avec dextérité, et, à l'aide des rames, il accélère la navigation. D'autres, armés de filets, se plaisent à balayer le fond d'une mer tranquille ; ils exposent sur le rivage un peuple de poissons captifs, ou bien ils cachent sous l'appât des hameçons perfides, ou enfin ils déploient des rets dont le poisson ne peut se dégager. Ce même signe inspire aussi un goût vif pour les batailles navales, pour ces combats qu'on livre sur un théâtre mobile, et où les flots se rougissent de sang, la fécondité, l'amour de la volupté, la légèreté et l'inconstance sont le partage de ceux qui naissent sous les poissons.

Telles sont les mœurs, telles sont les occupations que les douze signes inspirent à l'homme naissant; ils jouissent eux-mêmes d'attributs individuels analogues à ces inclinations. Mais aucun d'eux ne produit de soi-même son entier effet. Ils se divisent tous également, pour associer leurs forces avec d'autres signes auxquels ils accordent un droit d'hospitalité, liant avec eux un commerce, et leur cédant leurs propres droits sur une partie de leur domaine. On a donné à ces divisions le nom de *décanies*, nom analogue au nombre de leurs degrés. En effet, chaque signe contenant trente degrés est divisé en trois parties égales, et cède dix degrés à chacun des signes qu'il s'associe ; et tous deviennent successivement le domicile de trois signes. C'est ainsi que la nature s'enveloppe toujours de nuages presque impénétrables ; le siège de la vérité est au centre des ténèbres; il faut, pour la trouver, percer de grandes obscurités ; le chemin qui y conduit est long et pénible : le ciel ne connaît pas de voie courte et abrégée. Un signe, opposé à un autre, peut jeter dans l'erreur; il fait méconnaître sa force et son énergie : ce n'est pas avec les yeux du corps, mais par ceux de l'esprit, qu'il faut dissiper ces ténèbres; c'est à fond, et non superficiellement, qu'on doit étudier la divinité.

Afin donc que vous connaissiez les forces que les signes acquièrent dans les lieux qui leur sont étrangers, je vais dire quelle est leur association, avec quels

signes et dans quel ordre ils la contractent. Le bélier se réserve sa première partie ; il cède la seconde au taureau, la troisième aux gémeaux : il se trouve ainsi partagé entre trois signes, et répand autant d'influences qu'il a fait de parts de son autorité. Il n'en est pas de même du taureau, qui, ne se réservant aucune de ses décans, donne la première à l'écrevisse, celle du milieu au lion, et la dernière à la vierge ; sa nature n'est cependant pas anéantie : il unit ses forces à celles des signes qu'il s'est associés. La balance s'approprie les dix premiers degrés des gémeaux ; le scorpion, les dix suivants ; les dix derniers sont au sagittaire. Le nombre de degrés attribué à chaque signe est toujours le même ; ils suivent d'ailleurs l'ordre qu'ils occupent dans le ciel. L'écrevisse, en opposition directe avec le capricorne, le gratifie de ses dix premiers degrés ; il existe entre ces deux signes une espèce d'affinité, relative aux saisons qu'ils gouvernent; l'écrevisse nous donne des jours aussi longs que les nuits d'hiver : ainsi l'un et l'autre signe, quoique opposés, suivent des lois analogues. Les feux des dix degrés suivants sont arrosés par le verseau; les poissons le suivent, et occupent les derniers degrés de l'écrevisse. Le lion n'oublie pas le signe qui lui est associé dans un même trigone ; il donne sa première décanie au bélier, la seconde au taureau, qui lui est pareillement uni dans un tétragone; il réserve la troisième aux gémeaux, avec lesquels le côté d'un hexagone lui donne quelque rapport. La vierge donne chez elle la place d'honneur ou sa première décanie à l'écrevisse; la décanie voisine vous est abandonnée, ô lion de Némée, par droit de voisinage; trigone se réserve la dernière, contente d'occuper la place que les deux autres signes ont dédaignée. La balance se laisse entraîner par l'exemple; son modèle est le bélier ; celui-ci, quoique dans une autre saison, s'accorde avec elle sur les limites du jour et de la nuit; il maintient l'équilibre du printemps; elle préside à l'égalité des heures de l'automne. En conséquence elle ne cède à aucun signe sa première décanie; elle accorde la suivante au signe qui la suit, et la troisième appartient au sagittaire. Le scorpion a établi le capricorne dans sa première partie ; il a soumis la seconde à celui qui tire son nom de l'eau qu'il ne cesse de verser; il a voulu que la dernière fût dominée par les poissons. Celui qui, l'arc tendu, menace toujours de décocher sa flèche, cède la première place au bélier par droit de communauté de trigone, la suivante au taureau, la

dernière aux gémeaux. On ne reprochera point au capricorne le crime honteux de l'ingratitude : reconnaissant envers l'écrevisse, qui l'a admis dans son domaine, il l'admet dans le sien; elle y occupe le premier rang, le lion règne ensuite, la vierge s'approprie les derniers degrés. Le jeune homme, qui se glorifie de faire sortir de son urne une source in tarissable, confie à la balance le gouvernement de sa première partie; le scorpion s'attribue les dix degrés suivants ; les dix derniers sont occupés par le sagittaire. Il ne reste plus que les poissons, dernier des signes célestes : ils accordent au bélier le premier rang dans l'étendue de leur empire, et après vous avoir admis, ô taureau, à gouverner les dit degrés du milieu, ils se réservent ce qui reste ; et comme ils complètent la série des signes, ils n'exercent un pouvoir exclusif que sur les derniers degrés de leur domaine. Ce rapport réciproque sert à développer les forces secrètes du ciel ; il le divise de différentes manières, et assigne à ses parties différents principes d'activité : elles contractent ainsi des affinités d'autant plus grandes, qu'elles sont plus multipliées. Ne vous laissez pas séduire par des titres dont vous croyez connaître la signification : les astres se déguisent, et ne se montrent pas à découvert aux mortels. Il faut que la sagacité, de l'esprit humain s'élève plus haut : les signes doivent être cherchés dans d'autres signes ; il faut combiner les forces de ceux qui agissent ensemble. Chacun apporte en naissant les inclinations convenables au degré du signe sous lequel il voit le jour, et il est censé naître sous le signe qui y domine ; tel est le principe de l'énergie de toutes les décanies. J'en prends à témoin cette variété d'êtres qui naissent sous un même signe : dans ces milliers d'animaux à la naissance desquels un même astérisme a présidé, on remarque autant d'habitudes différentes que d'individus ; ce sont des caractères analogues à des signes différents de celui sous lequel on est né ; on n'aperçoit que confusion dans la naissance des hommes et des animaux. La cause en est que les signes se réunissent les uns aux autres dans plusieurs de leurs parties : ils conservent leurs noms, mais leurs différents degrés suivent des lois différentes. Le bélier ne se borne pas à fournir de la laine, le taureau à conduire la charrue, les gémeaux à protéger les Muses, l'écrevisse à négocier ; le lion n'est pas exclusivement occupé de la chasse, ni la vierge de l'instruction, ni la balance des poids et mesures, ni le scorpion des armes ; le

sagittaire ne se contente pas d'inspirer de l'inclination pour les animaux, le capricorne pour le feu, le verseau pour l'eau qu'il répand, les poissons pour la mer : ces signés acquièrent d'autres propriétés par les diverses associations qu'ils forment entre eux.

C'est, me direz-vous, un travail immense et bien délicat, que celui que vous m'imposez ; vous replongez mon esprit dans les plus épaisses ténèbres, au moment même où je croyais mes yeux ouverts à la lumière. Mais quel est l'objet de vos recherches ? la divinité même. Vous voulez vous élever jusqu'au ciel ; pénétrer le destin, dont les décrets font que vous existez ; reculer les bornes de votre intelligence ; jouir de l'univers entier. Le travail doit être proportionné au bien que l'on espère ; de si hautes connaissances ne s'acquièrent pas sans peine. Ne soyez pas étonné des détours et des obstacles qui s'offrent sur la route : c'est beaucoup que d'y être une fois engagé ; le reste ne doit dépendre que de nous. Vous n'obtenez l'or qu'après avoir creusé les montagnes ; la terre ensevelit ses richesses, et s'oppose à votre désir de les posséder. [On traverse l'univers entier pour acquérir des perles.] On affronte les mers pour obtenir des pierreries. Le laboureur inquiet s'épuise en vœux éternels ; mais quel prix peut-il espérer de ses récoltes souvent trompeuses ? Chercherons-nous à nous enrichir par un commerce maritime ? ou l'espérance du butin nous enrôlera-t-elle sous les drapeaux de Mars ? Rougissons de payer si cher des biens périssables. Le luxe même est une fatigue ; l'estomac veille pour se ruiner ; le débauché soupire souvent après des plaisirs qui le conduisent au tombeau. Que ferons-nous pour le ciel ? à quel prix achèterons-nous ce qui n'a pas de prix ? L'homme doit se donner tout entier lui-même, pour devenir le temple de la divinité.

Telles sont les lois qui décident des mœurs que l'enfant naissant doit avoir. Mais il ne suffit pas de savoir quels signes dominant dans les décans des autres signes, et quelles sont leurs propriétés : il faut distinguer aussi entre leurs degrés ceux qui sont engourdis par le froid ou embrasés par une chaleur excessive, ou, qui péchant soit par l'excès soit par le manque d'humidité, sont également stériles. Toutes ces circonstances contribuent à mélanger les

influences des signes, dont les degrés se suivent sans se ressembler. Rien n'est uniforme. Parcourez l'étendue de la terre, celle de l'Océan et des fleuves, dont l'onde fugitive court s'y réunir; vous apercevez partout le désordre partout vous voyez le mal à côté du bien. Une année de stérilité frappe quelquefois les meilleures terres, et fait périr en un instant les fruits, avant qu'ils aient atteint leur maturité. Sur cette côte où vous avez reconnu un bon port, vous voyez maintenant un redoutable écueil : le calme de la mer vous plaisait, il est bientôt suivi de la bourrasque. Le même fleuve roule tantôt entre les rochers, et tantôt coule paisiblement dans la plaine; il suit le lit qu'il trouve tracé, ou, formant mille détours, il semble chercher la route qu'il doit tenir. Les parties du ciel subissent de semblables variations : autant un signe diffère d'un autre signe, autant diffère-t-il de lui-même ; la plus légère circonstance le prive de son énergie naturelle, de ses salutaires influences. L'espérance que tel de ses degrés faisait concevoir est bientôt frustrée; son effet est détruit, on mêlé d'accessoires pernicieux. Je dois donc maintenant exposer, dans des vers appropriés au sujet, les degrés défavorables des signes. Mais comment assujettir tant de nombres aux lois de la poésie? comment revenir si souvent sur les mêmes degrés? comment exprimer toutes ces sommes différentes? comment représenter ces objets avec quelque variété de style? Répéterai-je les mêmes termes ? J'ai de la peine à m'y résoudre; mon ouvrage serait dépourvu d'agrément : or on méprise facilement des vers qui ne flattent pas l'oreille. Mais puisque je veux faire connaître les arrêts du destin et les mouvements sacrés du ciel, je ne puis avoir qu'un langage conforme aux lois que j'expose. Il ne m'est pas permis de feindre ce qui n'est pas; je ne dois montrer que ce qui est. Ce sera beaucoup pour moi d'avoir dévoilé les secrets de la divinité; elle saura se recommander elle-même : en vain prétendrions-nous la relever par nos expressions; ce qu'elle est au-dessus de ce que nous pouvons en dire. Je croirai n'avoir pas peu réussi, si je puis seulement apprendre à distinguer les parties dangereuses des signes. Voyons donc quelles sont celles dont il faut se méfier.

Le quatrième degré du bélier est malfaisant ; le sixième, le septième, le dixième et le douzième ne sont pas favorables ; ceux qui sont doubles de sept

et de neuf, et celui qui surpasse d'une unité le vingtième, sont pernicioeux ; le cinquième et le septième, au-dessus de vingt, terminent les degrés défavorables de ce signe.

Le neuvième degré du taureau est mauvais, ainsi que le troisième et le septième de la seconde dizaine; les degrés doubles du onzième, du douzième et du treizième sont dangereux, comme celui auquel il ne manque que deux pour arriver à trente ; enfin le trentième degré n'est pas moins à redouter.

Le premier et le troisième degré des gémeaux sont pernicioeux; le septième n'est pas meilleur; le triple du cinquième est aussi dangereux, ainsi que celui qui précède et celui qui suit immédiatement le vingtième : le vingt-cinquième est d'un aussi mauvais présage, et l'on ne sera pas plus favorisé en ajoutant deux ou quatre à vingt-cinq.

Défiez-vous du premier, du troisième et du sixième degré de l'écrevisse ; le huitième leur ressemble; le premier de la seconde dizaine est furieux ; le triple du cinquième n'a pas de plus douces influences; le dix-septième et le vingtième ne promettent que le deuil, ainsi que le cinquième, le septième et le neuvième des degrés suivants.

Vous n'êtes pas moins redoutable, ô lion de Némée, dans votre premier degré; vous nous terrassez sous votre quatrième; ceux qui sont doubles ou triples du cinquième rendent l'air contagieux : le vingt-unième est nuisible; qu'on ajoute trois ou six à ce nombre, le danger est encore le même : le dernier degré enfin n'est pas plus favorable que le premier.

Jamais ni le premier degré de la vierge, ni le sixième, ni ceux qui occupent le premier, le quatrième et le huitième rang après le dixième, n'ont procuré d'avantages; le premier et le quatrième de la dernière dizaine sont à craindre : joignez-y le trentième et dernier degré.

Le cinquième et le septième degré de la balance nuisent par leur excessive chaleur; ajoutez trois à onze, sept à dix, et quatre ou sept à vingt, vous aurez autant de degrés malfaisants : il en est de même du vingt-neuvième et du trentième degré, qui terminent le signe.

Le scorpion est funeste dans ses premier, troisième, sixième et quinzième degrés; dans celui qui double onze; dans le vingt-cinquième; dans ceux enfin qui occupent la huitième et la neuvième place dans la troisième dizaine.

Si le destin vous laisse la liberté du choix, ne le faites pas tomber sur le quatrième degré du sagittaire ; évitez aussi le huitième ; ceux qui sont doubles du sixième, du huitième et du dixième infectent l'air que nous respirons; portez le même jugement des degrés qui doublent douze ou treize, de celui qui est formé par quatre fois sept, enfin de celui que produit le triple de dix.

Les degrés du capricorne les moins favorables sont le septième et le neuvième, le troisième de la seconde dizaine, ceux auxquels il manque trois ou un pour atteindre le vingtième, enfin ceux qui excèdent ce vingtième de cinq ou six unités.

On n'éprouve que des malheurs sous le premier degré du jeune homme qui verse une eau intarissable ; on regarde comme funeste celui qui suit le dixième, ainsi que le troisième, le cinquième et le neuvième de cette même dizaine, celui qui suit le vingtième, le vingt-cinquième, et enfin le vingt-neuvième, qui surpasse le précédent de quatre degrés.

Dans les poissons, les degrés à craindre sont le troisième, le cinquième, le septième, le onzième, le dix-septième, le quintuple de cinq, et celui qui ajoute deux au degré précédent.

Tous ces degrés, péchant par le froid ou par le chaud, par la sécheresse ou par une humidité surabondante, rendent l'air stérile, soit parce que Mars le

traverse alors de ses feux pénétrants soit parce que Saturne l'engourdit par ses glaces, ou que le soleil l'atténue par ses vapeurs.

Ne vous croyez pas affranchi de toute application, lorsque vous aurez su distinguer les degrés des signes : les circonstances peuvent en changer les qualités; ils acquièrent à leur lever des propriétés qu'ils perdent ailleurs. Voyez, par exemple, le bélier, qui nous montre la courbure de son cou avant ses cornes, lorsqu'il s'élève au-dessus des eaux de l'Océan ; il produit des âmes avides, qui, n'étant jamais satisfaites de la fortune présente, se livrent au pillage, et déposent toute honte : une entreprise les flatte par cela même qu'elle est hardie. Tel le bélier présente la corne, comme résolu de vaincre ou de mourir. Une vie douce et tranquille au sein des mêmes pénates n'est point du goût des hommes ; ils aiment à visiter de nouvelles villes, à voguer sur des mers inconnues ; ils sont citoyens du monde entier. Ainsi le bélier lui-même teignit autrefois de l'or de sa toison les flots de l'Hellespont, et transporta dans la Colchide, sur les rives du Phaxe, Phrixus, affligé de la triste destinée de sa sœur.

Ceux dont la naissance concourt avec le lever des premières étoiles du taureau sont mous et efféminés. Il ne faut pas en chercher la cause bien loin, si du moins il est vrai qu'on puisse connaître la nature par ses causes: ce signe en se levant présente d'abord sa croupe; il porte en outre un grand nombre d'étoiles du sexe féminin, le groupe des Pléiades, circonscrit dans un petit espace. Le taureau, conformément à sa nature, promet aussi d'abondantes moissons ; et, pour fendre les guérets, il fait plier sous le joug le cou du bœuf laborieux.

Lorsque l'horizon nous montre une moitié des gémeaux, et retient l'autre moitié cachée sous les eaux, l'enfant qui naît alors a du penchant pour l'étude, des dispositions pour les beaux-arts : ce signe n'inspire point un caractère sombre, mais gai et plein d'aménité; la musique, ou vocale ou instrumentale, est un de ses présents ; il allie le charme de la voix à la mélodie des instruments.

Quand la noire écrevisse commence à s'élever avec ce nuage sombre,<sup>[4]</sup> qui, tel qu'un feu dont l'éclat serait terni par celui du soleil, parait s'éteindre, et répand son obscurité sur le signe dont il fait partie, ceux qui naissent alors seront privés de la vue; le destin semble les condamnera un double trépas, leur vie n'étant en quelque sorte qu'une mort continuelle.

Si, à la naissance d'un enfant, le lion avide montre sa gueule au-dessus des eaux, et que sa mâchoire vorace s'élève alors sur l'horizon, l'enfant, également criminel envers son père et ses descendants, ne leur fera point part des richesses qu'il aura acquises, et engloutira tout en lui-même : son appétit sera si irrésistible et sa faim si dévorante, qu'il mangera tout son bien sans que rien puisse le rassasier; sa table absorbera jusqu'au prix de sa sépulture et de ses funérailles.

La vierge Erigone, qui fit régner la justice dans les premiers âges du monde, et qui abandonna la terre lorsqu'elle commença à se corrompre, donne à son lever la puissance et l'autorité suprême : elle crée des législateurs, des jurisconsultes, et de dignes ministres des saints autels.

Lorsque la balance, signe qui préside à l'automne, commence à s'élever sur l'horizon, heureux l'enfant qui naît sous le parfait équilibre de son fléau ! Il deviendra souverain arbitre de la vie et de la mort; il assujettira les nations, il leur imposera des lois ; les villes, les royaumes trembleront devant lui ; tout se réglera par sa seule volonté ; et, après avoir fourni sa carrière sur la terre, il jouira de la puissance qui lui est réservée dans le ciel.

Quand le scorpion commence à montrer les étoiles qui décorent l'extrémité de sa queue, si quelqu'un naît alors, et que la position des étoiles errantes favorise le pronostic, il bâtira de nouvelles villes, il attellera des bœufs pour en tracer l'enceinte avec le soc de la charrue ; il rasera des villes anciennes, les convertira en terres labourables, et fera naître des moissons où s'élevaient des palais : tant seront grandes et sa valeur et sa puissance!

Lorsque le sagittaire fait briller à l'orient son écharpe, il crée des héros illustres dans la guerre, célèbres par leurs triomphes; il les conduira victorieux dans leur patrie : tantôt ils construiront de nouvelles forteresses, tantôt ils en détruiront d'anciennes. Mais lorsque la fortune prodigue tant de faveurs, elle semble ne les accorder qu'à regret, et se montre souvent cruelle envers ceux qu'elle a le plus favorisés. Ce général redoutable, vainqueur à Trébie, à Cannes, au lac de Trasimène, paya cher ces triomphes, étant devenu, avant sa fuite, un exemple frappant de cette instabilité de la fortune.

La dernière étoile, à l'extrémité de la queue du capricorne, donne de l'inclination pour les exploits maritimes, pour l'art difficile de conduire un vaisseau, et pour une vie toujours active.

Cherchez-vous un homme intègre, irréprochable, d'une probité éprouvée ; c'est sous l'ascendant des premières étoiles du verseau que vous le verrez naître.

Mais donnez-vous bien de garde de désirer que ce soient les poissons qui commencent alors à se lever : ce signe ne donne du goût que pour un babil odieux ; il empoisonne la langue : on parle bas à toutes les oreilles, pour répandre le venin de la médisance ; on divulgue malignement partout les fautes les plus secrètes. Point de bonne foi dans les procédés, point de retenue dans les passions honteuses ; pour les assouvir, ou affronte le feu et la flamme. C'est que la déesse de Cythère se transforma en poisson, lorsqu'elle se précipita dans l'Euphrate pour se soustraire [à la fureur de Typhon, ce monstre ailé dont les pieds imitaient les replis du serpent.] Vénus communiqua aux poissons l'ardeur de ses feux. Sous ce signe double, on ne naît pas seul ; un frère ou une tendre sœur vous accompagne ; ou si une fille naît seule, elle deviendra quelque jour mère de deux jumeaux.

Passons maintenant à la distinction des signes qui dominent sur les différentes régions de la terre : mais il faut d'abord donner une idée générale de la disposition de ces régions. Le globe céleste se divise en quatre parties : celle d'où naît le jour, celle où il disparaît, celle qui nous envoie les plus grandes

chaleurs, celle qui est voisine de l'ourse. De ces quatre parties s'élancent autant de vents qui se font la guerre dans le vague de l'air : le fougueux Borée part du pôle, l'Eurus s'échappe de l'orient, l'Autan a son poste au midi, le Zéphyr vient de l'occident. Entre ces vents principaux, chaque partie exhale deux vents intermédiaires qui sont de même nature, et ne diffèrent que par le nom. La terre, flottante au centre du monde, est environnée de l'Océan qui lui sert de couronne, et la resserre en tous sens entre ses bras liquides. Elle admet encore dans son sein une autre mer.<sup>[5]</sup> Celle-ci entre dans les terres du côté du sombre couchant, arrose à droite la Numidie, la brûlante Libye, et les ruines de la superbe Carthage. Quand elle a, dans ses sinuosités, enveloppé les deux Syrtes, golfes dangereux par leurs bancs de sable, elle reprend son cours direct jusqu'aux bouches du Nil. Ces mêmes flots, à gauche, battent d'abord les côtes de l'Espagne, et celles de la Gaule qui l'avoisinent : ils baignent ensuite l'Italie, qui, s'avançant vers la rive droite de cette mer, s'étend jusqu'aux chiens qui aboient autour de vous, ô Scylla, et jusqu'aux gouffres de Charybde. Lorsqu'elle a franchi ce détroit, elle devient mer Ionienne, et fait rouler librement ses eaux dans un plus vaste espace. Se repliant d'abord sur la gauche, elle achève, sous le nom de mer Adriatique, de faire le tour de l'Italie, et reçoit les eaux de l'Éridan.<sup>[6]</sup> Elle arrose et laisse à gauche l'Illyrie; elle baigne l'Épire et la célèbre Corinthe ; elle roule autour des amples rivages du Péloponnèse ; et, se détournant une seconde fois vers la gauche, elle embrasse dans son vaste contour les côtes de la Thessalie et les campagnes de l'Achaïe. De là, par ce détroit<sup>[7]</sup> que traversa le jeune Phrixus, et dans lequel Hellé se perdit, elle s'ouvre avec violence un passage dans les terres, et joint l'entrée étroite de la Propontide<sup>[8]</sup> au Pont-Euxin<sup>[9]</sup> et au Palus-Méotide,<sup>[10]</sup> qui, placé derrière toutes ces mers, semble la source de toute la Méditerranée. Lorsque le navigateur, ramené vers les détroits, a traversé de nouveau les flots de l'Hellespont, il fend la mer Icarienne et la mer Egée; il admire à sa gauche les belles plaines de l'Asie; il y voit autant de trophées que de pays, une contrée où les populations abondent, le mont Taurus menaçant les flots, les peuples de Cilicie, la Syrie brûlée par les ardeurs du soleil, des terres qui, formant un vaste golfe, paraissent vouloir éviter le voisinage de la mer; jusqu'à ce que la côte, continuant de se courber, vienne se terminer une seconde fois

et mourir en quelque sorte à la rencontre du Nil. Tel est le circuit de la mer Méditerranée, telles sont les limites qu'il n'est pas permis à ses eaux de franchir. Mille terres sont semées dans cette vaste étendue de mer. La Sardaigne, dans la mer de Libye, représente l'empreinte d'un pied humain : la Sicile n'est séparée de l'Italie que par un détroit : la Grèce voit avec étonnement vis-à-vis d'elle les montagnes de l'Eubée. La Crète est célèbre pour avoir été le berceau de Jupiter, et l'avoir compté au nombre de ses citoyens. L'île de Chypre est environnée de tous côtés par la mer d'Egypte. Je passe sous silence beaucoup d'îles moins apparentes, élevées cependant au-dessus de la mer, telles que les Cyclades, sur lesquelles semble avoir passé le niveau, Délos, Rhodes, l'Aulide, Ténédos, la Corse voisine de la triste Sardaigne, l'île d'Ivice, qui la première de toutes rompt les flots de l'Océan à son entrée dans l'intérieur des terres, et les autres îles Baléares. Les rochers, les montagnes qui s'élèvent au-dessus de cette mer, sont sans nombre. Et ce n'est pas d'un seul côté que l'Océan, forçant les rivages qui le retenaient, s'est ouvert de nouvelles issues dans les terres ; ses flots ont inondé plusieurs côtes ; mais de hautes montagnes les ont arrêtés, et ne leur ont pas permis de couvrir la terre entière. Entre le septentrion et l'orient d'été, un bras de mer long et très étroit, facile à traverser, s'échappe de l'Océan, s'élargit au milieu des terres, et forme, sous le nom de mer Caspienne, une mer égale au Pont-Euxin. Vers le midi, l'Océan a fait deux autres invasions sur le continent : ses flots se sont emparés d'une partie des plaines de la Perse, et cette nouvelle mer a usurpé le nom des côtes qu'elle baigne maintenant, et entre lesquelles elle pénètre par une assez large ouverture. Non loin de ce golfe, en Arabie, dans ce pays dont les habitants efféminés jouissent des délices particulières au climat, et respirent des odeurs dont une infinité de plantes parfument l'air, une autre mer mouille tranquillement les rivages où l'on recueille les perles; elle porte le nom du pays qu'elle arrose. L'Arabie sépare ces deux mers.

*(Lacune, vers la fin de laquelle l'Afrique était sans doute nommée.)*

La belliqueuse Carthage y tenait autrefois le premier rang, lorsqu'Annibal réduisit en cendres les forteresses que nous avons construites sur les Alpes,

immortalisa Trébie, couvrit Cannes de tombeaux, et transporta l'Afrique en Italie. La nature, ayant en horreur les guerres que Carthage devait soutenir contre Rome, en punit l'Afrique en la rendant le repaire de bêtes féroces et de monstres de toute espèce, d'horribles serpents, d'animaux infectés de venin, nourris de ce qui donne la mort, vrais forfaits de la terre qui les produit. Cette terre barbare, fertile en productions qui la dévastent, porte aussi d'énormes éléphants et des lions furieux : c'est un jeu pour elle de donner naissance à des singes de la difformité la plus hideuse. Plus tristement partagée que si elle était stérile, elle couvre de monstrueux produits ses sables arides, et elle est telle jusqu'aux frontières où commence l'Egypte.

De là on passe en Asie, terre fertile en productions de toute espèce : l'or roule dans les fleuves; les mers brillent de l'éclat des perles ; les forêts sont parfumées par la suave odeur des plantes médicinales. L'Inde est fort au-dessus de ce que la renommée en publie; la région des Parthes paraît un monde entier; le Taurus semble élever sa cime jusqu'au ciel ; il est environné d'une multitude de peuples connus sous différents noms ; ils s'étendent jusqu'au Tanaïs, qui, en arrosant les plaines de la Scythie, forme la séparation de deux parties du monde [jusqu'au Palus-Méotide, aux eaux dangereuses du Pont-Euxin, et à l'Hellespont qui termine la Propontide :] c'est là que la nature a fixé les limites de la puissante Asie.

Le reste de la terre appartient à l'Europe : cette contrée fut la première qui reçut Jupiter au sortir des flots qu'il avait traversés à la nage; ce dieu y quitta la forme d'un taureau dont il s'était revêtu : [il donna à cette mer le nom de sa chère Europe, et consacra par un titre le monument de son amour.] Cette partie du monde est la plus noble et la plus féconde en héros et en villes savantes. Athènes a remporté la palme de l'éloquence ; Sparte est connue par la valeur de ses guerriers, Thèbes par les dieux qui y ont pris naissance : un seul roi<sup>[11]</sup> a suffi pour immortaliser la Thessalie ainsi que l'Épire; l'Illyrie, qui en est voisine, est renommée pour la beauté de ses côtes ; la Thrace a compté Mars au nombre de ses citoyens : la Germanie admire avec étonnement la taille de ses habitants ; la Gaule est riche, l'Espagne belliqueuse. L'Italie

domine sur tous les peuples ; Rome, capitale du monde entier, lui a communiqué la souveraineté de l'univers, se réservant pour elle-même l'empire du ciel. Telle est la division de la terre et de la mer : la nature en a distribué le domaine entre les signes célestes; chacun d'eux est chargé de la protection des royaumes, des nations, des villes puissantes qui lui sont attribués, et sur lesquels il doit exercer principalement son énergie. Tel le corps de l'homme est pareillement distribué entre les signes célestes, de manière que, quoique leur protection s'étende sur le corps entier, chaque membre cependant dépend plus particulièrement du signe auquel il est départi : (ainsi le bélier domine sur la tête, le taureau sur le cou ; les bras appartiennent aux gémeaux, la poitrine à l'écrevisse; les épaules sont votre partage, ô lion de Némée ! et les flancs, celui de la vierge ; les parties inférieures du dos sont soumises à la balance, celles de la génération au scorpion ; les cuisses sont le domaine du sagittaire, et les genoux, celui du capricorne; les jambes sont sous la protection du verseau, les pieds sous celle des poissons) : de même chaque région de la terre est attribuée à un signe qui la protège plus spécialement.

C'est à ce partage qu'il faut rapporter ces différences de mœurs et de figures que nous remarquons parmi les hommes ; chaque nation est distinguée par ses nuances; et des traits de ressemblance, des traces de conformité caractérisent les naturels d'un même pays. Les Germains sont d'un blond ardent et d'une taille élevée. La couleur des Gaulois est à peu près la même, mais cependant moins vive. L'Espagne, plus austère, donne à ses habitants une constitution vigoureuse. Mars, père de la ville de Rome, donne aux Romains un maintien guerrier; et Vénus, joignant son influence à celle de Mars, y ajoute la grâce. La Grèce, ingénieuse et basanée, montre assez par la couleur de ses habitants qu'ils excellent dans la gymnastique et dans l'exercice de la lutte. Une chevelure crépue est la marque distinctive du Syrien. Le teint noir des Éthiopiens forme dans l'uni vers une vraie bigarrure; ils représentent assez bien des peuples qui seraient toujours enveloppés de ténèbres. Les Indiens sont moins brûlés; un air moins chaud ne les colore qu'à moitié. L'Égypte, plus voisine de notre climat, et rafraîchie par les débordements du Nil, donne à ses habitants une couleur encore moins foncée. L'Africain est

desséché par l'ardeur du soleil, au milieu de ses sables brûlants. La Mauritanie, ainsi appelée à cause de la couleur de ceux qui l'habitent, doit ce nom à la lividité de leur teint.<sup>[12]</sup> A ces variétés joignez celle des inflexions de la voix ; autant de langues que de peuples; des mœurs assorties à chaque nation, partout des coutumes différentes ; les fruits de la terre variés à l'infini, quoique provenant des mêmes semences; les dons de Cérès communs à tous les pays; une aussi grande variété dans la production des légumes; Bacchus ne faisant point partout ses présents avec une égale libéralité, et diversifiant les vins dont il enrichit les divers coteaux; les plantes aromatiques ne naissant point dans toutes les campagnes; les différences entre les animaux domestiques et sauvages d'une même espèce ; les éléphants ne se reproduisant que dans deux parties de la terre. Il y a donc autant de mondes différents que de parties différentes dans le monde ; cela dépend des signes qui dominant chaque région, et qui versent sur elle leurs puissantes influences.

Le bélier, qui, placé au milieu de la route du soleil, à égale distance de l'écrevisse et du capricorne glacé, nous ramène le printemps, exerce son empire sur le bras de mer dont il avait bravé les flots, lorsqu'après la perte de la jeune Hellé il déposa son frère sur le rivage opposé, s'attristant de sentir son fardeau diminué, et son dos déchargé de la moitié du poids qu'il portait. Il est pareillement le signe dominant de la Propontide, voisine de ce détroit ; des peuples de la Syrie, des Perses aux manteaux flottants et aux vêtements étroits ; du Nil, que le signe de l'écrevisse fait déborder, et de l'Egypte, qui nage alors dans les eaux de son fleuve. Le taureau règne sur les montagnes de la Scythie, sur la puissante Asie, et sur les Arabes efféminés, dont les bois font la principale richesse. Le Pont-Euxin, qui, par la courbure de ses rivages, imite celle d'un arc de Scythie, vous fait partager, ô Apollon, sous le nom des gémeaux, le culte qu'il rend à votre frère.<sup>[13]</sup> L'habitant des rives du Gange, situé à l'extrémité de la terre, et l'Indien, bruni par l'ardeur du soleil, obéissent au même signe. L'ardente écrevisse brûle les Éthiopiens; leur couleur le prouve assez. Pour vous, lion de Némée, consacré à la mère des dieux, vous avez sous votre empire la Phrygie, les contrées sauvages de la Cappadoce, les montagnes de l'Arménie, la riche Bithynie, et la Macédoine, qui avait

autrefois subjugué la terre. La vierge incorruptible domine sur Rhodes, île également heureuse et sur terre et sur mer; elle a été le séjour du prince<sup>[14]</sup> qui doit gouverner l'univers. Consacrée au soleil, elle devint véritablement la maison de cet astre, lorsqu'elle admit dans son enceinte celui qui, après César, est la vraie lumière du monde. Les villes de l'Ionie, les plaines de la Doride, le peuple ancien de l'Arcadie, et la célèbre Carie, sont aussi du ressort de la vierge. Si vous étiez maître du choix, à quel signe attribueriez-vous l'Italie, sinon à celui qui introduit partout la règle et l'ordre, qui pèse, qui mesure, qui calcule tout, qui distingue ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, qui détermine les saisons, qui égale la nuit et le jour? La balance est le signe propre de l'Italie; c'est sous elle que Rome fut fondée: c'est par elle que, maîtresse du monde, elle dispose du sort des peuples; que, les tenant comme dans sa balance, elle les élève ou les abaisse à son gré, et qu'elle régit l'univers, attentif à recevoir et à exécuter ses lois. Le signe suivant domine sur les murs démolis de Carthage, sur la Libye, sur les pays limitrophes de l'Egypte, cédés au peuple romain ; il étend son pouvoir jusque sur les eaux de l'Italie, sur la Sardaigne et sur les autres îles de la même mer. Il en faut cependant excepter la Sicile, heureuse de se voir associée à sa sœur souveraine de l'univers, et qui a été fondée sous le même signe : voisine de l'Italie, dont elle n'est séparée que par un détroit, elle est assujettie aux mêmes lois, et n'est pas dominée par un signe différent. La Crète, environnée par la mer, obéit au sagittaire : ainsi le fils de Minos, informe composé de deux corps différents, est sous la protection d'un signe composé. C'est pour cela que les Crétois sont sans cesse armés de flèches rapides, et ont toujours, comme le sagittaire, un «retendu à la main. Le signe équivoque, en partie terrestre, aquatique en partie, s'approprie les peuples de l'Espagne, ceux de la Gaule opulente, et les vôtres aussi, ô Germanie, contrée digne de ne produire que des bêtes farouches, et sujette à des débordements perpétuels, qui font de vous tantôt une mer, tantôt un continent! Le verseau, jeune homme nu et d'une complexion délicate, exerce son empire sur le climat tempéré de l'Egypte, sur les murs de Tyr, sur les peuples de Cilicie, et sur les plaines de la Carie, qui en s'ont voisines. L'Euphrate est le partage des poissons : c'est dans les eaux de ce fleuve que Vénus, sous la forme d'un poisson, se plongeait pour se dérober la poursuite

de Typhon. La Parthie, vaste contrée baignée par une grande étendue de mer, est aussi du ressort des poissons, ainsi que les peuples domptés en différents temps par les Parthes, la Bactriane, l'Ariane, Babylone, Suse, l'île de Panis, mille autres peuples qu'il serait trop long de nommer, le Tigre, et les agréables rivages du golfe Persique.

Telle est la division de la terre entre les signes célestes : il faut appliquer à chaque région les lois et les propriétés qui conviennent au signe dominant : les nations ont, en effet, entre elles les mêmes relations que les signes : comme on remarque entre ceux-ci des amitiés, des inimitiés, des oppositions, des aspects favorables, tels que celui du trigone, et d'autres rapports modifiés par différentes causes ; de même, sur terre, des contrées correspondent avec d'autres contrées, des villes avec d'autres villes, des rivages avec d'autres rivages; des royaumes sont en guerre avec d'autres royaumes. Avec ces connaissances, chacun peut savoir où il lui sera le plus avantageux de s'établir, où il lui serait pernicieux de résider, où il peut espérer des secours, où il doit craindre des dangers : les astres, du haut du ciel, prononcent ces arrêts.

Apprenez maintenant quels sont les signes qu'on désigne sous le nom grec de signes *écliptiques*, parce que, fatigués d'une carrière qu'ils ont longtemps fournie, ils semblent quelquefois engourdis et privés de toute énergie. C'est que, dans l'immense durée des temps, rien ne reste dans le même état; tout éclat est bientôt flétri; une suite d'événements analogues ne peut se perpétuer. Tout varie chaque jour; chaque année, tout change : ces campagnes fertiles cessent de nous prodiguer leurs fruits, que leur sein fatigué refuse enfin de produire. Ces plaines, au contraire, qui ne rendaient pas même les semences qu'on leur confiait, nous payent maintenant, presque sans culture, des tributs abondants. La terre, appuyée sur des fondements si solides, s'ébranle quelquefois; elle se dérobe sous nos pas, elle nage en quelque sorte sur elle-même; l'Océan vomit ses eaux sur elle, et les reprend avec avidité : il ne peut se contenir dans ses bornes. On l'a vu submerger la terre entière, lorsque Deucalion, unique héritier du genre humain, possédait, dans un seul rocher, toute la terre habitable. De même, lorsque Phaéton tenait en main les rênes

des coursiers de son père, la terre fut en feu, le ciel craignit d'être consumé, lès signes embrasés redoutèrent la violence de ces flammes inaccoutumées, la nature appréhenda de se voir ensevelie dans un immense bûcher : tant sont grands les changements que tous les corps éprouvent avec le temps; après quoi tout rentre dans l'ordre primitif. Tels les signes célestes perdent quelquefois et recouvrent ensuite leur activité. Il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans les éclipses de lune : cet astre, privé de l'aspect de son frère, est plongé dans les ténèbres de la nuit. La terre intercepte les rayons du soleil; leur lumière, source unique de celle de la déesse de Délos, ne peut plus pénétrer jusqu'à elle. Les signes où elle se trouve alors languissent avec elle ; ils n'ont plus la même vigueur : on dirait qu'ils ont perdu leur souveraine, et qu'ils en portent le deuil. Le nom de *signes écliptiques*, que les anciens leur ont donné, exprime bien ce qu'ils éprouvent alors. Ils s'affaiblissent toujours deux à deux : et les deux signes défaillants ne sont pas voisins, ils sont au contraire opposés, d'autant plus que la lune n'est éclipsée que quand elle cesse de voir Phébus, roulant dans un signe diamétralement opposé au sien. Le temps de cet affaiblissement n'est pas le même pour tous les signes : quelquefois toute l'année s'en ressent; le terme de la défaillance est tantôt accéléré, tantôt retardé ; il peut s'étendre au delà d'une révolution du soleil. Lorsque le temps prescrit à la durée du malaise de deux signes, directement opposés, est accompli, et qu'ils sont arrivés au terme de leur deuil, leur affaiblissement passe à deux autres signes voisins des deux premiers, et qui se lèvent et se couchent immédiatement avant eux. En tout ceci la terre ne contrarie jamais le ciel; au contraire, elle en suit tous les mouvements, toutes les variations ; elle ne communique plus des forces qu'elle a perdues, elle ne répand plus la même mesure de biens et de maux : le différent état du ciel produit toutes ces altérations.

Mais pourquoi, direz-vous, étudier le ciel par des moyens si subtils, si notre esprit se refuse à cette étude, si la crainte d'échouer nous ôte l'espérance du succès, et met obstacle à nos recherches? Tout ce que la nature recèle dans le vaste dépôt de ses mystères échappe à nos yeux, et passe les bornes de notre intelligence. En vain dirait-on, pour appuyer la nécessité de cette étude,

que tout est réglé sur les décrets du destin, si le destin nous est lui-même absolument impénétrable. Mais pourquoi vous obstiner ainsi à vous dégrader vous-même, à repousser des biens dont Dieu consent que vous jouissiez, à fermer les yeux de votre esprit à la lumière que la nature vous présente? Nous voyons le ciel : pourquoi, par la bienfaisance de ce ciel même, ne nous serait-il pas permis de chercher à pénétrer les propriétés du monde, d'examiner en détail les éléments qui composent cette masse immense, de promener notre esprit par toutes les avenues du ciel auquel il doit son origine, d'étudier ce qui se passe à notre horizon, de descendre au-dessous des parties les plus basses de la terre suspendue au milieu de l'espace, de devenir citoyens de l'univers entier? La nature n'a déjà plus d'obscurité pour nous; nous la connaissons tout entière. Le monde est devenu notre conquête ; nous en jouissons à ce titre. Partie nous-mêmes de celui qui nous a donné l'être, nous savons ce qu'il est ; enfants des astres, nous nous élevons jusqu'à eux. Peut-on douter que la divinité n'habite nos âmes, que ces âmes ne nous viennent du ciel, qu'elles ne doivent y retourner? que, comme le monde est composé de tous les éléments, de l'air, du feu, de la terre et de l'eau, et qu'il y a de plus dans ce monde un esprit qui veille à l'exécution de ce qu'il a ordonné, de même il se trouve en nous un corps formé de terre, un principe de vie résidant dans le sang, et de plus un esprit qui gouverne et dirige l'homme entier? Est-il étonnant que les hommes puissent connaître le monde, puisque le monde est en eux-mêmes, et que chaque homme est une image, une copie amoindrie de la divinité? Est-il possible de se figurer que notre origine vient d'ailleurs que du ciel? Tous les animaux sont courbés vers la terre, ou plongés dans les eaux, ou suspendus dans l'air ; privés de la raison et du don de la parole, ils se livrent au repos, satisfont aux besoins de l'estomac, jouissent des plaisirs des sens. L'homme seul est destiné à examiner tout ce qui est, à parler, à raisonner, à cultiver tous les arts. Produit par la nature pour tout gouverner, il a formé des sociétés dans les villes, il a obligé la terre à produire des fruits, il a forcé les animaux à le servir, il s'est ouvert un chemin sur les eaux ; seul il porte la tête droite et élevée ; supérieur à tout, il dirige vers les astres des regards triomphants ; il observe de plus près le ciel, il y interroge la divinité, et, non content de l'enveloppe extérieure, il veut connaître à fond l'univers : étudiant

ainsi le ciel, avec lequel il a tant de rapports, il s'étudie lui-même dans les astres. D'après cela, ne sommes-nous pas en droit d'exiger ici autant de confiance que nous en accordons tous les jours au chant des oiseaux, aux entrailles palpitantes des victimes? Y a-t-il moins de raison à consulter les sacrés pronostics des astres, qu'à ajouter foi aux présages tirés des bêtes mortes ou du cri des oiseaux? Et en effet, pourquoi Dieu permet-il que, de la terre, on voie le ciel ; pourquoi se montre-t-il à nous sous cette forme, dans ce qu'il a de corporel, en le faisant rouler sans cesse autour de nous? pourquoi s'offre-t-il, se jette-t-il en quelque sorte au-devant de nous, si ce n'est pour se faire bien connaître, pour nous apprendre quelle est sa marche, pour fixer notre attention sur ses lois? Le ciel lui-même nous invite à contempler les astres : puisqu'il ne nous cache pas son pouvoir et ses droits, sa volonté est que nous nous appliquions à les étudier. Dira-t-on qu'il n'est pas permis de connaître ce qu'il est permis de voir? Et ne méprisez pas vos forces, parce qu'elles sont circonscrites dans les bornes étroites de votre corps : ce qu'il y a de fort en vous est immense. Ainsi l'or, sous un petit volume, excède le prix d'une grande masse d'airain : ainsi le diamant, cette pierre si petite, est encore plus précieux que l'or : ainsi la prunelle de l'œil, principal organe de la vision, est un point, et elle comprend l'image du ciel entier; elle embrasse les plus vastes objets. Telle l'âme de l'homme réside dans un cœur bien peu vaste ; mais, franchissant ces étroites limites, elle gouverne tout le corps. Ne mesurez donc pas le volume de la matière qui est en vous, mais pesez vos forces, les forces de votre raison, et non le poids de votre corps; c'est la raison qui triomphe de tout. Ne balancez donc point à reconnaître dans l'homme une intelligence divine. Et ne voyez-vous pas que l'homme fait lui-même des dieux; déjà nous avons enrichi les astres d'une divinité nouvelle : Auguste, gouvernant le ciel, en relève encore la puissance.

<sup>[1]</sup> Clélie.

<sup>[2]</sup> Servius Tullius.

<sup>[13]</sup> Métellus, souverain pontife.

<sup>[14]</sup> Amas de petites étoiles qui forment comme un nuage blanchâtre dans la poitrine de l'écrevisse, et qu'on a nommé *præsepe*, ou *la crèche*.

<sup>[15]</sup> La mer Méditerranée.

<sup>[16]</sup> Le Pô.

<sup>[17]</sup> Le détroit des Dardanelles autrefois l'Hellespont.

<sup>[18]</sup> La mer de Marmara.

<sup>[19]</sup> La mer Noire.

<sup>[110]</sup> La mer de Zabache.

<sup>[111]</sup> Achille.

<sup>[112]</sup> Le nom de Mauritanie vient probablement, suivant Manilius, du grec ἀμαυρός, sombre, obscur.

<sup>[113]</sup> Hercule. Les deux gémeaux sont ordinairement Castor et Pollux : mais plusieurs anciens les ont nommés Hercule et Apollon.

<sup>[114]</sup> Tibère, depuis empereur.

## NOTES DU LIVRE IV.

v. 190. [Nodoque cærcita virgo](#). Le texte porte, *nodo cærcita*, à la lettre *retendue* ou *arrêtée par un nœud*, ce qui peut s'entendre en trois sens différents. 1° L'histoire ou la fable rapporte qu'Erigone, pénétrée de douleur de la mort de son père, tué par des bergers, et ne voulant pas lui survivre, se passa un lacet autour du cou, et cessa de vivre sur la terre. Mais, en récompense de sa piété filiale, elle fut transportée au ciel, où elle occupe un des signes du zodiaque. Comme Andromède, sur nos globes, est encore représentée enchaînée, de même la vierge était peut-être représentée avec le lacet au cou. Alors le nœud qui la retient ne serait autre que ce lacet. 2° Ce nœud pourrait aussi n'être autre chose que celui d'une ceinture qui retient ses vêtements: c'est dans ce sens que Virgile dit de Vénus, *Enéide*, I, 324, *nodoque sinus collecta fluentes*. Enfin, suivant le troisième sens, que nous avons suivi d'après Bentley, le nœud dont il est ici question serait un des quatre points cardinaux du zodiaque, l'équinoxe d'automne. Ces quatre points principaux, les deux solstices et les deux équinoxes, sont appelés *nœuds* de l'année, non seulement par Manilius, mais encore par Lucrèce. Manilius, l. III, 616, 617, parlant des signes tropiques, dit :

*Quæ tropica appellmit, quod in illis quattuor anni*

*Tempora vertuntur sigitis, nodosque resolvunt.*

Et Lucrèce, l. V, v. 687, parlant du soleil,

*Donec ad id signum cæli pervenit, ubi anni*

*Nodus nocturnas exæquat lucibus timbras.*

Au reste, ce n'est pas sans raison, dit Bentley, que Manilius nous représente ici la vierge comme retenue par un nœud. Elle préside à l'instruction ; or l'instruction est bien plus efficace, lorsqu'elle est appuyée de l'exemple. Erigone, obligée de retenir ses disciples, est retenue elle-même.

v. 247. [Depositæ et opes...](#) Bentley croit qu'on peut conserver dans le texte ce vers barbare d'un alchimiste :

*Materiamque manu certa duplicarier arte;*

mais 1° en le transportant après le vers 248, 2° en le corrigeant ainsi :

*Materiamque rudem cara duplicaverit arte.*

Cela diffère un peu trop de la leçon commune. Si cependant on veut admettre levers ainsi corrigé, il faut ajouter à la traduction : *Et de doubler le prix de ces métaux par la délicatesse de la façon.*

v. 296. *Dixere decania*. On pourrait dire aussi *décuries*. Cette division des signes en trois parties, et l'attribution de chaque tiers à trois signes consécutifs, est fort ancienne : les premiers astrologues connus en font mention. Ptolémée proscrit, cette belle doctrine : mais les Arabes la ressuscitèrent, et les astrologues l'ont avidement embrassée. Quant au nom, il n'est pas de la même antiquité ; il est manifestement latin : il ne serait pas cependant impossible que, comme le remarque Huet, il eût été imaginé par des Grecs, c'est-à-dire par des Grecs alexandrins. On reprochait à ces Grecs égyptiens de parler un grec fort corrompu. D'ailleurs, leur pays était presque toujours couvert de légions romaines : ils y voyaient *des primani*, *des secundani*, *des tertiani*, etc. ; ils avaient l'oreille rebâtie de ces noms. Sur ce modèle ils forgèrent le terme de δεκανοὶ ou *decani*, et l'attribuèrent d'abord aux signes qui présidaient à chaque décanie, et ensuite aux décanies mêmes.

v. 358. *Perque decem medias partes*. Le capricorne doit occuper la première décanie des poissons, et le verseau la seconde, comme le remarque Scaliger. Manilius n'y regardait pas apparemment de si près.

v. 532. *Lumina deficient*. L'écrevisse elle-même est aveugle, s'il faut en croire Manilius, l. II, v.255. Scaliger croit qu'il s'agit ici de la nativité d'Œdipe. Les anciens astrologues, dit-il, ont écrit qu'à la naissance de ce prince l'horoscope et la lune ne se trouvaient l'un et l'autre dans la crèche de l'écrevisse.

v. 539. *Ut capiat semet*. On pourrait aussi traduire, *qu'il se dévorera lui-même* : car on convient assez généralement qu'il s'agit ici d'Érisichthon, qui, après avoir abattu une forêt consacrée à Cérès, en fut puni par une faim si cruelle, qu'il mangea tout son bien, et finit par dévorer ses propres membres. Cependant Bentley pense qu'il n'est ici question que des débauchés.

v. 564. *Scevitque asperrima fronti*. Il ne nous a pas été possible de suivre ici le sens du savant évêque d'Avranches. Suivant lui, la fortune balance les triomphes par des difformités au visage : ainsi Annibal paya ses victoires par la perte d'un œil. Mais Annibal avait perdu un œil avant ses principales victoires, et quatorze ou quinze ans

avant sa fuite, c'est-à-dire, avant son retour en Afrique. Il nous paraît clair, par la texture du discours, que les infortunes d'Annibal ont dû suivre et non pas précéder ses prospérités. Scaliger croit que, dans ce pronostic du sagittaire, Manilius a aussi eu en vue Jules César. Mais pourquoi ne l'aurait-il pas nommé ?

v. 580. *Alatis humeris*. Tout le monde sait, dit Scaliger, que les Titans avaient des ailes. Mais si cela est, pourquoi entassaient-ils montagnes sur montagnes, pour escalader le ciel ? Ils n'avaient qu'à y voler.

v. 741. *Laniger in medio*... Les astrologues ne sont point d'accord sur l'attribution des différentes parties de la terre à chaque signe. Par exemple, le bélier préside, suivant Manilius, à la Propontide et à l'Hellespont ; Ptolémée le charge du soin de la Bretagne, de la Gaule, etc.; Hipparque, de la Thrace, de l'Arménie; etc., les anciens Égyptiens, de la Babylonie, de l'Arabie. Il en est de même des autres signes. Qui d'eux tous a raison ? La réponse n'est pas difficile à faire.

v. 787. *Teque feris dignam*. Manilius écrivait peu après la défaite de Varus : il n'est point étonnant que cet événement lui ait donné de l'humeur contre les Germains.

v. 811. *Quæ sint ecliptica*. *Ecliptique* vient du verbe grec ἐκλείπειν, manquer, faire faute, s'éclipser. On a donné ce nom à la ligne ou au cercle que le soleil paraît décrire par son mouvement annuel, et qui sépare la largeur du zodiaque en deux parties égales. Il ne peut y avoir d'éclipse, soit de soleil, soit de lune, que lorsque la lune, ou nouvelle ou pleine, est sous ce cercle, ou du moins lorsqu'elle en est très voisine. Manilius donne ce même nom d'*ecliptiques* aux signes où se trouve la lune au temps de ses éclipses, et aux signes diamétralement opposés, non seulement par une raison analogue à celle que nous venons de donner, mais plus particulièrement encore parée que, dans la doctrine de notre poète, ces signes perdent leur activité, les forces leur manquent, leur énergie s'éclipse.

v. 867. *Quæ nec deus invidet ipse*. Ce quatrième livre avait commencé par un beau prologue sur la nécessité du destin : l'épilogue qui le termine, et qui roule sur la dignité de l'âme humaine, n'est pas moins magnifique. C'était sans doute le jugement qu'en avait porté Firmicus, puisqu'il n'a pas manqué de saisir et de s'approprier en quelque sorte ces deux morceaux, l'un dans le troisième chapitre de son premier livre, l'autre pour servir de préface au livre huitième. Dans celui-ci, Firmicus s'efforce de s'élever à la hauteur de Manilius; et s'il est moins énergique que son modèle, il est du moins plus

moraliste. De la dignité de notre âme, il conclut qu'elle doit se rendre souveraine de toutes les affections, de toutes les passions du corps, les modérer, les dompter; que le corps corruptible tendant sans cesse à appesantir l'âme immortelle, nous ne pouvons être trop en garde contre les atteintes qu'il peut donner à notre innocence; que nous ne devons ni nous élever dans la prospérité, ni nous laisser abattre par l'adversité; que notre soin principal doit être de conserver notre âme pure et sans tache, pour la rendre telle à notre créateur. On croirait presque lire un sermon d'un père de l'Eglise en lisant cet endroit de Firmicus, et c'est l'ouvrage d'un païen que l'on a sous les yeux.

## LIVRE V.

Un autre eût ici terminé sa course céleste ; après avoir traité des signes dont le mouvement est contrarié par celui des cinq étoiles errantes, de Phébus porté sur un char à quatre chevaux, de Diane qui se promène sur le sien attelé de deux coursiers, il s'abstiendrait de toute autre recherche; il descendrait du ciel, et, sur sa route, il visiterait les orbés inférieurs de Saturne, de Jupiter, de Mars et du Soleil, et, après avoir traversé ceux de Vénus et de Mercure, il étudierait les erreurs de la lune. Le ciel veut que je poursuive ma course : il m'a fait monter sur un char éthéré, qui doit me porter jusqu'à sa cime la plus élevée; il me défend d'en descendre avant de l'avoir parcouru en entier, avant d'en avoir visité toutes les constellations.

D'un côté, je me sens appelé par Orion, partie considérable du vaste firmament; par le navire qui a porté tant de héros, et qui vogue encore parmi les astres ; par le fleuve<sup>[1]</sup> qui serpente au loin dans le ciel ; par le centaure, et par la baleine aux dures écailles et à la gueule menaçante ; par le gardien vigilant du jardin des Hespérides et de ses pommes d'or ; par le grand chien, dont l'uni vers entier ressent les feux; par l'autel des dieux, auquel l'Olympe paye le tribut de son hommage. Je vois, de l'autre côté, le dragon qui se replie entre les deux ourses ; le cocher qui fait encore rouler son char, et le bouvier

qui conduit sa charrue; la couronne d'Ariadne, présent vraiment céleste ; Persée armé de son glaive, et vainqueur de l'horrible Méduse ; Céphée et son épouse, qui semblent méconnaître leur fille Andromède; le cheval ailé, tout rayonnant d'étoiles; le dauphin disputant de vitesse avec la flèche ; Jupiter sous l'enveloppe d'un oiseau, et plusieurs autres astérismes qui roulent dans l'étendue du ciel. Tels sont les objets que j'entreprends de chanter : je dirai leurs propriétés, leurs influences, soit à leur lever, soit lorsqu'ils se précipitent dans l'Océan ; je déterminerai quel degré des douze signes ramène chacune de ces constellations sur l'horizon. C'est le créateur de l'univers qui leur imprima dans l'origine leur énergie particulière, et qui détermina le temps où cette force devait être déployée.

Le chef du troupeau, vainqueur de l'Hellespont, auquel il valut ce nom, en s'y allégeant d'une partie de son fardeau, le bélier qui y perdit même sa précieuse toison, et qui donna occasion à la princesse de Colchos de porter à Iolcos l'art funeste des empoisonnements, et de le répandre de là sur toutes les parties de la terre; le bélier, comme s'il fendait encore les flots, traîne à sa suite la poupe du navire Argo, voisine de lui, et à la droite de laquelle il est situé. Cette poupe commence à hisser ses premiers fanaux, lorsque le quatrième degré du bélier monte sur l'horizon. Quiconque naîtra sous un tel ascendant commandera un vaisseau ; attaché au timon, il préférera la mer à la terre; les vents seront les dépositaires de sa fortune; il voudra parcourir toute l'étendue de l'Océan, et rencontrer à l'embouchure de quelque nouveau fleuve une nouvelle armée d'Argonautes, pour intimider son pilote Typhis, et le forcer de chercher son salut au milieu des plus dangereux écueils. Que le navire ne produise point de tels navigateurs, il n'y aura plus de guerre de Troie; l'effusion du sang ne sera plus le prix du départ d'une flotte, ou de son arrivée au lieu de sa destination ; Xerxès n'embarquera pas toute la Perse, ne creusera pas de nouvelles mers, ne construira pas de pont sur les anciennes; le succès des Athéniens à Salamine n'amènera pas leur ruine entière à Syracuse ; les débris des flottes de Carthage n'encombreront plus les mers; le monde ne paraîtra pas en suspens à la journée d'Actium, et le sort du ciel ne semblera pas dépendre de l'inconstance des flots. C'est sous la conduite de tels chefs qu'on voit des

vaisseaux courir sur toutes les mers, rapprocher toutes les parties de la terre, et nous faire jouir, avec l'aide des vents, de toutes les commodités que ce globe peut fournir.

A la gauche du bélier, et avec son dixième degré, Orion se lève : c'est la plus belle des constellations; elle paraît embrasser toute l'étendue de l'Olympe : lorsqu'elle est sur l'horizon, entraînant le ciel entier, la nuit, émule du jour, semble ne pas vouloir déployer ses ailes ténébreuses. Orion procure un génie vif, un corps alerte, un caractère prompt à obliger, un courage infatigable dans les plus fâcheuses circonstances. Un seul homme de cette espèce vaut tout un peuple, il habite tous les quartiers d'une ville, il est à toutes les portes, c'est l'ami de tout le monde ; et, dès le matin, tout citoyen reçoit de lui le même salut.

Mais lorsque le quinzième degré du bélier se montre à l'orient, le cocher sort du sein des ondes ; son char gravit la partie inférieure du ciel, on le voit paraître vers la plage d'où le glacial Borée nous fait sentir le froid piquant de son haleine. Cet astérisme inspire ses propres inclinations, le goût qu'il avait sur terre pour la conduite d'un char, et qu'il conserve encore dans le ciel. On aimera cet exercice, on se plaira à voir écumer le frein dans la bouche de quatre coursiers, à modérer leur trop grande ardeur, à les faire caracoler à propos; ou, dès que la barrière sera ouverte et que les chevaux l'auront franchie, on saura hâter leur vol, et, penché en avant, on semblera vouloir devancer les coursiers ; les roues toucheront à peine la superficie de l'arène, et l'on surpassera la vitesse du vent ; ou, parvenu à la tête de ceux qui disputent le prix de la course, on leur coupera le chemin, pour les empêcher de prendre l'avantage ; on emploiera mille ruses pour retarder leur marche et leur fermer en quelque sorte toute la largeur du cirque; ou, si l'on se trouve au milieu des concurrents, assuré de la qualité du sol, on saura tourner à droite aussitôt qu'il en sera temps, s'approcher de la borne le plus près possible, et tenir jusqu'à la fin les esprits indécis sur l'issue de la lutte. On aura aussi le talent de conduire deux chevaux accouplés, de sauter de l'un sur l'autre, de se tenir alternativement debout sur chacun des deux, de voler de l'un à l'autre, et

d'accompagner cet exercice de mille tours d'adresse. Ou bien plusieurs rivaux, montés chacun sur un cheval, tantôt s'exerceront armés, et tantôt entrecouperont leur course dans le cirque, en offrant l'image d'un combat simulé. En un mot, on aura tous les talents qui peuvent se rapporter au maniement des chevaux. C'était sous le cocher sans doute qu'était né Salmonée, qui, faisant rouler un quadriges sur un pont d'airain, croyait imiter le ciel, et s'imaginait qu'en contrefaisant la foudre il passerait pour Jupiter descendu sur ce globe. L'insensé s'aperçut bientôt qu'il n'était pas facile d'imiter le tonnerre, et, renversé par un foudre véritable, il éprouva combien son pouvoir était inférieur à celui de Jupiter. Ne doutez pas que cette même constellation n'ait présidé à la naissance de Bellérophon, qui, se frayant vers les cieux une route nouvelle, vola jusqu'aux étoiles. Le ciel était sa carrière ; il voyait la terre et l'Océan sous ses pieds : il ne laissa dans sa course aucun vestige de la route qu'il avait tenue. Telles sont les influences du cocher au moment de son lever.

Lorsque le degré ascendant du bélier doublera le nombre de dix, les chevreaux commenceront à nous montrer leurs ondoyants mentons, et leurs dos hérissés monteront bientôt après au-dessus de l'horizon, vers la partie boréale du ciel. N'attribuez pas à cette constellation la naissance de ces hommes graves et sévères, austères comme des Catons, qui punissent de mort leur propre fils, comme Manlius, et qui ont le courage d'un Horace : la charge serait trop pesante pour un tel astérisme ; les chevreaux pétulants ne sont pas capables d'inspirer des sentiments si nobles ; ils s'amusent de choses frivoles, ils sont l'image des cœurs lascifs ; ardents à toute sorte de jeux, ils aiment à faire parade de leur intrépide agilité. Ils engagent la jeunesse dans des amours illicites : guidé alors, non par la vertu, mais par la passion, l'on affronte mille dangers ; la mort même n'a rien de terrible, pourvu qu'on se satisfasse. [Et cette mort, en effet, est le moindre des malheurs ; le plus grand est le crime qui y a conduit.] Les chevreaux donnent aussi de l'inclination pour la garde des troupeaux ; ils président à la naissance de ceux qui, chargés de les conduire aux pâturages, portent toujours au cou un tendre chalumeau, dont ils tirent des sons mélodieux.

Mais lorsqu'à deux fois dix degrés du bélier il en sera joint sept autres, les hyades se lèveront. Ceux qui naissent alors sont ennemis du repos; l'inaction n'a pour eux aucun attrait ; ils sont partisans du peuple, ils cherchent le trouble : les tumultes séditieux, les discussions bruyantes sont de leur goût; ils aiment à entendre les Gracques haranguer du haut de la tribune, à voir le peuple sur le mont Sacré, et Rome presque sans citoyens ; ces guerres intestines leur plaisent, et ils tiennent en haleine la vigilance des magistrats. D'autres gardent à la campagne des troupeaux d'animaux immondes : c'est sous ces étoiles sans doute qu'était né le fidèle porcher du fils de Laërte. Tels sont les penchants que les hyades inspirent, lorsqu'elles se lèvent à l'instant de quelque naissance.

Lorsque le bélier, montrant son dernier degré à la terre, est entièrement levé, et sorti du sein des ondes, on commence à voir la chèvre ; elle veille à la garde de ses chevreaux, qu'elle a fait casser devant elle : [elle se lève du côté du pôle glacé, à la partie droite du ciel.] Nourrice de Jupiter, elle lui tint lieu de mère; et le lait dont elle abreuva ce dieu encore enfant lui donna la force de lancer la foudre. Ceux qui naissent sous elle, sont naturellement timides; leur esprit craintif prend l'alarme au moindre bruit, et s'effraye des plus vains fantômes, ils sont d'ailleurs portés à visiter des terres inconnues : telle la chèvre gravit sur les rochers pour y chercher de nouveaux arbustes, et se plaît à avancer toujours, pour paître en des lieux où elle n'a pas encore brouté.

Lorsque le taureau, reculant d'un pas précipité, nous montre la sixième partie de l'espace qu'il occupe, il fait lever les pléiades, sœurs célestes, égales en éclat. Ceux dont elles éclairent alors la naissance sont amis de Bacchus et de Vénus. Dans la joie des festins, ils s'abandonnent à la pétulance de leur caractère, et égayent les convives par le sel mordant de la plaisanterie. Ils ont toujours le plus grand soin de leur parure : curieux d'une propreté recherchée, ils disposent leurs cheveux en boucles flottantes, ou les retiennent avec des bandelettes, pour en former une touffe épaisse et élevée ; ou enfin ils changent leur visage, en se couvrant d'une fausse chevelure. Ils ont recours à la pierre-

ponce pour adoucir la peau de leurs membres hérissés; ce qui tient en eux de l'homme leur est un objet d'horreur ; ils voudraient que leurs bras ne se chargeassent jamais d'aucun poil. Ils s'habillent en femme; s'ils sont chaussés, ce n'est pas pour l'usage, mais pour la parure; leur démarche est efféminée et sautillante. Ils rougissent d'être hommes, et leur aveuglement est tel, qu'avec ces défauts ils ambitionnent de passer pour honnêtes. C'est peu pour eux d'aimer, ils veulent qu'on les tienne pour véritablement amoureux.

Les gémeaux présentent ensuite au-dessus des eaux de l'Océan leurs étoiles, unies par les liens de la fraternité. Le septième degré de ce signe amène le lièvre : ceux qui naissent sous cette constellation ont comme reçu de la nature des ailes et le don de voler, tant est grande l'agilité de leurs membres, qui égale la rapidité des vents. Ils ne sont pas encore partis de la barrière, qu'ils ont déjà remporté le prix de la course ; par la souplesse de leurs mouvements, ils parent les rudes atteintes du ceste, aussi habiles à esquiver les coups de l'adversaire qu'à lui en porter d'assurés. Une balle qui va fuir, ils la reprennent d'un pied agile, qui fait alors l'office de main ; ils sautent après elle dans leurs jeux, et leurs bras, toujours en mouvement, multiplient les coups rapides. Un autre jette en l'air tant de balles, qu'en retombant elles le couvrent tout entier ; alors ses mains se portent à toutes les parties de son corps, prêtes à recevoir et à renvoyer ces balles, qui, pour ainsi dire, instruites de la route qu'elles doivent tenir, obéissent à son ordre, et retombent autour de lui. Ces mortels veillent en dormant;<sup>[3]</sup> ils sont ingénieux à écarter tout sujet d'inquiétude, et, dans un paisible loisir, ils ne s'occupent que de varier leurs amusements.

Passons aux astérismes voisins de l'écrevisse : à sa gauche se lèvent les étoiles du baudrier d'Orion.<sup>[4]</sup> Ceux qui les ont pour ascendant vous affectionnent particulièrement, Méléagre, vous qui fûtes consumé par des flammes lointaines, vous dont la mort causa celle de votre mère, vous qui perdités lentement la vie, avant de rendre le dernier soupir. Ils ont une égale vénération pour celui qui soulagea Atlas du poids de son fardeau ; pour l'héroïne<sup>[5]</sup> qui combattit sur les rochers de la Calédonie, qui surpassa les hommes en courage, qui porta le premier coup à un monstre qu'il semblait

qu'une fille ne pouvait pas même regarder impunément ; pour Actéon enfin, ce modèle du chasseur, avant que le destin en ait fait la proie de ses chiens. Ils chassent aussi aux filets ; de vastes montagnes sont entourées d'épouvantails de plumes; on prépare des fosses trompeuses, on dispose des pièges perfides; les bêtes sauvages, au milieu de leur course, se trouvent arrêtées dans les lacs qui leur sont tendus ; le fer ou les chiens terminent la chasse, et l'on emporte la proie. D'autres se plaisent à poursuivre dans la mer toute espèce de poisson, et à étaler sur la grève les animaux monstrueux qu'ils ont tirés des gouffres de l'Océan : ils portent la guerre sur les ondes, et jusque dans les bras de mer les plus orageux; ils coupent par des filets le courant des fleuves ; ils suivent leur proie avec ardeur, partout où ils la soupçonnent. La terre ne suffit plus au luxe de nos tables, nous sommes dégoûtés de ce qu'elle fournit; il faut, pour satisfaire nos goûts, que Nérée nous procure des productions d'un autre élément.

Procyon<sup>[6]</sup> paraît, lorsque le vingt-septième degré de l'écrevisse sort de l'onde. Il ne forme pas, à la vérité, des chasseurs, mais il fournit les instruments nécessaires à la vénerie : il enseigne à dresser les jeunes chiens pour la quête, à distinguer leur espèce par la race dont ils sortent, leurs qualités par le lieu de leur naissance; à faire des filets, de forts épieux garnis de fer, des javelots souples et nouveaux; à fabriquer, en un mot, toutes les armes, tout l'équipage convenable à un chasseur : on en fera commerce, et ce sera l'objet d'une profession lucrative.

Lorsque le lion commence à nous montrer sa terrible gueule, le chien se lève, la canicule vomit des flammes : l'ardeur de ses feux la rend furieuse, et double la chaleur du soleil. Quand elle secoue son flambeau sur le globe, et qu'elle nous darde ses rayons, la terre, presque réduite en cendre, semble être à son dernier moment; Neptune languit au fond de ses eaux, les arbres des forêts sont sans sève, les herbes sans vigueur. Tous les animaux cherchent un asile sous un ciel lointain ; le monde aurait besoin d'un autre monde, où il pût se réfugier. La nature, au milieu de cet incendie, éprouve des maux dont elle-même est la cause, et elle vit en quelque sorte sur son bûcher; tant est grande

la chaleur répandue par tout le ciel ! Les feux de tous les astres semblent concentrés dans un seul. Lorsque cette constellation, sortant des eaux, commence à monter sur le penchant du globe, celui que l'eau de la mer effleure alors au moment de sa naissance sera d'un caractère violent et impétueux: livré à ses fureurs, il sera pour la foule un objet de terreur et de haine ; un tel homme précipite sans raison ses paroles ; il n'a pas encore ouvert la bouche, qu'il a déjà montré son emportement : le sujet le plus léger le met hors de lui-même ; il écume, il hurle au lieu de parler ; il se tord la langue, et ne peut achever son discours. Un autre défaut rend celui-ci plus redoutable encore : Bacchus augmente la fureur de cet insensé, dont l'indomptable rage se porte aux derniers excès. La nuit des forêts, la hauteur des montagnes, la vue d'un lion terrible, les défenses d'un sanglier écumant, les armes dont les bêtes sauvages sont pourvues, rien n'est capable de l'intimider; il déploie sa fureur contre le premier ennemi qui se présente. Au reste, ne soyez pas surpris que cette constellation inspire de telles inclinations. Ne voyez-vous pas qu'elle chasse elle-même dans le ciel? Elle cherche à atteindre dans sa course le lièvre qui fuit devant elle.

Lorsque le dernier degré du vaste signe du lion monte sur l'horizon, on voit paraître la coupe, qui semble comme ciselée par l'éclat des étoiles qui la décorent. Celui qui est redevable à cet astérisme de ses mœurs et de ses inclinations doit aimer les plaines arrosées de ruisseaux, les rivières et les lacs : il se plaira, ô Bacchus, à vous marier avec l'ormeau, à vous donner sur les coteaux des formes symétriques ; ou, se fiant à vos forces, il vous étendra en treilles, et vous abandonnera à vous-même ; ou bien du principal cep il retranchera des provins, qu'il soutiendra avec des échelas, et dans les intervalles des plants il sèmera des légumes. Et comme les méthodes de culture varient infiniment suivant les lieux, il étudiera et suivra les usages de chaque contrée. D'ailleurs il ne ménagera pas le vin qu'il aura recueilli ; il jouira des fruits que lui donnera la vigne; il boira avec plaisir son vin sans mélange, il noiera volontiers sa raison dans son verre. Il ne se contentera pas des fruits que la terre lui fournira chaque année; il prendra à ferme les impôts sur les denrées; il fera commerce de marchandises, de celles surtout qui doivent à

l'eau leur production et leur accroissement. Tel est le caractère de ceux qui naissent sous la coupe, constellation amie de toute chose liquide.

Erigone paraît ensuite lorsque ses cinq premiers degrés se seront soustraits à la mer, on verra au-dessus des eaux le monument éclatant de la couronne d'Ariadne. Elle inspirera du penchant pour des occupations douces et tranquilles : cela doit être ; on voit se lever d'un côté les dons de la vierge, de l'autre la vierge elle-même. On cultivera des parterres émaillés de fleurs, et où naîtront la pâle violette, la jacinthe pourprée, le lis, le pavot, émule des brillantes couleurs de Tyr, la rose, dont la tendre beauté est si agréablement relevée par un rouge incarnat : on ornera les coteaux de bosquets et de gazon toujours vert; on embellira les prairies des couleurs les plus naturelles : ou bien, assemblant diverses fleurs, on en formera des guirlandes, image de la constellation dominante. De plus, on en distillera les sucs, on y mêlera des parfums extraits des bois odoriférants de l'Arabie ; on en composera des onguents dont la suave odeur ne le cédera point à celle du laurier de Médie, et que le mélange de tant de sucs exquis rendra bien plus utiles. On recherchera la propreté, la bonne grâce, l'élégance de la parure, tout ce qui fait l'agrément, le plaisir de la vie: l'âge tendre encore de la vierge, les fleurs dont est formée la couronne, semblent commander ces inclinations.

Lorsque l'épi hérissé,  se levant au dixième degré de la vierge, fera voir les barbes qui le défendent, il inspirera le goût de la campagne et de l'agriculture : on confiera son grain aux sillons, dans l'espérance de grosses usures ; on en obtiendra des intérêts, que l'abondance de la récolte rendra bien plus considérables que le principal ; on préparera des greniers pour recevoir la moisson. C'est en effet là le seul métal que l'homme eût dû chercher dans le sein de la terre ; il n'y eût eu alors ni famine ni indigence; chacun ayant abondamment le nécessaire, tous eussent été également riches. Si l'on ne peut s'appliquer aux travaux de la campagne, on exercera des arts sans lesquels les faveurs de Cérès et le produit des moissons deviendraient inutiles : on mettra le blé sous le caillou qui doit le broyer ; on donnera le mouvement à la pierre circulaire sous laquelle il sera placé; on détrempera la farine, on la

fera cuire au feu ; on préparera la nourriture ordinaire de l'homme, et avec la même pâte on fera des mets variés à l'infini. De plus, comme l'épi renferme plusieurs grains, rangés dans un ordre symétrique, et assez semblable à celui que les hommes observent dans leurs constructions, chaque semence ayant sa cellule et son habitation particulière ; l'épi de la vierge donnera le talent d'orner de sculptures les lambris des temples, et de décorer de compartiments les lieux où le maître du tonnerre est honoré. De telles somptuosités étaient autrefois réservées pour les dieux ; elles font aujourd'hui partie de notre luxe : la pompe de nos buffets ne le cède en rien à celle des temples; couverts d'or, nous voulons que nos tables en soient aussi couvertes.

Voyez maintenant la flèche se lever avec le huitième degré de la balance : c'est d'elle qu'on tiendra l'art de lancer le javelot avec la main, la flèche avec l'arc, le caillou avec la fronde; d'atteindre un oiseau dans la plus haute élévation de son vol, de percer avec un triple harpon le poisson qui se croit en sûreté. Sous quelle autre constellation placerais-je la naissance de Teucer? à quelle autre partie du ciel, ô Philoctète, serait-il possible d'attribuer la vôtre? Teucer, avec son arc et ses flèches, détourne les feux qu'[Hector lançait contre la nombreuse flotte des Grecs :] Philoctète portait dans son carquois le sort de la guerre et la destinée d'Ilion : réduit à l'inaction d'un triste exil, il était un ennemi plus redoutable que tous les Grecs armés contre Troie. Ce fut probablement sous la flèche que naquit ce père qui eut le courage de viser et l'adresse de tuer un serpent étendu sur le visage de son fils endormi, et qui lui suçait le sang et la vie. L'amour paternel est un grand maître ; la nature fut plus forte que le danger; elle arracha en même temps au sommeil et à la mort cet enfant, qui, renaissant une seconde fois, fut soustrait en dormant aux ciseaux de la Parque.

Mais lorsque l'imprudent chevreau, errant dans des plaines écartées, paraît chercher à rejoindre ses frères, et qu'ils se lèvent longtemps après le troupeau dont il a fait partie, il préside à la naissance de ceux qui ont l'esprit souple et inquiet : pleins de ressources, ils s'immiscent dans toutes les affaires; les leurs ne leur suffisant pas, ils se chargent de celles du public; ils sont

perpétuellement chez les magistrats, ils fréquentent tous les tribunaux. Partout où ils se trouvent, il ne manque jamais d'enchérisseur aux ventes publiques, d'adjudicataire à la criée des biens confisqués, de délateur contre les coupables de péculat, ou contre les banqueroutiers frauduleux. Ils sont les agents de toute la ville. Ils sont d'ailleurs ardents pour le plaisir de l'amour, et Bacchus leur fait oublier les affaires contentieuses; ils s'exercent à la danse, et s'amollissent sur le théâtre.

Lorsque la lyre se lève, on voit paraître au-dessus des ondes l'image de la tortue, qui, après l'accomplissement de son destin, rendit encore des sons sous les doigts du dieu qui en avait hérité. C'est par elle qu'Orphée, fils d'Œagre, sut donner de l'intelligence aux animaux, du sentiment aux rochers, des oreilles aux forêts; il attendrit même Pluton, et mit un terme à la mort. De là naissent l'harmonie de la voix, celle des instruments, l'expressive mélodie de la flûte, qui, sous des formes différentes, produit de si douces modulations ; en un mot, tout ce qui parle sous les doigts, tout ce qui est mis en mouvement par le souffle. On chantera agréablement dans un repas ; on ajoutera par le charme de sa voix de nouvelles grâces à Bacchus ; on y emploiera des nuits entières. Quoiqu'occupé d'affaires sérieuses, on répétera quelque chanson, l'on murmurerà des airs à voix basse ; seul, on chantera pour soi-même, sans être entendu d'autres oreilles que des siennes. C'est la lyre qui inspire ces inclinations; elle commence à montrer ses bras au lever du vingt-sixième degré de la balance.

Mais avec le scorpion, montrant à peine son huitième degré, l'autel paraît; le groupe de ses étoiles représente le feu qui doit consumer l'encens dont il est chargé. C'est au pied de cet autel que les géants furent autrefois terrassés : Jupiter ne s'arma de son foudre vengeur qu'après y avoir exercé les fonctions de prêtre des dieux. Quels hommes formerà cette constellation, sinon ceux qui sont destinés au culte des autels, et qui, admis au troisième degré de ce saint ministère, presque dieux eux-mêmes, chantent d'une voix majestueuse les louanges de la divinité, et peuvent lire dans l'avenir !

Quatre degrés de plus montreront les étoiles du centaure, qui donne des inclinations analogues à sa nature. L'un conduira des mulets ou des chevaux de somme; il mettra sous le joug des quadrupèdes de race mêlée; il dirigera un char avec adresse; il ornara son coursier de riches harnois, et le conduira au combat. Un autre possédera le secret de guérir les maladies des chevaux : c'est un grand art que de pouvoir se passer de la déclaration du malade, que d'appliquer des remèdes aux maladies de bêtes qui ne peuvent les indiquer, que de pressentir leurs souffrances longtemps avant qu'elles les ressentent elles mêmes.

Le sagittaire vient ensuite; avec son cinquième degré, on voit lever la brillante étoile *Arcturus*. La fortune ne craint pas de confier ses trésors à ceux qui naissent sous cet astre; ils sont destinés à être les dépositaires des finances des rois et du trésor public, à régner sous l'autorité de leurs princes, à devenir leurs principaux ministres, ou à se voir chargés des intérêts du peuple, ou à être intendants des grandes maisons, à borner leurs occupations aux soins qu'ils prendront des affaires d'autrui.

Lorsque le sagittaire sera entièrement sorti du sein des eaux, au lever du trentième degré de cet astérisme, le cygne, décoré de ses brillantes étoiles, déploiera ses ailes éclatantes et prendra son vol vers le ciel. L'homme qui, abandonnant le sein maternel, voit alors le jour, s'occupera des habitants de l'air, et de toutes les espèces d'oiseaux qui peuplent le ciel ; il en fera commerce. De là mille industries; on fera la guerre dans les airs; on arrêtera les oiseaux au milieu de leur vol, on les surprendra dans leurs nids, on les engagera dans des filets, soit lorsqu'ils sont perchés sur la branche, soit lorsqu'ils prennent à terre leur nourriture. Et tous ces soins n'ont que notre luxe pour objet ; celui de la table nous fait pénétrer jusqu'aux contrées que nos armes n'ont pu subjuguier; nous mettons à contribution les extrémités de la Numidie, les bois qui bordent le Phage; on expose, dans nos marchés, des denrées apportées du pays d'où de hardis navigateurs enlevèrent autrefois la toison d'or. On aura de plus le talent de former les oiseaux à notre langage, à nos expressions, de leur apprendre à s'entretenir avec nous, de leur enseigner

à faire de leur langue un usage que la nature leur a interdit. Le cygne nous cache un dieu; cette divinité lui prête une espèce de voix; il est plus qu'oiseau, il murmure des paroles au-dedans de lui-même. N'oublions pas ceux qui aiment à élever l'oiseau de Vénus<sup>[8]</sup> dans les parties les plus hautes de leur maison, et qui, après l'avoir mis en liberté, savent le rappeler au moyen de certains signaux, ou qui portent par toute la ville des cages renfermant des oiseaux dressés à obéir au commandement : souvent leurs richesses ne consistent qu'en quelques vils passereaux. Tels sont les arts auxquels on est porté par la brillante constellation du cygne.

Le serpenteur, enveloppé dans les replis de son serpent, paraît avec le signe du capricorne, et rend ceux qui naissent alors invulnérables aux traits de ces animaux; ils les mettent dans leur sein, ils les cachent sous leurs robes traînantes, ils baisent impunément ces sales et venimeux reptiles.

Mais lorsque le poisson,<sup>[9]</sup> sortant de l'océan, sa vraie patrie, se lève au-dessus de l'horizon, pour entrer dans un élément étranger, celui qui alors recevra la vie passera ses années sur le bord des fleuves, sur le rivage de la mer : il surprendra le poisson au fond de l'eau; plongeant lui-même dans la mer, il en retirera les perles cachées sous la nacre, et ravira en même temps les maisons qui les recèlent. Il ne reste plus à l'homme de nouveaux périls à braver. On risque de se noyer, pourvu qu'on entrevoie quelque gain. Quelquefois, avec les perles, on retire le corps de celui qui a péri dans cette pêche. Mais c'est qu'ordinairement le profit qu'on en retire est très-considérable : les perles sont aussi estimées que les plus riches domaines. A peine peut-on passer pour riche, si on ne l'est en pierreries ; sur les richesses de la terre on accumule celles de l'Océan. Tel est donc le sort de celui qui naît sous le poisson : il exerce ses talents le long des rivages, ou il emploie à prix d'argent d'autres pêcheurs, profite de leur travail, et fait commerce de toute espèce de marchandise maritime.

Lorsque les étoiles de la lyre commencent à monter dans le ciel, elles président à la naissance de celui qui sera choisi pour informer des crimes, pour en

ordonner la punition, pour rassembler les preuves de ceux qui ont été commis, pour faire paraître au grand jour ceux qu'on espérait tenir perpétuellement cachés. Il faut mettre aussi dans cette classe l'inexorable bourreau, les autres ministres de la justice, ceux qui aiment la vérité, qui haïssent le mal, qui apaisent les querelles, et déracinent du cœur les inimitiés.

Au moment où le dauphin azuré quitte l'Océan pour paraître au milieu des astres, et qu'il fait briller ses étoiles semblables à des écailles, on voit naître des hommes d'une nature amphibie ; la terre et l'eau sont à la fois leur élément. Le dauphin aux rapides nageoires fend les ondes, tantôt sillonnant leur surface, tantôt plongeant au fond des eaux : et il retrouve de nouvelles forces dans la sinuosité de ses mouvements, qui nous représente l'inégalité des flots. Ainsi celui qui lui doit la vie paraît voler dans l'eau. Agitant lentement ses bras l'un après l'autre, ou il en frappe l'onde avec bruit, ou il les écarte et les plonge sous l'eau, et s'en sert comme d'avirons cachés qui le dirigent : tantôt il se tient debout dans l'eau ; il nage et paraît marcher; on dirait qu'il est sur un gué, et que la mer est pour lui une plaine unie : tantôt, couché tranquillement sur le dos ou sur le côté, il ne pèse point sur les flots, il n'enfoncé point, c'est sur un lit qu'il repose; on le prendrait pour une nacelle qui n'a pas besoin de rameurs. Celui-là se plaît à chercher la mer dans la mer même, à plonger au fond de l'eau, à visiter Nérée et les nymphes dans leurs grottes profondes : il en rapporte les dépouilles de la mer, les richesses que les naufrages y ont déposées; il fouille avec avidité jusqu'au fond de ses gouffres. C'est de part et d'autre la même inclination, mais appliquée différemment; quoique ainsi partagée, elle n'a qu'une origine. A ces sortes d'industrie on en peut ajouter d'autres qui s'y rapportent : telle est celle de ces hommes qui, sur une balançoire, s'élèvent et retombent alternativement et font en retombant monter ceux qui sont placés de l'autre côté. Telle est aussi celle de ces gladiateurs qui traversent des flammes ou des cerceaux enflammés, retombent à terre aussi doucement qu'ils tomberaient dans l'eau, et qui, par la flexibilité de leurs mouvements, imitent l'agilité du dauphin, volent sans ailes et se jouent dans les airs. S'ils ne s'appliquent pas à ces exercices, ils y auront du moins la

plus grande aptitude; la nature leur aura donné toute la force nécessaire, une grande souplesse dans les membres, une extrême légèreté à la course.

Céphée sortant des eaux, en même temps que les étoiles de l'humide Verseau, n'inspirera point de goût pour les jeux ; il donnera un front grave, un visage où se peindra l'austérité du caractère. On se nourrira de soins et d'inquiétudes, on ne citera que les exemples du vieux temps, on fera sans cesse l'éloge des maximes de l'ancien Caton, on aura l'air sourcilieux d'un tuteur, ou la morgue d'un oncle sévère. Ce même astérisme forme aussi des gouverneurs pour la tendre jeunesse : donnés pour maîtres à des enfants qui sont véritablement les leurs, éblouis de cette autorité précaire, ils semblent se persuader qu'ils sont réellement ce qu'ils ne font que représenter. Il produit aussi ces écrivains éloquents, la gloire du cothurne tragique, et dont le style, quoique sur le papier, ne respire que le carnage. Ils se plairont au récit des forfaits et des révolutions sanglantes, ils aimeront à tracer les funèbres images d'un affreux tombeau, à représenter un père se rassasiant des membres de son fils, le soleil reculant d'effroi, le jour changé en nuit. Ils mettront volontiers sur la scène deux frères s'égorgeant sous les murs de Thèbes ; un père qui est en même temps le frère de ses deux fils; les enfants, le frère et le père de Médée; ici une robe empoisonnée, là des flammes qu'elle envoie pour présent nuptial, sa fuite à travers les airs, son char enlevé par des dragons ; et Céphée lui-même pourra figurer aussi dans leurs tragédies. Ils traceront enfin dans leurs vers mille autres images aussi terribles. Si des sujets moins tragiques sont du goût de quelqu'un de ces écrivains, il cherchera à plaire au spectateur par les grâces de la comédie : il introduira sur le théâtre des jeunes gens entraînés par la fougue de l'âge, des jeunes filles enlevées par leurs amants, des vieillards trompés, des valets hardis à tout entreprendre. C'est par là que Ménandre s'est fait une réputation immortelle : profitant de la beauté de la langue, il se fit le précepteur de ses concitoyens; et, en traçant dans ses écrits la vie de l'homme telle qu'elle était, il montra ce qu'elle devait être. Mais si les forces des élèves de Céphée ne leur permettent pas d'exécuter de pareils ouvrages, ils auront au moins le talent de seconder les poètes dramatiques, soit par la voix, soit par des gestes muets; leur visage représentera toutes les

passions, ils se les approprieront par l'expression : un seul d'entre eux suffira pour rendre tous les rôles, et tiendra lieu d'une troupe de comédiens. [Il jouera tantôt le rôle des plus célèbres héros, tantôt celui d'un simple particulier.] Il prendra l'air et le ton convenables à tous les états ; son geste rendra tout ce que dit le chœur; il vous fera voir Troie en cendres, et Priam expirant à vos yeux.

Je passe à la constellation de l'aigle : elle vole à la gauche du jeune échanson qu'elle enleva elle-même à la terre; elle couve sa proie sous ses ailes déployées. Cet oiseau rapporte les foudres lancées par Jupiter, et combat ainsi pour le ciel : son lever détermine celui du douzième degré du verseau. Celui qui naît au même instant que lui se livrera au vol, au brigandage, et n'épargnera pas même la vie de ceux qu'il voudra dépouiller. [Après avoir exercé sa fureur contre les hommes, il retendra sur les bêtes sauvages.] Pour lui point de différence entre la guerre et la paix, entre l'ennemi et le citoyen ; il n'a d'autre loi que sa volonté ; il déploie son caractère violent partout où le porte son caprice ; il se fait un mérite de disputer toute possession. Mais son ardeur l'engage-t-elle pur hasard dans une juste cause, cet emportement deviendra courage; il se distinguera dans l'art militaire, il sera capable d'acquérir à sa patrie l'honneur des plus éclatants triomphes. Et comme l'aigle ne combat pas lui-même, mais fournit des armes, en rapportant à Jupiter les foudres qu'il a lancés; celui qui naît sous cette constellation sera le ministre d'un roi ou d'un général d'armée, et, par son mâle courage, il lui rendra les plus importants services.

Mais lorsqu'après le lever de deux fois dix degrés du verseau, Cassiopée se montrera à la droite de ce signe, elle fera naître des orfèvres, qui auront le talent de donner à l'or toutes les formes possibles, d'ajouter par leur travail un nouveau prix à ce précieux métal, et d'en relever l'éclat par les brillantes couleurs des pierreries. De là ces augustes présents qui décorent nos temples sacrés, ces lambris dont la splendeur égale celle de l'astre du jour, cet éclat des pierres précieuses, ce feu éblouissant des diamants ; de là ces monuments encore subsistants de l'ancien triomphe de Pompée, et ces

trophées ornés du portrait de Mithridate. De laces parures qui rehaussent la beauté : on a eu recours à l'or pour s'embellir; on a orné sa tête, son cou, ses mains, de pierreries ; des boucles d'or ont étincelé sur des pieds d'une blancheur éblouissante. A quel art une femme distinguée<sup>[10]</sup> peut-elle appliquer ceux qui lui doivent l'être, si ce n'est à celui dont elle peut faire un aussi grand usage pour sa parure? Mais, pour fournir la matière nécessaire à cette profession, Cassiopée excite encore à chercher l'or dans les entrailles de la terre, à arracher du sein de la nature les richesses qu'elle veut nous dérober, à bouleverser notre globe pour en ravir ces dépouilles, à tâcher de découvrir des trésors dans des monceaux de sable, et à les produire, comme malgré eux, au grand jour. On comptera avec avidité tous les grains du sable qui recèle l'or, on le lavera dans plusieurs eaux, et de la réunion de plusieurs de ces grains on formera des masses précieuses. On rassemblera même les richesses de la mer, dont l'écume peut contenir de l'or; et, pour se procurer quelques parcelles de cet éclatant métal, on portera ses regards avides jusque dans les gouffres les plus profonds. On mettra aussi l'argent au creuset, après l'avoir extrait de lamine, et l'avoir purifié dans quelque ruisseau d'eau saillante. Ou enfin l'on fera commerce de ces deux métaux préparés par ces deux sortes d'ouvriers,<sup>[11]</sup> et on les échangera l'un contre l'autre pour un usage réciproque. Telles seront les inclinations de ceux à la naissance desquels préside Cassiopée.

Elle est suivie d'Andromède, qui, toute rayonnante d'or, paraît à la droite du ciel, lorsque douze degrés des poissons se sont élevés sur l'horizon. La faute des coupables auteurs de ses jours l'exposa autrefois à un cruel supplice, lorsque la mer débordée inondait tous les rivages, et que la terre craignit un naufrage universel. On proposa pour condition du salut public d'abandonner Andromède à la fureur des flots; ses membres délicats devaient être la pâture d'un monstre hideux. Tel était l'hyménée auquel on la destinait. Victime désignée pour mettre fin, par sa seule mort, au malheur de tout un peuple, elle est parée pour ce sacrifice ; on la revêt d'habillements qui avaient eu une destination bien différente. Sans aucune pompe funèbre, on traîne cette jeune princesse, encore vivante, au lieu de sa sépulture. Dès qu'on est arrivé sur le rivage de cette mer terrible, on étend ses tendres bras sur un dur rocher ; ses

pieds y sont liés ; on la charge de chaînes ; elle est comme attachée à la croix sur laquelle elle doit expirer. Dans cet appareil de torture, on a soin cependant que rien ne puisse offenser la décence, ni alarmer la pudeur. Son infortune ajoute à sa beauté : sa tête est mollement penchée sur un sein d'une blancheur éblouissante; abandonnée de tous, elle est seule gardienne d'elle-même. Ses habits ont glissé de dessus ses épaules; ses bras sont nus, ses cheveux épars flottent autour de sa tête. Les alcyons volant autour de vous, infortunée princesse, témoignèrent leur douleur par leurs tristes concerts ; ils déplorèrent votre destinée, et, joignant leurs ailes, ils vous mirent à l'abri des ardeurs du soleil. La mer, à votre aspect, retint ses flots, et n'osa les porter jusqu'à leurs limites ordinaires. La Néréide éleva sa tête au-dessus des ondes, et, sensible à votre malheur, elle arrosa la mer de ses larmes. Le Zéphyr, rafraîchissant de sa douce haleine vos membres étendus, fit retentir d'un triste sifflement les rochers d'alentour. Mais enfin cet heureux jour ramène sur ce rivage Persée, vainqueur de l'horrible Méduse. Il voit la princesse enchaînée sur le rocher; il est glacé d'horreur, lui que n'avait pas épouvanté le hideux aspect de la Gorgone : la dépouille qu'il en a remportée échappe presque de ses mains : vainqueur de Méduse, il est vaincu par la vue d'Andromède. Il est jaloux du roc où elle est attachée, il envie le bonheur des chaînes qui la retiennent. Instruit par elle des causes de son malheur, il veut, pour acquérir le titre de son époux, combattre la mer même, prêt à tout entreprendre, dût-il avoir à lutter contre une seconde Gorgone. Il fend l'air avec rapidité, il rassure Céphée et Cassiopée, en s'engageant à sauver la princesse; Andromède lui est promise, il retourne au rivage. Déjà la mer avait commencé à s'enfler; les flots, cédant à l'impétuosité du monstre qui les pousse, fuient en mugissant devant lui : sa tête s'élève au-dessus d'eux ; il revomit l'onde amère, les flots battent avec bruit contre ses dents, une mer orageuse paraît rouler dans son énorme gueule; sa croupe se recourbe en une infinité de replis immenses, et couvre presque toute la plaine liquide. Les Syrtes retentissent du bruit qu'il fait en s'avançant; les rochers, les montagnes frémissent à son approche. Princesse infortunée, quel était alors votre destin, malgré le puissant défenseur armé pour vous secourir? Quelle pâleur était la vôtre! quelle défaillance! quel froid pénétrait tous vos membres, lorsque, du rocher où vous étiez retenue,

vous vîtes la mort s'avancer vers vous, et votre supplice apporté sur l'aile des flots ! faible proie, hélas, pour un si énorme monstre! Persée abaisse son vol ; planant dans l'air, il s'élance tout à coup contre le monstre, et plonge dans son sang cette épée terrible, teinte encore de celui de Méduse. Le monstre se défend contre le jeune héros, dresse sa tête au-dessus des flots, et, s'appuyant sur les replis immenses de sa queue, il bondit et s'élève de toute sa hauteur. Inutiles efforts! chaque fois qu'il s'élance, Persée prend son vol plus haut, et semble se jouer dans les airs. Le monstre ne cède cependant point, il déploie sa rage contre l'air; ses dents craquent sans faire de blessures ; l'eau sort à gros bouillons de ses naseaux, il inonde Persée d'un fleuve de sang, et fait rejallir la mer jusqu'au ciel. A la vue de ce combat dont elle est l'objet, Andromède oublie son propre péril, et n'envisage en soupirant que celui de son généreux défenseur; son esprit agité est moins libre que son corps. Enfin percé de coups, le monstre se plonge dans les flots ; il ne peut plus rejeter l'eau qu'il respire, il revient à la surface, et couvre de son énorme cadavre une vaste étendue de mer, trop redoutable encore pour être vu sans effroi par une jeune princesse. Persée se lave dans le cristal liquide d'une eau pure, et, plus grand qu'avant le combat, il vole à la cime du rocher, et dégage la princesse de ses liens : il s'était assuré sa main par la défaite du monstre; l'hyménée suivit; le succès du combat tint lieu de dot. Persée obtint pour Andromède les honneurs du ciel, elle fut mise au nombre des constellations : digne issue d'un combat glorieux, où un monstre, non moins redoutable que Méduse, périt, et soulagea la mer de son poids odieux. Quiconque naît au moment où Andromède sort du sein des eaux sera sans pitié; il fera servir la justice à la punition des criminels ; la garde de la prison publique lui sera confiée; il verra avec dédain les mères des malheureux prisonniers prosternées contre terre à ses pieds, les pères passant les nuits entières à sa porte, demandant la grâce d'embrasser leurs enfants pour la dernière fois, et de recevoir leur dernier soupir en les tenant serrés entre leurs bras. On voit encore ici ce bourreau qui fait trafic de la mort qu'il donne, des bûchers qu'il allume, des haches qu'il teint de sang; les supplices sont revenus : il serait capable d'envisager sans frémir la vertueuse Andromède garrottée sur la cime de son rocher. Quelquefois chargé de la garde des captifs, et partageant le poids de leurs chaînes, il veille sur les

innocentes victimes de l'iniquité, pour qu'elles ne puissent échapper au supplice.

Lorsque les poissons étant à l'orient, leur vingt-unième degré déterminera l'horizon, et se montrera à la terre, le cheval céleste<sup>[12]</sup> se lèvera, et prendra son vol vers le ciel. Ceux qui naîtront alors seront d'une agilité extrême; leurs membres alertes seront aptes à toute espèce d'exercice. Celui-ci fera tourner et caracoler un cheval en mille cercles; fièrement monté sur son coursier, un jour de bataille, général et soldat tout ensemble, il se jettera dans la mêlée. Celui-là franchit la carrière avec une vitesse incroyable; sa course impose au spectateur, l'espace semble disparaître sous ses pas. En un instant il vous rapporte des nouvelles de l'extrémité même de la terre; il fait deux fois le voyage, s'il est nécessaire. Il aura aussi le talent de guérir les maladies des quadrupèdes, en employant le suc des herbes les plus communes : il connaîtra la vertu des plantes médicinales, soit de celles dont on se sert dans les maladies des chevaux, soit même de celles qui sont réservées pour l'usage de l'homme.

A la droite du ciel, et conjointement avec le dernier degré des poissons, se lève l'astérisme agenouillé ; les Grecs le nomment *Engonasi* : son attitude, on la connaît; quelle en est la cause, on l'ignore. Celui qui naît alors sera fugitif, fourbe, toujours au guet pour tendre des pièges, brigand redoutable dans l'intérieur des villes. Si sa volonté le porte vers quelque industrie, ce sera vers celles qu'on ne peut exercer sans danger ; les périls lui paraîtront un prix digne de ses talents. Hardi à poser ses pieds où rien ne semble pouvoir les soutenir, il marchera sur une corde horizontalement tendue : il paraîtra, au contraire, ne plus s'appuyer sur rien et monter inutilement vers le ciel, lorsque, suspendu à une corde verticale, il tiendra les yeux du spectateur arrêtés sur lui.

La baleine, se levant à gauche avec le dernier degré des poissons, suit Andromède dans le ciel, après l'avoir poursuivie sur le bord de la mer. Par elle, on fait une guerre sanglante aux poissons et à tout animal portant écailles; on embarrasse le fond des eaux par des filets, on enchaîne en quelque sorte les

flots furieux ; on arrête, on enferme dans des prisons maillées les veaux marins, qui s'y croient eu sûreté comme en pleine mer; on surprend les thons, déçus par la largeur des mailles des filets. Ce n'est pas assez de les avoir pris; on les laisse s'agiter en s'efforçant de rompre les nœuds qui les retiennent, on attend que la proie devienne plus abondante ; on les tue alors, et les eaux de la mer sont rougies de leur sang. Lorsque toute la grève est couverte du produit de la pêche, on procède à une nouvelle boucherie : on coupe le poisson en morceaux, et ces membres divisés sont réservés pour des usages différents. Telle partie est meilleure desséchée; telle autre, conservée avec tous ses sucs. De celles-ci on extrait une saumure précieuse, c'est la partie la plus pure du sang ; relevée avec le sel, elle fournit un assaisonnement délicat. Celles-là paraissent trop faciles à se corrompre, ce sont les intestins; on les rassemble, ils se communiquent par le mélange une fermentation réciproque, et forment un autre assaisonnement d'un usage plus général. Ou lorsqu'on voit sur l'eau une nuée de poissons dont la couleur azurée se distingue à peine de celle de la mer, et que leur multitude même rend immobiles, on les environne d'une vaste seine et l'on en remplit des caques et des tonneaux; ces poissons ainsi renfermés mêlent tous leurs sucs, et de leur chair corrompue on obtient encore une nouvelle espèce de saumure. Une autre profession de ceux qui naissent sous la baleine, c'est de travailler aux grandes salines, de communiquer à l'eau de la mer une chaleur suffisante, et de la dépouiller de son venin. Dans ce but, ils préparent une aire assez vaste, et l'entourent d'un rebord élevé : ils y font entrer l'eau de la mer par une ouverture qu'ils referment, pour empêcher l'eau de s'échapper. L'aire reste exposée à la chaleur de l'été: l'humidité, dissipée par l'ardeur du soleil, dépose une matière brillante et desséchée que l'on recueille, une production blanche de la mer que l'on réserve pour le service de la table, une écume solide dont on remplit de vastes greniers. C'était un vrai poison, dont l'amertume ne permettait pas d'employer l'eau qu'il corrompait : on en a fait un sel vivifiant et salutaire

La grande ourse, la tête penchée vers la terre, termine sa révolution autour du pôle, et recommence à parcourir une carrière qu'elle ne cesse jamais de fournir, ne se couchant point, mais décrivant sans cesse le même chemin sur

l'horizon ; les premiers feux de la petite ourse commencent aussi à se lever de nouveau ; le vaste lion et le violent scorpion, sortant à leur tour des ténèbres, reparaissent au-dessus de l'horizon. Celui qui naît alors sera respecté des bêtes féroces ; il empêchera qu'elles ne nuisent au commerce pacifique des nations. Il aura le talent d'apprivoiser les lions farouches, de caresser les loups, de prendre les panthères, et déjouer avec elles; il n'évitera pas la rencontre des ourses, qui ont tant de rapport avec sa constellation. Il montera sur le dos de l'éléphant, le conduira à sa guise, lui fera faire des exercices qui lui sont étrangers, et ne paraît convenir qu'à l'homme ; cette masse énorme obéira honteusement à un léger aiguillon. Il domptera la fureur du tigre, et le rendra doux et paisible : il se fera aimer de tous les autres animaux féroces qui dévastent les forêts. Les chiens, dont l'odorat est si subtil.....

Le troisième ordre renferme les pléiades, unies entre elles par les liens d'une commune origine : leur éclat est tempéré par une tendre rougeur convenable à leur sexe. On remarque cette même couleur dans vos étoiles, ô Cynosure! dans les quatre qui étincellent sur le dauphin, dans les trois du triangle ; l'aigle et les dragons, dans leurs replis, offrent de pareilles étoiles. Celles du quatrième et du cinquième ordre se font reconnaître facilement par tout le ciel; l'éclat seul distingue ces deux ordres. Enfin le plus grand nombre des étoiles forme la dernière classe : celles-ci, dispersées dans la plus haute région du ciel, ne brillent ni toutes les nuits, ni en tout temps. Mais lorsque la déesse de Délos a plongé son char au-dessous de notre hémisphère, que les étoiles errantes nous refusent leur lumière, que le brillant Orion ne nous montre plus ses étoiles éclatantes, et que le soleil, après avoir parcouru tous les signes, renouvelle l'année, ces étoiles percent les ténèbres, et leur feu devient visible dans l'obscurité de la nuit. Alors vous voyez la céleste voûte semée de flambeaux sans nombre; le ciel renvoie de toutes parts l'éclat des étoiles ; elles ne sont pas moins nombreuses que les fleurs, que les grains de sable accumulés sur le rivage inégal de l'Océan : comptez, si vous le pouvez, les flots qui se succèdent sur la surface de la mer, les feuilles qui tombent par milliers dans les forêts; vous n'approcherez pas du nombre des feux qui circulent dans le ciel. Comme, dans le dénombrement des habitants d'une

grande ville, on met les sénateurs au premier rang, l'ordre équestre au second, le citoyen après le chevalier, enfin après le citoyen le vil peuple, la populace sans nom; de même il existe dans le monde une espèce de république établie par la nature, qui du ciel a fait une grande ville. Là, des étoiles représentent les chefs; d'autres approchent fort près de ces premières : tous les honneurs, tous les droits sont réservés pour ces astres principaux. Le peuple vient ensuite, il est innombrable, il roule au haut de la voûte céleste : si la nature eût accordé à ces petites étoiles des forces proportionnées à leur nombre la région éthérée ne pourrait supporter ses propres feux, et les flammes du ciel embrasé consumeraient l'univers.

[1] L'Éridan.

[2] C'est-à-dire, ses cinq premiers degrés.

[3] Ils tiennent cela du Hevre, qui, dit-on, dort les yeux ouverts.

[4] Ou, selon d'autres, les *ânes* de l'écrevisse.

[5] Atalante.

[6] Procyon, ou l'araDt-chien. ouïe petit cbien.

[7] L'épi de la vierge est une belle étoile de cette constellation.

[8] Le pigeon ou la colombe.

[9] Le poisson austral, constellation distinguée de celle des poissons.

[10] Cette femme distinguée n'est autre que Cassiopée.

[\[11\]](#) L'ouvrier eu or et l'ouvrier eu argent.

[\[12\]](#) Pégase.

## NOTES DU LIVRE V.

v. 37. *A dextri lateris*. On a vu ailleurs qu'un signe qui en précède un autre est censé être à sa droite. Mais de plus, selon le savant évoque d'Avranches, la partie boréale du ciel est censée être à droite, et la partie australe à gauche. Il paraît, en effet, que, dans toute cette combinaison du lever des constellations avec celui des douze signes, Manilius suit assez fidèlement cette nomenclature. Au reste, cette concomitance du lever des signes avec celui des autres constellations tant australes que boréales, telle qu'elle nous est donnée par Manilius, n'est point du tout exacte, ainsi que Scaliger l'a remarqué. Par exemple, le poète nous dit que la poupe du vaisseau se lève avec le quatrième degré du bélier. Quelle monstrueuse astrologie! s'écrie Scaliger : du temps de Manilius, les premières étoiles du navire se levaient avec le onzième degré de l'écrevisse. Nous ne relèverons pas toutes les autres erreurs de cette espèce ; elles ont été assez fidèlement copiées par Firmicus, et Scaliger n'en a laissé tomber aucune. Mais si Manilius est ici mauvais astronome, ses erreurs sont de la plus petite conséquence, et d'ailleurs il nous en dédommage bien par la beauté des descriptions et des épisodes dont ce cinquième livre est tissu.

v. 207. *Latratque canicula flammis*. *A la lettre*, la canicule aboie des flammes. La canicule, dans la gueule du grand chien, est la plus belle des étoiles fixes; on la nomme aussi *Sirius*. Quelques écrivains ont confondu la canicule avec le petit chien. Selon Scaliger, le nom de *chien* représente la constellation entière du grand chien, et celui de *Sirius* ou de *canicule* est restreint à signifier la belle étoile de sa gueule. Huet, toujours prompt à contredire Scaliger, prouve, par une foule d'autorités, que les noms de *chien*, de *canicule*, de *Sirius*, ont été appliqués assez indifféremment et à la belle étoile de la gueule, et à la constellation entière : en cela Huet a raison. Mais il est certain, d'un autre côté, qu'on a souvent distingué l'une et l'autre ; que Manilius nommément, dans le vers qui nous occupe, autorise cette distinction; que, par le chien, il désigne la constellation

entière, et, par la canicule, l'étoile la plus brillante de cette constellation. Ainsi Scaliger n'a pas tout à fait tort, Bentley ne convient pas que Manilius distingue ici le chien de la canicule; et, en effet, notre poète, lib. I, v. 395, paraît donner à la constellation entière le nom de *canicule*. Mais Manilius était poète, et non astronome; il revêt, comme nous l'avons dit ailleurs, des ornements de la poésie ce qu'il a rassemblé de divers auteurs : il n'est pas étonnant qu'il se contredise quelquefois. D'ailleurs c'est une bien légère erreur, que de donner le même nom à une constellation et à la principale étoile de cette constellation.

v. 255. *Illinc oriens est ipsa puella*. Ceci suppose que les étoiles de la couronne ont primitivement fait partie de la constellation de la vierge ; ou, plus probablement peut-être, qu'on a confondu le signe de la vierge avec Ariadne.

v. 311. *Improvidus hædus*. On ne sait ce que c'est que cette constellation du chevreau, manifestement distincte de la chèvre et des chevreaux du cocher : Manilius, et son copiste Firmicus, sont les seuls qui en fassent mention. Huet soutient vivement contre Scaliger qu'il s'agit ici des deux chevreaux de la constellation du cocher. Le savant prélat avait apparemment oublié que Manilius, v. 102 et suiv. de ce même livre, fait lever ces chevreaux avec le vingtième degré du bélier ; et celui ci se lève avec la balance.

v. 318. *Non... digitos quæsiverit hasta*. A la lettre : Partout où ils seront, la pique ne manquera pas de doigts.

Dans les ventes publiques, on enfonçait une pique en terre, et celui qui voulait enchérir élevait un doigt, ou l'étendait vers cette pique.

v. 325. *Per heredem*. Mercure est, dit-on, l'inventeur de la lyre; il forma la première avec une écaille de tortue, et c'est cette première lyre que les mythologues ont placée dans le ciel.

v. 343. *Jupiter ante deos*. Théon, d'après Ératosthène, témoigne que les dieux se jurèrent sur l'autel une alliance contre les géants ; c'était donc devant les dieux, en leur présence, que Jupiter exerçait les fonctions sacerdotales, *ante Deos*.

v. 355. *In tertia jura ministros*. Les trois degrés étaient celui des *æditui*, chargés du soin de tout ce qui appartenait au temple, tels que seraient aujourd'hui nos sacristains; celui des simples prêtres, et celui des hiérophantes ou souverains pontifes :

ceux-ci prédisaient l'avenir. Il est clair que Manilius parle ici des hiérophantes, et non des *æditui*, comme l'a rêvé Dufay.

v. 400. [\*Cumque fides\*](#). Voici une autre lyre inconnue à tous les astronomes anciens et modernes. La lyre est appelée par les Grecs *lyra*; par les Latins, *fides*. Est-ce que Manilius a vu dans ces deux noms deux constellations différentes? Firmicus, son copiste, ne fait mention que d'une seule Lyre; il la fait lever avec le dixième degré du capricorne, et lui attribue les mêmes influences que Manilius départit à sa seconde Lyre. L'unique lyre, connue des astronomes, précède le capricorne, et d'ailleurs elle est d'environ soixante degrés plus boréale que ce signe : il y a donc longtemps qu'elle est levée, lorsque le capricorne commence à paraître au-dessus de l'horizon.

v. 417. [\*Squamam slellis imitanlibus\*](#). Scaliger fait ici une vive sortie contre notre poète, sur ce qu'il donne des écailles au dauphin. Mais Manilius n'était pas naturaliste : il s'est véritablement trompé ici, et il n'est pas le seul des anciens poètes qui ait donné dans cette erreur. Ovide, *Métam.* III, 663, représentant les Tyrrhéniens changés par Bacchus en dauphins, couvre leur peau d'écailles. *Voyez Huet,*

v. 470. [\*Qui vitæ ostendit vitam\*](#). Je n'assurerai pas que j'aie rendu complètement le sens de Manilius. Suivant Scaliger, qui prend *vitæ* pour un génitif, Ménandre a enseigné quelle était la véritable vie de l'homme ou de la vie humaine, et cette vie de la vie est l'amour, dit-il. Huet et Bentlei pensent que le sens de Manilius est que Ménandre a montré à son siècle quelles étaient les mœurs de son siècle, qu'il les a représentées fidèlement. Ce sens nous paraît plus admissible que le premier ; il est renfermé dans celui que nous avons cru devoir adopter.

v. 487. [\*Rorantis juvenis\*](#). Ganymède ; c'était, avant le règne de l'empereur Adrien, le nom de la constellation qu'on a nommée depuis Antinoüs. Elle est représentée sur nos cartes célestes sous la figure d'un jeune homme que l'aigle tient dans ses serres; ce qui conviendrait mieux à Ganymède qu'à Antinoüs. D'autres entendent ceci du verseau. Mais quoique l'aigle se lève, suivant Manilius, avec le verseau, ces deux constellations sont trop distantes l'une de l'autre pour que l'on puisse dire que l'aigle couvre le verseau de ses ailes. D'ailleurs, l'aigle en tout sens est à la droite du verseau, elle le précède, elle est plus boréale que lui. D'un autre côté cependant, Manilius, faisant dans son premier livre l'énumération des constellations, n'y renferme pas le Ganymède, dit aujourd'hui Antinoüs. Concluons, avec quelques interprètes, qu'il s'agit ici de Ganymède, il est vrai, mais que ce Ganymède de Manilius n'est autre que le verseau ; et que quant aux

difficultés qu'on pourrait proposer, il faut toujours se souvenir que, comme nous l'avons dit plusieurs fois, Manilius était meilleur poète qu'astronome. Sa plus grande erreur est ici de faire lever le douzième degré du verseau avec l'aigle; et de son temps l'aigle se levait quatre ou cinq heures au moins avant le douzième degré du verseau. Il faut bien lui passer cette erreur : pourquoi ne lui passerions-nous pas les autres?

v. 538. *Culpa parentum*. La faute des parents d'Andromède, ou plutôt celle de sa mère Cassiopée, avait été de préférer la beauté d'Andromède à celle des Néréides. Aratus insinue, Cicéron dans ses Aratées dit clairement, que c'était sa propre beauté qu'elle avait prétendu plus accomplie que celle de ces déesses. Les Néréides, outrées d'un juste dépit, en portèrent des plaintes amères à Neptune; et ce dieu punit l'orgueil de Cassiopée par des débordements qui firent les plus grands ravages dans les terres voisines de la mer. De plus, un monstre marin d'une taille énorme était apporté par les flots et désolait toute la campagne: hommes, femmes, enfants, bestiaux, tous les êtres vivants qu'il rencontrait étaient une faible proie pour sa voracité. On consulta l'oracle : il fut répondu que ces fléaux ne pouvaient cesser que lorsqu'on aurait abandonné Andromède à la fureur du monstre. Tel est le prélude de l'histoire, ou plutôt de la fable dont Manilius va nous raconter la suite. On fait ordinairement Céphée roi d'Ethiopie; la scène aurait été sur la mer Rouge. Manilius n'était apparemment pas de cet avis; il donne, vers 552, à Andromède une blancheur éblouissante, qui cadrerait mal avec la noirceur des Éthiopiens. De plus, il fait mention, v. 583, des Syrtes qui étaient bien certainement situées sur la côte septentrionale de l'Afrique. Il s'agit donc ici de la mer Méditerranée.

v. 612. *Nupturam dote mariti*. A la lettre, Andromède devait se marier, dotée par son époux. Suivant l'usage ordinaire, Andromède aurait dû porter en mariage une dot à Persée; ici c'est au contraire Persée qui la dote, en la défendant du monstre, et en lui conservant la vie, sans laquelle toute autre dot lui devenait inutile.

v. 626. *Sociusque in parte catena*. Scaliger remarque que le criminel et celui auquel on en confiait la garde étaient liés souvent d'une même chaîne. Cela se pratiquait surtout à l'égard des soldats.

v. 643 *Engonasi*. *Engonasi*, à la lettre, signifie, à genoux : cette constellation est plus connue sous le nom d'*Hercule*, qu'on lui a donné depuis. On ne laisse pas cependant de le représenter toujours sur nos cartes célestes fléchissant un genou, et appuyant son autre pied sur la tête du dragon. Mais on couvre sa tête et ses épaules de

la dépouille d'un lion ; on lui met à la main droite une massue, à la gauche un rameau et le chien Cerbère : les anciens astronomes, qui ne lui donnaient pas le nom d'Hercule, ne lui reconnaissaient probablement pas ces attributs.

v. 674. *Squamigerum nubes*, La pêche dont parle maintenant Manilius est celle du maquereau. Les Turcs, les Grecs, les Italiens retirent de ce poisson une saumure qui était autrefois très recherchée. C'est celle dont parle Horace, *Serm. II, Sat. VIII*, 46. Dans le texte, Manilius parle de poissons à écailles: mais celui qui, v. 417, a donné des écailles au dauphin en peut bien maintenant gratifier le maquereau.

v. 690. *At revoluta*.... En termes simples et didactiques: Au lever du lion, la grande ourse est au plus bas de sa révolution et commence à remonter; et pareillement, au lever du scorpion, la petite ourse, parvenue au méridien sous le pôle, commence également à se relever. Celui qui naît sous ces dispositions du ciel, etc. Du temps de Manilius, et à plus forte raison au siècle d'Eudoxe, la petite ourse n'était pas si voisine du pôle qu'elle l'est actuellement.

v. 706. *Catulosque sagaces*.... Il manque ici plusieurs vers. Manilius y parlait sans doute des influences du dragon. Il distinguait ensuite les étoiles en six classes, relativement à leur éclat ou à leur grandeur apparente. Il faisait l'énumération des étoiles du premier et du second ordre.

v. 712. *Aquilam... dracones*. Le dragon et le serpent, suivant Bentley. Je pense qu'on y peut joindre l'hydre, qui comprend aussi plusieurs étoiles de la troisième grandeur. L'hydre et le dragon, sur nos globes célestes, sont représentés comme de simples serpents. Au reste, Manilius n'a pas prétendu sans doute faire ici une énumération exacte des étoiles de la troisième grandeur : il s'en trouve dans presque toutes les constellations.